

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME TRENTE-NEUVIÈME

FASCICULE 3

(Numéro 117)

PARIS (7^e)

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1938

SOMMAIRE

DU TROISIÈME FASCICULE

	Pages.
Comptes rendus.	1
Table des matières et des auteurs de comptes rendus.....	221
Table alphabétique des auteurs et des titres d'ouvrages collectifs.....	223

Publication subventionnée par la *Confédération des Sociétés scientifiques françaises*
à l'aide des fonds alloués par le Parlement.

Toutes les communications relatives à la **rédaction** et à l'**impression des Mémoires**
et du *Bulletin* doivent être adressées au Secrétaire adjoint :

M. Jules BLOCH, **16, rue Maurice-Berteaux, Sèvres (Seine-et-Oise).**

Toutes les communications relatives à l'**administration** de la Société, et notam-
ment à l'**envoi des publications** et aux **séances**, doivent être adressées à l'Adminis-
trateur :

M. A. MIRAMBEAU, **9, rue Condorcet, Paris (IX^e).**

Les communications relatives aux **finances** de la Société, et toutes les **cotisations**,
doivent être adressées *uniquement* au Trésorier, soit à son adresse personnelle :

M. A. SAUVAGEOT, **5, rue Fernand-Widal, Paris (XIII^e).**

soit en versant au compte de la Société :

Compte de chèques postaux de la Société : 174.54, Paris.

Le montant de la *cotisation annuelle* est de **50 francs** (**42 francs** pour les membres
élus avant 1894).

Pour les *membres perpétuels*, cette cotisation est réduite à **30 francs**.

Le versement de la cotisation doit être fait dans les *trois premiers mois de l'année*.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

L'abonnement au tome 39 (= Année 1938) franco..... **100 fr.**

COMPTES RENDUS

LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

(Voir aussi nos 64, 75, 95, 111, 112, 125, 132, 149, 167, 176)

1. *Pensée. Langage*, 1^{re} et 2^e partie de *Encyclopédie française*, Tome I. L'outillage mental, Paris (13, rue du Four), 1937, in-4, 88 et 136 pages.

Le tome I de l'Encyclopédie française est consacré à *l'Outillage mental* : pensée, langage, mathématique. Les deux premières parties se vendent en un fascicule détaché dont nous rendons compte ici (1). Elles sont précédées de l'appel (1933) de A. de Monzie, promoteur de cette somme originale des connaissances acquises et des questions posées en cette première portion du xx^e siècle, et du plan établi par H. Febvre, directeur de l'exécution (1934).

(Indiquons que, suivant le principe de l'Encyclopédie française « permanente » la pagination est donnée de manière discontinue, de manière à réserver, à la fin de chaque chapitre, des vides qui devront être comblés postérieurement par des suppléments).

La première partie est due à Abel Rey. Divisée en deux sections, *La pensée primitive* et *La pensée logique*, elle donne sous une forme ample et claire un aperçu des efforts des hommes vers la connaissance et des idées des penseurs de différents

(1) Le langage tient également une grande place dans le tome VIII, *La Vie mentale* (dirigé par H. Wallon). Voir notamment DELACROIX sur la fonction considérée d'ensemble p. 32. 7-9, et surtout WALLON sur l'acquisition du langage, son rapport avec le développement émotionnel 24. 7, sensori-moteur 28. 2-3 (cf. le sourd-muet 22. 6), intellectuel 32. 3 et 10-12, enfin avec la mémoire 44. 6; A. OMBREDANNE sur la pathologie 34. 8-16; PRENANT 26. 13-14 et P. GUILLAUME 30. 8 sur les animaux. Il y a aussi le chapitre *Langage* du tome XVI, 50.

lieux et de différentes époques sur les fondements et les méthodes des sciences. A partir de la grande période grecque on se trouve, en Occident, dans l'époque qu'on peut appeler dans l'ensemble moderne ; à chaque moment du développement combiné des sciences et de la philosophie, différents courants se côtoient et se contredisent. On saisit bien dans l'exposé d'Abel Rey comment l'aristotélisme, avant la Renaissance, s'est ankylosé dans la définition des éléments qualitatifs séparés et considérés comme immuables, tandis que la pensée contemporaine (qui trouve ses sources dans certains courants de l'Antiquité même et du Moyen âge) s'occupe plutôt des évolutions avec un esprit expérimental, et a trouvé dans le matérialisme dialectique la meilleure expression de son mouvement sans cesse ouvert à de nouveaux développements. La linguistique n'a pu se développer que délivrée des liens de la logique formelle ; mais elle ne peut pas s'abstenir d'analyser le « quantitatif transformé en qualitatif ». Les linguistes devront donc être heureux de l'exposé systématique de A. Rey, extrait réussi, dans un but donné, des histoires générales de la philosophie.

La partie consacrée au langage a un caractère beaucoup moins achevé, et un aspect disparate et en partie lacunaire ; mais chacun des chapitres est propre, suivant l'esprit de la collection, à montrer les faits et la position actuelle des principales questions. Un avant-propos de H. Febvre explique les circonstances. A. Meillet s'était chargé, à la fin de 1933, de la direction de cette partie linguistique, et de la partie principale de la rédaction ; c'est lui qui a établi un plan et choisi la plupart des collaborateurs ; mais la maladie, qui devait priver de lui la linguistique en septembre 1936, ne lui a pas permis de réaliser tout ce qu'il aurait voulu, ni de contrôler et compléter ou faire compléter l'ouvrage au moment de l'impression (bien qu'il ait eu le temps de revoir les contributions des collaborateurs choisis par lui) ; les chapitres II et V ont été ajoutés après sa mort. Le chapitre I, de A. Meillet, est intitulé *Structure générale des faits linguistiques* ; après un court *Aperçu historique*, et *Quelques notions générales*, il comporte trois divisions théoriques : 1° *Les Moyens phoniques du langage*, 2° *Le Vocabulaire*, 3° *La Phrase et le Mol*, puis deux courtes divisions descriptives : 4° *Les types de langues*, 5° *Quelques types* (les langues de type européen ; types voisins des langues d'Europe). Certes, A. Meillet savait

toujours concentrer sa pensée en pages brèves, et c'était un procédé constant de son enseignement tant oral qu'écrit, à la fois de donner des formules ramassées pour exprimer les notions qui lui paraissaient rationnellement établies et de se refuser à tout développement sur ce qui lui paraissait être, au moins temporairement, hors du domaine de la connaissance claire ; on trouve ici maint exemple de son meilleur style. Mais ces quelques courtes pages, en toute leur plénitude, ne peuvent pas suppléer à l'absence irréparable du *Traité de grammaire générale* qu'il avait longuement projeté et dont sa mort prématurée nous prive. Les linguistes devront du moins méditer ce qu'il a eu la possibilité de donner. (Noter par exemple à la page 132-3 la définition du langage comme équivalent de l'outil : « On le voit, ces deux particularités de l'homme, emploi de l'outil, emploi du langage- ont en commun le recours à des procédés indirects, qui supposent une préparation antérieure à l'acte particulier qui doit être exécuté à un moment donné »). Les vues sur les langues de l'Europe ne constituent pas une description complète, mais elles devront inspirer tous ceux qui s'occupent de ces langues.

Le chapitre II, de Michel Lejeune, est consacré aux *Conditions générales des changements linguistiques*. Il est très clair, bien informé ; les exemples nombreux, pris surtout à l'histoire du français, suivant l'exemple donné par A. Meillet lui-même, seront accessibles à tous les lecteurs et de nature à bien leur faire comprendre le caractère des faits.

Le chapitre III, intitulé : *Types de langues non indo-européennes*, consiste en deux contributions neuves, auxquelles les linguistes doivent être expressément renvoyés.

A. Sauvageot donne ici la primeur de ses idées présentes (dont on trouvera des fragments importants dans les procès-verbaux de nos séances de 1936 à 1938) sur *Les langues des groupes altaïque et ouralien*. Préoccupé essentiellement de la *structure* des langues, il part de la « structure interne » (« structure de la proposition », « ordre des mots », « agencement des phrases ») pour ne passer qu'ensuite à la « structure externe » (« morphologie », « phonologie »). C'est dans la structure, non pas en ce qui concerne des faits généraux et vagues, mais pour des caractères précis du fonctionnement de détail, qu'il voit l'unité fondamentale du groupe de langues considéré, d'ailleurs très étendu et divers. Certes les correspondances de mots, avec un historique de l'évolution phonétique, sont

malaisées à établir pour des langues assez fortement divergentes et dont l'histoire ancienne est trop mal connue ; mais A. Sauvageot ne pense pas qu'on doive s'arrêter à cet obstacle. En ce qui concerne le matériel de l'expression morphologique, il montre que diverses désinences verbales et nominales sont, dans les différentes langues, de constitution récente et d'origines variées, et diffèrent profondément, même à l'intérieur des sous-groupes, comme le finno-ougrien, dont personne ne conteste l'existence et la cohérence générale.

H. Maspero décrit *les Langues d'Extrême-Orient* ; il y distingue deux types très différents, mais auxquels (comme A. Sauvageot pour sa partie) il applique résolument, et de manière excellente, la description « par l'intérieur », en se délivrant de toute influence de la grammaire des langues européennes et langues de type voisin. Comme il s'agit de langues dès l'origine très différentes dans leurs moyens d'expression, et qui, contrairement à l'ouralo-altaïque occidental, ne sont pas tombées dans l'orbite de la civilisation occidentale, les exemples sont particulièrement suggestifs. L'exposé comprend deux parties, s'appliquant à deux domaines qui diffèrent profondément. D'une part, les langues à radicaux monosyllabiques et à tons, que l'auteur réunit dans la description structurale, sans d'ailleurs conclure aucunement à une origine commune de toutes : chinois, tibétain, birman, siamois, annamite. D'autre part, le japonais et le coréen, également rapprochés seulement pour des raisons de structure générale, avec des mots et phrases d'un tout autre type. En particulier l'analyse détaillée, avec beaucoup d'exemples, du système chinois, est faite avec méthode, virtuosité et élégance.

Le chapitre IV, dû à James Février, est intitulé : *L'alphabet*, et en effet l'histoire de l'écriture n'est pas envisagée dans son ensemble pour toutes les parties du monde, mais dans ses principales manifestations, avec la volonté bien arrêtée de montrer surtout les étapes : idéographique, syllabique, consonantique, et proprement alphabétique (avec consonnes et voyelles également figurées par des lettres). Le tout est bien informé et clair, avec de belles illustrations. On notera en particulier la section terminale sur les progrès de l'emploi de l'alphabet latin (révisé et complété).

Le chapitre V, de Viggo Brøndal est un exposé court, mais riche, intitulé : *Langage et Logique*. On ne peut se retenir de

penser qu'il fait en partie double emploi, étant surtout historique, avec la partie rédigée par Abel Rey (voir le début de ce compte rendu) et on regrette que l'auteur, qui travaille lui-même à un renouveau de la grammaire générale, n'ait pas donné plutôt, avec des exemples, un aperçu de la manière dont les problèmes se posent maintenant aux yeux de divers linguistes.

Au total il est heureux que la direction de l'Encyclopédie française ait provoqué la réalisation de divers travaux originaux, et les linguistes doivent savoir que ceux-ci font désormais partie de la bibliographie de leur science.

Marcel COHEN.

2. *Bulletin du cercle linguistique de Copenhague*, III (Année 1936-37), Copenhague (Levin-Munksgaard), 1938, in-8, 24 pages.

Le cercle linguistique de Copenhague « a actuellement soixante membres » dit le procès-verbal de la séance du 27 mai 1937 ; le bureau est composé de Viggo Brøndal, L. L. Hammerich, Louis Hjelmslev, Harry Pihler, H. J. Uldall. Le bulletin, imprimé sous une justification très dense, contient beaucoup plus que ne le fait augurer le nombre de pages, et sur des sujets variés, tous intéressants (communications in-extenso, renvoi à des textes de communications parues ailleurs, observations). Les langues employées sont le français, l'allemand et l'anglais.

Notons en particulier l'exposé général de R. Jakobson sur les travaux de l'école dite de Prague, qui insiste sur le point de vue d'aspect finaliste (rechercher le *wozu* plutôt que le *weshalb*) et la contribution de L. L. Hammerich « *Hilfsvokal* ». *Über morphologisch bedingte Wahrung und Entstehung eines schwachen Vokals in der gegenwärtigen deutschen Hochsprache*.

Le milieu danois continue à bien mériter de la linguistique.

Marcel COHEN.

3. A. W. DE GROOT. — *Taalkunde*, extrait de *Scientia* (Manuel pour la science, l'art et la religion) première partie, Utrecht (W. de Haan), 1938, in-8, pp. 239-284.

Intéressant article d'encyclopédie, sur la linguistique (avec un chapitre sur l'écriture). L'auteur, bien informé, est orienté vers les questions de linguistique générale ; il n'expose pas des résultats en résumé, mais montre, avec des exemples pris au hollandais ou aux grandes langues européennes, comment se posent les problèmes aux yeux des linguistes : par exemple, fonctions des mots et morphèmes, diversité des langues, problème du style, rapports de la linguistique avec d'autres sciences, etc. Ceux qui se préoccupent de linguistique générale auront intérêt à le lire et à le discuter.

Il est dit que la langue doit être apprise, mais que la mimique est naturelle (p. 245) ; pourtant il est rappelé que les mimiques des différents peuples ne sont pas pareilles : l'enfant n'apprend-il pas la mimique de ses parents tout autant que leur langue ?

Marcel COHEN.

4. *Annales Sociologiques*. Série E, *Morphologie sociale, langage, technologie, esthétique*. Paris (Alcan), in-8 ; fascicule 1, 1935, 156 pages ; fascicule 2, 1937, 169 pages.

Les *Annales sociologiques* font partie de la « Collection de l'année sociologique » fondée par E. Durkheim ; en réalité elles remplacent l'Année sociologique (dont le dernier volume incomplet a paru en 1927) sous une forme plus libre ; elles comprennent cinq séries, paraissant (depuis 1934) en fascicules séparés sans périodicité fixe : Sociologie générale, Sociologie religieuse, Sociologie juridique, Sociologie économique, et la série E, dont il est spécialement question ici.

Le plan comporte des mémoires originaux, de courtes notes théoriques en tête de différentes rubriques, des comptes rendus, et des références à des ouvrages et articles dont les chargés de rubriques jugent la connaissance utile pour les sociologues. Il y a des index des noms d'auteurs cités. Dans la série E, relevons d'abord quelques pages nourries et utiles

de Marcel MAUSS sur l'œuvre de A. Meillet, dans ses rapports avec la sociologie (fascicule 2, p. 1-7) ; puis la rubrique *Le langage, l'écriture* (fasc. 1, Montet et Tesnière ; fasc. 2, Tesnière).

Deux mémoires originaux sont dus au directeur de la série E (et secrétaire de l'ensemble des Annales), Maurice HALBWACHS : *La nuptialité en France pendant et depuis la guerre* et *Note introductive : La morphologie religieuse*, celle-ci précédant le mémoire de Gabriel LE BRAS : *Les transformations religieuses des campagnes françaises depuis la fin du XVIII^e siècle*.

Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présentent pour les linguistes des études sur la composition, les mouvements et les modes de vie (courants intellectuels compris) des populations. Voici un exemple des thèmes à réflexion : on retiendra de diverses notes l'impression que l'ensemble des populations de l'Europe occidentale de langues latines et germaniques, après avoir subi un accroissement considérable dans les deux derniers siècles, semble aller vers la stagnation sinon la régression numérique, tandis que les populations à langue slave seraient à leur tour en voie de grande expansion.

Marcel COHEN.

5. *L'homme, la technique et la nature*. Revue *Europe*, nos des 15 mai, 15 juin et 15 juillet 1938.

Tout linguiste qui se rend compte que le langage ne peut jamais se détacher des faits de civilisation lira avec intérêt cette importante réunion d'articles, dont certains sont dus à des historiens des techniques, d'autres à des intellectuels techniciens et d'autres à des techniciens intellectuels.

Signalons plus spécialement ici ce qui concerne directement le langage.

Pierre GUÉGUEN (*L'homme, la nature et la technique du langage*), sous une forme qui pourra surprendre certains d'entre nous, mais où le bon sens se perpétue sous l'humour, reconstitue de manière raisonnable le passage du cri au mot, l'enrichissement des vocabulaires, l'articulation des phrases et les relations de la conversation avec l'éloquence.

André SPIRE (*Pour la technique*) poète lui-même, retrace

l'entrée de la phonétique dans l'étude de la poésie, et le renouvellement que les poètes eux-mêmes peuvent en escompter.

Marcel COHEN.

6. *Onzième Congrès international de Psychologie, Paris, 25-31 juillet 1937; rapports et comptes rendus, publiés par H. PIÉRON et I. MEYERSON. Paris, 1938, in-8. 571 p.*

P. 237-247, compte rendu du travail de la Commission de linguistique consacré aux « oppositions linguistiques » : résumé dense du président, M. Bröndal, interventions de MM. Hjelmslev, Korinek, Kuryłowicz, Martinet, Pos, et d'un groupe de linguistes parisiens. M. Karl Bühler proteste contre l'extension qu'il considère abusive de la notion et du terme d'opposition.

Du même M. K. Bühler, une conférence (p. 196-203) sur l'emploi parlé du langage, en particulier de la désignation et la symbolique dans le dialogue.

A signaler enfin la discussion de la commission du vocabulaire psychologique, introduite par un bref résumé du président M. Claparède et un rapport de M. Prot (p. 212-220).

Jules BLOCH.

7. *L'année psychologique*, publiée par H. Piéron, 37^e année (1936). Paris, Alcan, 1937, in-8, xxiii-844 p.

Ce recueil d'une richesse étonnante continue de signaler des articles qui sans lui risqueraient d'échapper à l'attention du linguiste. Signalons outre ceux qui concernent la fonction générale du langage (1204-1209) et la phonétique (1200-1203), les nos 769 et 1126 (langue et action), 1122 et suiv. (affectivité), 967 et suiv. (audition), et il y en a sans aucun doute d'autres encore.

Jules BLOCH.

8. *Journal de Psychologie normale et pathologique*, XXXIV^e année, Paris, Alcan, 1937, in-8, 752 p.

Plusieurs articles concernent directement la linguistique : E. Pichon, La linguistique en France ; problèmes et méthodes, pp. 25-49 (critique de la conception du signe linguistique et de la distinction entre langue et parole chez Saussure ; revendication du point de vue psychologique ; importance du système propre de chaque langue ; application).

G. Guillaume, Thèmes de présent et système des temps français ; genèse corrélatrice du présent et des temps, pp. 161-179 (importance de l'aspect dans le système du français).

L. Robin, Perception et langage d'après le *Cratyle* de Platon, pp. 613-625.

A. Gemelli, L'analyse électro-acoustique dans l'étude de la psychologie du langage, pp. 643-671.

P. Kucharski. Le problème du timbre des voyelles, pp. 672-3 (vérification expérimentale de la résonance double, caractérisation des voyelles par le rapport entre les sons composants).

Ajoutons, dans le numéro spécial consacré aux animaux, un article de N. Kohts sur la conduite du petit du chimpanzé et celle de l'enfant de l'homme ; et deux comptes rendus, l'un des travaux de Gemelli et Pastori, l'autre (par A. Gemelli) de la *Sprachtheorie* de K. Bühler.

Jules BLOCH.

9. USTVEDT (H. J.). — *Ueber die Untersuchung der musikalischen Funktionen bei Patienten mit Gehirnleiden, besonders bei Patienten mit Aphasie*. Helsingfors, 1938, in-8, 737 pp.

Ce grand travail d'un jeune médecin norvégien est d'importance aussi pour les linguistes.

Le docteur Ustvedt fait voir que, malgré des points de contact indéniables, le langage et la musique représentent des fonctions essentiellement différentes. Le langage est le type d'une fonction symbolique, tandis que le développement des signaux sonores de la musique amène un affaiblissement toujours plus marqué de leur signification. La musique perd entièrement la capacité d'exprimer clairement une pensée.

D'après une étude approfondie des théories émises jusqu'ici et d'un nombre de malades, l'auteur conclut que la question des fonctions musicales chez ceux qui souffrent d'une lésion cérébrale est infiniment plus compliquée que beaucoup ne l'avaient supposé jusqu'ici. Il est trop tôt d'édifier une conception d'ensemble. Toutefois, certains points importants ressortent. Pour ce qui est de la théorie des localisations, l'auteur ne veut pas exprimer un avis précis ; l'aphasie est un phénomène beaucoup trop compliqué pour permettre des explications localisatrices simplistes. Toutefois, chez tous les patients offrant de tels phénomènes il s'agissait de lésions de l'hémisphère gauche. Il y a des rapports étroits entre l'aphasie et la carence dans le domaine musical, mais il existe aussi des cas où les deux phénomènes sont indépendants l'un de l'autre. Des patients atteints d'une aphasie motrice presque totale peuvent prononcer correctement les mots d'un chant chanté et peuvent même les remplacer par d'autres mots prononcés correctement. L'explication de ce fait est, d'après l'auteur, que, dans des cas pareils, le défaut du côté du langage est de caractère « fonctionnel » ; la parole n'a pas disparu, mais elle est possible dans certaines circonstances, impossible dans d'autres. Chose importante aussi, les études pathologiques semblent conformer la légitimité d'une distinction entre la cadence et le rythme.

Le livre est accompagné d'un résumé substantiel qui a été traduit en anglais et en français.

Alf SOMMERFELT.

10. Lucien LÉVY-BRUHL. — *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs*. Paris (Alcan) 1938, in-8, 314 p.

Livre conçu suivant les mêmes points de vue que les précédents du même auteur, dont il prend la suite : considérer tout ce qui concerne le comportement et les croyances des hommes les plus « primitifs » que nous puissions observer (en Océanie, Afrique, Amérique, Asie du Nord), en prenant dans les livres des voyageurs, dans les récits et les lexiques tout ce qui peut donner une vue directe à leur sujet, en écartant tout ce qui est une interprétation faite d'après les concep-

tions de l'homme plus civilisé. Les faits sont en partie les mêmes que ceux qui ont été envisagés notamment pour l'étude de la « participation », qui prévaut dans la mentalité « prélogique » sur le principe de contradiction. Mais l'examen porte ici spécialement sur les deux ordres de notions indiqués au titre du livre.

Pour le primitif, il y a « expérience » aussi bien pour un événement singulier, qui nous paraît à nous subjectif et illusoire, que pour les événements normaux de la vie : ainsi le rêve, ou l'impression que tel animal est en réalité un mort humain, ou celle qu'un mort donne telles ou telles instructions. Or L. Lévy-Bruhl ajoute que, tout comme le langage, une telle impression-expérience ne se conçoit que dans le cadre social, avec l'expérience accumulée des ancêtres et les règles de conduite qui en découlent. Avec le langage, ce qui différencierait de la manière la plus apparente l'homme de l'animal, ce serait justement l'« expérience » à la fois collective et individuelle que les faits peuvent être « autrement » qu'ils ne paraissent (ou « surnaturels »), c'est-à-dire finalement s'interpréter et se changer (voir notamment p. 95) ; ainsi, conclusion qui n'est qu'en apparence paradoxale, mais qui est en tous cas profondément originale : c'est précisément ce qui est le plus contraire à nos idées « rationnelles » qui serait à l'origine de tous nos progrès. L'action réciproque des forces « surnaturelles » et de l'homme se fait en général par l'intermédiaire des symboles, lieux et objets qui *sont* en même temps de la matière et un autre objet représenté, comme une pierre sur une tombe ou un crâne conservé *sont* le mort et sa puissance. De nombreux exemples sont donnés dans la seconde partie du livre. On risque de fausser en résumant, car l'exposé de L. Lévy-Bruhl est justement tout de détail et de nuance, autour de la ligne d'une inflexible méthode.

On sait combien les études de langues par des gens réellement imbus de l'esprit « indigène » sont utilisées par L. Lévy-Bruhl (ainsi les études de M. Leenhardt sur les Canaques) ; mais inversement ses exposés méthodiques doivent servir d'initiation aux linguistes qui veulent observer des « sauvages » et même divers faits chez les plus civilisés.

Marcel COHEN.

11. Alf SOMMERFELT. — *La langue et la société*. Caractères sociaux d'une langue de type archaïque. Publication de *Instituttet for sammenlignende Kulturforskning*, Oslo, 1938, petit in-8, x-233 pages.

Vigoureux effort pour « démonter » une langue parlée par une population relativement bien connue, les Aranta d'Australie, et connue pour représenter un type très archaïque de société.

Partant des textes traduits en détail par des observateurs qui ont vécu assez longtemps chez les Aranta pour éviter les méprises de sens, et des essais de grammaire faits par les mêmes observateurs, A. Sommerfelt s'efforce de se mettre complètement « dans l'ambiance » d'une mentalité très éloignée de la nôtre. Les notions de grammaire des langues européennes ne lui servent que comme réactifs en quelque sorte, surtout pour définir ce que ce ne sont pas les éléments du langage aranta. Mais il utilise toutes les ressources de la comparaison interne de ce langage pour fixer les valeurs souvent multiples des éléments de ce qu'on peut appeler des mots.

L'aboutissement de son étude est que ces mots se décomposent en éléments qu'on peut nommer des racines. Ces racines sont de type simple : une syllabe comportant une consonne ou un groupe de consonnes et une voyelle terminale.

Ces racines désigneraient toujours des devenir ou des états, ressemblant plutôt à nos verbes qu'à autre chose. Mais certaines d'entre elles, tout en ayant une valeur sémantique indépendante telle que « s'étendre », « aller », « être devant », peuvent s'adjoindre, seules ou en chapelet de plusieurs d'entre elles, aux autres racines pour en « moduler » le sens, de manière à exprimer ce qui dans nos langues s'exprime par des particules ou désinences n'ayant pas de sens concret indépendant ; il est fait aussi usage de redoublements et de répétitions avec éléments de soudure (pas toujours analysables) : c'est donc un système « accumulatif ».

A. Sommerfelt met en rapport cette structure linguistique avec celle de la société, qui est très peu différenciée, et avec des manières de voir où les objets différents ne sont pas nécessairement distincts, mais peuvent « participer » à une même nature et à une même action, comme l'homme et son totem.

Le matériel même des racines ne se prête pas, au moins

dans l'état de nos connaissances, à une interprétation, sociale ou autre ; on ne peut que constater la valeur sémantique des différentes syllabes. Tout au plus l'auteur met-il en relief la relative pauvreté phonologique du langage, qui lui semble être de caractère archaïque. Il note que ce langage s'accompagne de beaucoup de gestes, suppléant en partie à la pauvreté morphologico-syntaxique : autre trait archaïque.

On voit l'intérêt d'une pareille étude ; on s'associera au vœu de l'auteur — qu'il pourrait bien contribuer lui-même à réaliser — que des études semblables soient faites sur d'autres sociétés de type archaïque et sur des sociétés plus évoluées. Comprenons : des études aussi prudentes et larges à la fois, s'adressant à l'ensemble d'un type linguistique et d'un type social, et non pas collant hâtivement, comme on l'a fait malheureusement quelquefois, une étiquette d'identité sur un fait grammatical et un fait social détachés de leurs ensembles.

A. Sommerfelt devait être tenté de situer le système reconnu par lui par rapport à d'autres systèmes connus dans leur structure linguistique, sinon encore dans leurs rapports avec les structures sociales. Ses comparaisons sont discrètes, ses vues suggestives. Pourtant, n'a-t-il pas passé une ou deux fois de l'exposé au raisonnement (p. 198, l. 19 «il est évident que....»; p. 199, l. 14 «il est compréhensible que...»).? Ayons patience, et poursuivons l'étude, avec A. Sommerfelt dans le groupe de tête.

Marcel COHEN.

12. JAC. VAN GINNEKEN. — *Ras en taal* [Race et langue], publications de l'Académie des Sciences d'Amsterdam, 1935, in-8, 191 pages (avec 26 cartes linguistiques).

L'école sociologique des linguistes s'est surtout occupée de la « langue » (en termes saussuriens), et principalement des grandes langues. Elle a, d'une part, montré le caractère cohérent du système de chaque langue, d'autre part, jeté les bases d'une mise en rapport des faits d'expression avec les faits de structure sociale. En chemin, elle a été amenée à se préoccuper des grands ensembles sociaux, surtout des nations, nés au cours

des siècles des brassages de populations, et incidemment à montrer l'indépendance de l'idée de race et de celle de langue.

Implicitement elle a laissé de côté tout essai d'explication dernière des faits phonétiques : correspondance statique des stocks de phonèmes, ou diachronique des évolutions de ces phonèmes, avec tel ou tel phénomène physique (détail de constitution des hommes). Cependant la théorie du substrat spécialement développée par A. Meillet, s'applique surtout à des faits phonétiques, montrant des persistances de l'articulation, dans un fonds de population (ancienne nation) à travers les substitutions ou les évolutions plus ou moins rapides des langues. L'école phonologique, portant spécialement son attention sur le matériel phonétique des langues, a tôt observé que des phénomènes analogues se rencontrent dans des langues d'origines diverses mais géographiquement contiguës, et elle a élaboré la théorie des « groupements de langues » (*Sprachbünde*), sans vouloir préjuger de la nature et de l'origine de ces groupements ; c'est en vue spécialement de les délimiter qu'elle s'est donné la tâche d'établir des atlas phonologiques.

Il y a maintenant une école biologique, celle qui est représentée par son fondateur J. Van Ginneken, et ceux qu'il influence déjà, au moins en Hollande. Elle veut essayer d'expliquer pourquoi les systèmes phonétiques sont variés et pourquoi ils sont tels qu'ils sont. L'hypothèse adoptée est que les substrats correspondent à des types physiques d'hommes différents, à des races ; chacune a une « base d'articulation » en conformité avec son type de tête et de visage : ainsi type labial ou type guttural. C'est un point de vue anatomique un peu sommaire (appuyé dans les exposés de J. Van Ginneken de dessins schématiques), auquel les biologistes orientés vers les études de fonctionnement physiologique pourraient trouver à redire. Mais enfin personne ne nie qu'il existe des hommes de couleurs et d'ossatures différentes et les anthropologistes s'exercent à discerner les anciens groupes dans les mélanges actuels, notamment en Europe. On sait combien les types provinciaux diffèrent à l'intérieur de chaque pays d'Europe et sont reconnaissables pour les observateurs attentifs. Pourquoi les « accents » provinciaux eux aussi, ne seraient-ils pas une expression des types physiques ? Ceci suppose naturellement des persistances héréditaires dans le fonctionnement des organes de la parole. Mais c'est un point acquis

dès qu'on parle de substrat. Ce n'est pas par hasard d'ailleurs que la théorie s'en élabore en Hollande, dans le pays de Mendel. Et en effet J. Van Ginneken s'est essayé à considérer les relations de caractères phonétiques comme des relations de caractères mendéliens dominants ou récessifs. Il va, naturellement et logiquement, jusqu'à rechercher les composants, non seulement des langages de groupes, mais de langages individuels : terrain difficile, où on risque les méprises ; mais qui nierait que si les voix varient — comme les couleurs des yeux, — on y discerne généralement des ressemblances familiales et souvent des ressemblances entre des « sosies » de lignées apparemment différentes ?

Pour établir la preuve de sa théorie dans le présent livre, J. Van Ginneken s'adresse à des parlers locaux, étudiés suivant la méthode cartographique ; l'idée est de rechercher pourquoi telles ou telles particularités qui distinguent un patois, ou une petite région dialectale, de la langue commune et des langages des régions voisines sont précisément ce qu'elles sont, et non autres. A cet effet, rechercher les types physiques représentés, et voir si les particularités phonétiques observées ont leurs analogues dans d'autres régions où se trouvent les mêmes types.

Ici le travail s'est concentré sur un domaine où J. Van Ginneken a cru pouvoir trouver des données géographiques et historiques suffisamment abondantes et sûres. Voici les données présentées, en gros. Les langues slaves, dont on connaît l'homogénéité, sont parlées dans leur plus grande partie par des populations, représentant un substrat « préslave », où domine nettement un type brachycéphale blond ; or ce type se rencontre encore plus à l'Ouest que les langues slaves actuelles, notamment dans des régions du sud de la Hollande, d'Allemagne occidentale, de Belgique et de France orientale (Ardennes), à relativement petite distance de la limite occidentale des parlers slaves telle qu'on l'établit pour le ^xe siècle, en gros sur la longitude de l'Ouest de la Thuringe. D'autre part, les parlers des régions ci-dessus énumérées présentent des séries de traits de détail (faits de mouillure, de vélarisation, etc.), plus ou moins délicats, qui concordent avec des faits slaves. Une étude assez longue est exposée à ce sujet, avec une série de croquis géographiques. En complément, des faits analogues sont étudiés dans des parties « déslavisées » de l'Allemagne.

Tel est le livre. On aurait pu attendre de l'auteur d'un compte rendu moins de préambules — et un jugement sur la valeur de la démonstration. Je regrette de devoir me récuser, n'ayant pas les connaissances qui me permettraient une approbation ou une discussion. Sans parler de l'établissement de la carte anthropologique — les parlers considérés ont-ils seuls les particularités indiquées ? Celles-ci ne doivent-elles pas s'expliquer autrement que ne le fait l'auteur, aux yeux des spécialistes de la dialectologie germanique ou romane ? Si ceux-ci se montraient réticents ou négatifs, qu'aurait à répondre J. Van Ginneken ? Je souhaite une joute à cet égard, mais ne puis y prendre part. Seulement il était dû à l'importance de la question traitée ici — ainsi que de toutes les questions soulevées par l'auteur dans ses précédents ouvrages — que les lecteurs de ce Bulletin soient dûment avertis au sujet de ces nouveaux ordres d'étude et mis en présence au moins des premiers éléments du procès engagé.

Marcel COHEN.

-
13. Carlo BATTISTI. — *Fonetica generale*. Collection des Manuels Hœpli, Milan, 1938, in-12, VIII-487 pages, cinquante figures en noir ou en couleurs.

Ce manuel est sans aucune prétention théorique. Mais il contient, sous une forme maniable et correcte, un aperçu de toutes les questions que se pose la phonétique moderne, avec une grande quantité d'exemples pris aux langues indo-européennes. (Les autres langues sont à peine représentées, comme il arrive malheureusement dans maint traité de phonétique).

L'auteur a une grande lecture, sa bibliographie est riche pour chaque chapitre, et invitera utilement les étudiants à des études plus poussées.

Il satisfait à toutes les premières curiosités, notamment par des illustrations bien choisies et heureusement abondantes (représentation des organes du langage, profils indiquant les positions de nos organes dans l'articulation, palatogrammes, reproductions de tracés de phonétique instrumentale).

Plusieurs index (dont un des termes français et un autre des termes allemands) rendront de grands services.

Le tout est correct dans l'ensemble. On pourra cependant relever de menues imperfections de détail. Ainsi, le titre même de « phonétique générale » est discutable. Dans la quatrième partie, on ne voit pas pourquoi, la différenciation et la dissimilation étant traitées séparément, la même division n'a pas été faite en ce qui concerne l'assimilation en contact ou à distance (ou *dilation* suivant le terme de M. Grammont, qui est ici réservé aux phénomènes concernant les voyelles), et en ce qui concerne l'interversion de phénomènes en contact et la métathèse de deux phénomènes distants l'un de l'autre.

Mais il ne faut pas trop demander à un ouvrage de ce genre. On doit être reconnaissant à l'auteur de l'avoir donné et espérer qu'au moins en Italie il favorisera grandement les études de phonétique, qui auraient bien besoin en tous pays de pareils instruments de diffusion.

Marcel COHEN.

14. HANS BAUER. — *Der Ursprung des Alphabets*, Der Alte Orient 36, 1/2, Leipzig (Hinrichs), 1937, in-8, 45 p., 13 tableaux.

Ce petit ouvrage est posthume : les études sémitiques ont perdu récemment ce savant dont l'activité a été si féconde par tant d'idées ingénieuses, dont certaines se sont révélées des acquisitions solides, et qui toujours ont incité à de nouveaux travaux.

La question de l'alphabet est reprise ici avec une critique lumineuse : non-réussite de toutes les tentatives pour faire sortir directement et complètement l'alphabet sémitique consonantique — qui, complété par les voyelles en Grèce, est devenu le nôtre — d'un système antérieur ; constatation qu'au cours du second millénaire av. J. C., dans le proche Orient, il a existé au moins deux systèmes d'écriture alphabétique (celle des Phéniciens, celle de Ras Shamra) ; précarité de la théorie « acrophonique », mal appuyée par les documents paléosinaïtiques trop restreints et d'interprétation douteuse.

La théorie de Hans Bauer, qui rejoint au moins en partie les idées de R. Dussaud et coïncide à peu près avec un exposé récent de J. Friedrich (dans ZDMG, 91, 1937, pp. 319-342), est que l'alphabet consonantique a été combiné par des gens qui connaissaient plus ou moins bien d'autres systèmes d'écriture, et en particulier l'usage des hiéroglyphes monoconsonantiques égyptiens lesquels constituaient déjà une sorte d'alphabet. Les signes auraient été combinés de manière arbitraire dans l'ensemble.

Une démonstration par analogie consiste dans le rappel d'inventions récentes d'écritures par un indien peau-rouge d'une part, par un somali d'autre part. (On connaît encore d'autres exemples de nos jours). Il est donné aussi des exemples d'inventions de lettres (généralement à formes géométriques claires) par des enfants. Pour Ras Shamra, H. Bauer pense que l'écriture a dû d'abord servir à une langue non sémitique; il fait remarquer des analogies de formes pour certains caractères avec le tracé phénicien (pp. 38-39). Pour le sudsémitique, il croit à une réfection originale, d'après le phénicien, ce qui écarte l'idée de rechercher un prototype commun aux deux types sémitiques.

Ceci n'est qu'un bref résumé; tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'écriture devront lire le mémoire en entier.

Marcel COHEN.

15. A. C. WOOLNER. — *Languages in history and politics*. Oxford University Press, 1938, in-8, XII-167 p.

Dans les dernières années de sa vie, A. C. Woolner méditait un ouvrage qui eût montré le rôle de la langue dans la civilisation et comment le développement linguistique se lie à l'histoire générale des peuples. La mort a interrompu l'accomplissement de ce dessein. Les premiers chapitres, seuls rédigés, nous sont donnés en ce volume: ils comprennent, après quelques pages de généralités, un aperçu historique des langues indo-iraniennes, grecque et latine, ainsi que des considérations sur l'expansion du latin et de l'arabe. Comme le dit M. Jules Bloch en sa lucide préface, «un élève de Meillet et de S. Lévi reconnaît assez souvent en lisant ces

pages l'expression d'idées familières à ces maîtres ». Clairement rédigée et destinée avant tout aux étudiants indiens (Woolner était vice-chancelier de l'Université du Panjab), cette esquisse fournira même aux étudiants d'autres pays une initiation commode à l'histoire linguistique de quelques peuples anciens.

E. BENVENISTE.

16. *Scritti in onore di* Alfredo TROMBETTI. — Milan, Hoepli, 1938, in-8, LXXIV-431 p.

On ne peut dire que les collaborateurs de cet important recueil adhèrent aux méthodes que A. Trombetti a pratiquées, ni même qu'ils se soient directement inspirés de son œuvre. Néanmoins les articles publiés en hommage à sa mémoire eussent pour la plupart agréé au grand glottogoniste italien, en ce qu'ils portent sur des problèmes de principe ou de fait qui l'ont particulièrement occupé. Ce sont des essais synthétiques, dont la documentation est puisée aux langues les plus variées, et qui visent à définir des parentés lointaines ou des similitudes de développement ou encore des situations linguistiques complexes.

Se réfèrent directement à l'œuvre de Trombetti (outre les utiles notices et les index de ses derniers livres), les observations de M. Bartoli (p. 175 sq.) sur les relations de l'indo-européen, de l'ouralien et du sémitique ; l'article, dont les intentions critiques se voient au sous-titre significatif de « Luci e ombre nell'opera di A. Tr. », porte autant sur la méthode que sur les résultats de la comparaison. — Plusieurs études sont relatives aux problèmes méditerranéens et étrusques : A. Cuny (p. 1-25) livre une recherche érudite et hardie sur divers noms de métaux, et particulièrement sur le nom du fer. — V. Pisani envisage (p. 199-213) l'unité culturelle « indo-méditerranéenne » avant l'installation des Indo-Européens et des Sémites. — C. Battisti traite de la reconstruction de toponymes méditerranéens (p. 313-320). — Un grand mémoire de B. Terracini (p. 321-364) porte sur le problème du substrat, notamment sur les domaines italique et gallo-roman. — Un aspect particulier de cette question est évoqué par A. Pagliaro : les Sicules et les Ligures en Sicile (p. 365-373). — Il

s'agit plus spécialement de l'étrusque dans plusieurs articles : F. Ribezzo considère la stèle de Novilara comme rédigée en « etrusco-piceno » (p. 53-65). — G. Buonomici insiste sur la nécessité des études épigraphiques pour l'interprétation de l'étrusque (p. 225-234). — M. Pallottino fait servir à la même recherche la méthode inductive (p. 305-312).

Sont relatifs à l'indo-européen les articles de J. Schrijnen (p. 67-69) qui attribue à la « préformante » *s-* un sens causatif évolué en intensif ; de P. G. Goidanich qui s'efforce de ramener à l'unité, en une valeur « altérative ou hypocoristique », les emplois du suffixe **-tero-* (p. 215-224) ; de L. Heilmann sur les cérébrales indiennes en relation avec des faits de substrat (p. 287-304) ; de G. Devoto, sur les exigences de la méthode dans les recherches d'étymologie indo-européenne (p. 375-383).

La linguistique américaine n'est représentée que par une brève note de C. C. Uhlenbeck sur Blackfoot *kimmel* (p. 51-52).

De plus vastes problèmes sont posés par les articles suivants. P. Kretschmer suit dans un grand nombre de langues l'expression de l'interrogation pour déceler l'origine de la phrase interrogative (p. 27-50). — C. Meinhof analyse les procédés de relation casuelle dans les langues africaines (p. 71-85). — Un mémoire détaillé de C. Tagliavini (p. 87-142) est consacré à l'importante question de la langue des femmes ; il restreint beaucoup l'extension et la signification du vocabulaire qu'on a cru spécial aux femmes dans diverses sociétés primitives. — C. Brockelmann propose une série de nouvelles comparaisons égypto-sémitiques (p. 143-154). — P. Meriggi rapproche à travers diverses langues les expressions adverbiales de temps (« hier, demain », etc.) pour montrer que la similarité des développements rend possible une sémantique générale (p. 235-285). Enfin, il faut signaler à part l'article fondamental du regretté N. Trubetzkoy sur les principes phonologiques des différences quantitatives (p. 155-174).

E. BENVENISTE.

INDO-EUROPÉEN

(Voir aussi nos 16, 130, 137)

17. Arnold WADLER. — *Das Rätsel der Indogermanen*. Bâle (R. Geering), 1937, in-8, 1-273 p.

Ce livre s'appuie sur toute espèce de principes raisonnables : qu'il n'y a pas de hasard, qu'il ne faut pas borner sa curiosité, que les lois phonétiques admettent des exceptions, qu'il se produit des échanges entre peuples éloignés, que l'humanité est très vieille et qu'elle remonte peut-être à une souche commune. Sans doute : mais la monogénèse de l'espèce humaine, qui n'implique pas nécessairement celle des langues humaines, est une hypothèse, non un principe d'explication. Et quiconque a constaté la variabilité des langues au cours de l'histoire, la constance relative des formules de variation à l'intérieur de chaque langue, enfin l'importance des voyages de mots répugnera à examiner des mots isolés de leurs contextes lexicaux et à admettre que les rencontres de séquences phonétiques analogues exprimant des idées analogues soient la conséquence de la monogénèse primitive. Malgré la richesse de son érudition et la vivacité passionnée de son exposé, il est à craindre que l'auteur cette fois encore (v. *BSL* XXXVII n° 9, XXXVIII n° 93) ne réussisse pas à faire admettre ses vues.

Jules BLOCH.

-
18. Thomas FITZHUGH. — *The indoeuropean accent, the voice of speech and song*. Charlottesville, University of Virginia (Bulletin of the School of latin, n° 17), 1937, in-8, xxx-69 p.

Il y a quinze ans déjà, Meillet signalait ici de M. Fitzhugh « des brochures obscures qui ne convainquent personne ». Il semble que la manière de l'auteur n'ait guère changé depuis ; du moins je dois m'excuser de n'avoir pas réussi à dégager soit du texte, soit des citations invoquées, une notion claire et expérimentale de l'accent. Celui-ci, nous dit-on, est lié

au rythme ; mais le rythme est indépendant de la quantité traditionnelle : donc, invérifiable. M. Fitzhugh vitupère contre les Grecs qui ont falsifié la tradition indo-européenne, contre Horace qui les a suivis, contre les admirateurs d'Horace assemblés pour son bimillénaire : est-ce se montrer à son tour victime de la duperie hellénique que de réclamer, pour connaître la tradition plus ancienne, des définitions précises et des témoignages contrôlables ?

Jules BLOCH.

20. Hjalmar FRISK. — *Indogermanica* (Göteborgs Högskolas Årsskrift, XLIV). Göteborg, Wettergren et Kerber, 1938, in-8, 34 pages.

Qu'on me permette une observation toute matérielle, qui ne met pas en question le mérite scientifique de M. Frisk. N'est-il pas abusif d'imposer aux recenseurs la tâche d'analyser une étude qui est un simple tirage à part, et qui, comme celle-ci, fait tenir en 28 pages (p. 5-32) quatorze notes distinctes ? Sous un artifice de publication, ce n'est qu'un article de revue. Libre aux auteurs de réunir sous un titre vague des collections de remarques étymologiques sans lien ni conclusion ; mais qu'ils se résignent alors à les laisser dans les revues.

Voici un aperçu des questions traitées dans cette brochure : 1. skr. *sūra*, av. *sūra-* : gr. ἄκυρος [sont entre eux comme skr. *udrá-* : gr. ἄνυδρος]. — 2. Gr. αἶνυμαι [de *ai- « donner, partager »]. — 3. gr. τεκμήριον [fait sur τεκμήρασθαι]. — 4. Deux mots illyriens en grec [δυτη ; ὤγανον]. — 5. Lat. *anniculus* [rapport avec *annus* comme *Jährling* : *Jahr*]. — 6. Lat. *iubeo* [la forme *ioubeatis* est à rejeter]. — 7 a. Lat. *figulus* : germ. **diγulaz*. — 7 b. Lat. *rogus* : germ. **rakaz*. — 8. Tokh. *tärkär* [comparé à lit. *drėgnas*, *dėrgia*, etc.]. — 9. Hitt. *šakar* [représenté **sokor*]. — 10 a. Hitt. *pittar* [comparé à lat. *palera*]. — 10 b. Hitt. *kalmiš* [comparé à lit. *kėlmas*, gr. σκαλμός]. — 11. Hitt. *gimantariya-*, *šakuwantariya-* [seraient des verbes en **-aniya-*]. — 12. Exemples hittites de σχῆμα καθ' ἑλὸν καὶ μέρος.

E. BENVENISTE.

21. Assar JANZÉN. — *Bock und Ziege*. Wortgeschichtliche Untersuchungen (Göteborgs Högskolas Årsskrift XLIII, 5). Göteborg, 1937, in-8, 68 p.

Étude consciencieuse et bien informée des principaux mots indo-européens désignant le bouc et la chèvre. Malgré son sous-titre, cette monographie porte bien plutôt sur l'étymologie que sur l'histoire des termes. Elle aboutit à cette conclusion que les noms du « bouc » (ou de la chèvre) peuvent tous se ramener à des racines signifiant à peu près « pointe, piquer, etc. ». La démonstration est parfois hardie, surtout pour la famille de gr. $\alpha\lambda\lambda$, arm. *aic*, et ne permet pas de voir clairement à quelle notion chaque terme particulier se réfère. On souhaiterait que M. Janzén examinât maintenant la distribution géographique et historique de ces mots ainsi que leurs emplois dans les textes. La connaissance du vocabulaire indo-européen y gagnerait en précision.

E. BENVENISTE.

HITTITE

22. Walter COUVREUR. — *De hittitische h*. Een Bijdrage tot de Studie van het Indo-Europeesche vocalisme (Bibliothèque du Muséon, 5). Louvain, 1937, in-8, XII-395 pages.

Écrire un gros volume de plus de 300 pages, en néerlandais, sur le *h* hittite, cela semble une double ou une triple gageure. C'est assurément une preuve de courage que donne M. W. Couvreur, jeune comparatiste belge. Mais c'est aussi une épreuve de patience qu'il impose au lecteur. Celui-ci trouvera du moins aux pp. 381-391 un résumé français qui le renseignera suffisamment sur les thèses de l'auteur. M. Couvreur reprend ici, en les amplifiant, des opinions qu'il avait avancées en 1935 dans une mince brochure publiée sous le même titre. Les développements considérables qu'il y ajoute ne correspondent pas à une somme proportionnelle de nouveautés. Il a étendu la matière sur de longs chapitres par les procédés classiques : historique du problème ; revue analytique de toutes les opinions, discussion des exemples pris un à un,

tableaux, etc. L'étude déborde souvent le cadre de la question; on trouve ainsi à la fin un recueil d'étymologies hittites, et au cours de l'exposé des pages entières consacrées à divers problèmes purement hittites ou indo-européens, sans rapport avec le sujet. Ajoutons que M. Couvreur juge souvent de très haut ses devanciers, qu'il soumet leurs opinions à une critique volontiers pédante, et qu'il ne cache pas sa conviction d'avoir fait œuvre importante.

Ce qu'il apporte en propre tient en peu de mots; il distingue comme deux sens différents *-h-* et *-hh-*, et fait de *hh* la forme sourde de *h*. En outre il lie *hh* sourd au timbre i. e. *a*, et *-h-* sonore au timbre *o*; la confirmation en serait l'opposition de hitt. *pahhuwar* « feu » (i. e. **pāwr*) et de **lahu-* « laver » (i. e. **lōu-*). Cette distinction — qui est longuement confrontée avec les diverses théories du vocalisme indo-européen proposées depuis Saussure jusqu'à M. Kuryłowicz — donne lieu à une comparaison très détaillée avec le consonantisme sémitique, d'où il résulte que, *hh* et *h* étant également des laryngales, le *hh* répond au *heth* et le *h* au *'āin*.

Je ne puis reprendre ici le détail de l'argumentation ni par suite marquer les points où M. Couvreur s'accorde avec ses devanciers et les corrections qu'il apporte à leurs systèmes respectifs. En principe la comparaison avec le sémitique — problème beaucoup plus vaste encore — doit être fondée sur l'ensemble du phonétisme, non sur les phonèmes dont il s'agit précisément de déterminer la nature et la valeur. La question importante me paraît être de savoir si les preuves hittites alléguées par M. Couvreur justifient l'interprétation de *hh* et de *h* quant au vocalisme indo-européen. Il faut bien constater que le raisonnement repose à peu près exclusivement sur un exemple : *lahu-*, et qu'il fait à cette forme un sort exagéré; voir les observations critiques de MM. Sturtevant, *Language*, XII, p. 212, Bergsland, *Rev. hitt. et asian.*, 1938, p. 267 sq. et Pedersen, *Hittitisch*, 1938, p. 189. De plus entraîné par son système, l'auteur doit refuser toute valeur étymologique au groupe *he-*. Cela le conduit à récuser comme non indo-européens tous les mots à *he-* initial, ou à imaginer pour les réduire à sa règle d'étranges subterfuges : ainsi le mot *henkan* dont l'étymologie a provoqué bien des discussions, représenterait **hainkan* et s'apparenterait à la racine « **aig- *ing-* » de lat. *aeger* ! De toutes les explications connues, celle-ci est sans contredit la moins plausible. M. Couvreur se

donne grande peine pour établir que le sens est celui de « maladie », dont il a besoin. Mais il ne considère pas sérieusement les difficultés où il se jette. Il doit d'abord séparer *henkan* du thème verbal *henk-* dont il dépend selon toute vraisemblance. Puis il opère avec une racine **aig-/ing-* de forme anormale et qui n'a que l'autorité du Walde-Pokorny. Il faut, à mon avis, laisser entièrement de côté le groupe de lit. *ingis*, lett. *igstu*, etc. ; si M. Couvreur avait consulté le dictionnaire de Walde-Hofmann, s. v. *aeger*, au lieu de s'en tenir en toutes circonstances au Walde-Pokorny qui semble être à ses yeux l'instance suprême, il aurait conçu un doute salutaire sur l'existence du prototype à nasale. En outre, on doit lui signaler que le seul rapprochement valable pour *aeger* est tokh. A *ekro*, B *aik(a)re* « malade » (Lidén, *Mélanges H. Pedersen*, p. 93) ; la seule forme commune est donc **aigros*, qu'on ne peut songer à mettre auprès de *henkan*. Enfin, je ne crois pas utile de montrer en détail que, pour ramener *henkan* à **hainkan*, M. Couvreur doit faire violence à la phonétique hittite, en supposant pour les besoins de la cause que *e* repose ici sur une diphtongue et en admettant une nasale infixée après diphtongue, ce dont je ne connais aucun exemple.

Les bases de cette ample reconstruction me paraissent donc fragiles. Du moins la tentative de M. Couvreur a-t-elle le mérite de mettre en lumière, par ses faiblesses même, la complexité du problème. Il devient nécessaire de procéder à un relevé exhaustif des faits hittites, et de ne plus se borner à quelques exemples choisis. Ces faits doivent, autant que possible, être classés chronologiquement et sans préoccupation d'étymologie. On aura ainsi, dans un répertoire qui donnera tous les exemples et toutes les variantes des formes à *h*, une base de discussion. Ce travail devrait tenter quelque hittitologue. En attendant, l'ouvrage de M. Couvreur restera l'exposé le plus détaillé de la question au point de vue comparatif et fournira aux indo-européanistes nombre de faits et de références utiles.

E. BENVENISTE,

23. Holger PEDERSEN. — *Hittitisch und die anderen indo-europäischen Sprachen* (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Hist. fil. Meddelelser, XXV, 2). Copenhagen, Munksgaard, 1938, in-8, 227 pages.

Avec une belle jeunesse d'esprit, M. Holger Pedersen s'est voué ces temps derniers à l'interprétation comparative du hittite. Les articles qu'il a donnés de plusieurs côtés et son commentaire à l'édition du texte de Muršilis (*Muršilis Sprachlähmung*, avec M. Götze) faisaient désirer qu'il traitât le sujet dans toute son ampleur. Voici ce souhait réalisé. Dans le présent ouvrage, l'éminent comparatiste passe en revue tous les traits caractéristiques de la morphologie et de la phonétique hittites et les commente avec la science et la perspicacité qui distinguent ses travaux. Son exposé abonde en observations neuves. Il s'est proposé avant tout de rechercher si le hittite est une langue indo-européenne comme les autres ou s'il faut la situer à part, au niveau de l'indo-européen commun, comme l'a supposé M. Sturtevant. La conclusion de M. Pedersen est nette : le hittite est « la onzième langue indo-européenne » ; rien n'autorise à lui assigner une position particulière. On se félicite de voir un nombre croissant de comparatistes adhérer à cette conception. M. Pedersen n'abandonne pas pour autant l'idée que le hittite aurait en même temps quelque relation avec des langues voisines : luwi, hittite hiéroglyphique, lycien, lydien, phrygien.

La matière n'est pas traitée avec le souci de l'équilibre entre les parties. Tantôt l'auteur se contente de quelques brèves indications, tantôt il s'étend en discussions de détail. Mais aucune question importante n'échappe à son examen. Dans la morphologie on relèvera avec intérêt le chapitre consacré aux particules *-šan* et *-kan*, dont il justifie par de nombreux exemples la valeur « locale ». Par contre, la particule pronominale *-za*, d'emploi réfléchi, n'est signalée que par quelques trop discrètes références, p. 76. — On sera tenté de discuter plusieurs des observations relatives à la négation, p. 163. M. Pedersen remarque que personne ne semble avoir comparé hitt. *lē* (prohibitif) avec sémit. *lā*. Je présume que tout le monde y a pensé, même si on ne l'a pas écrit ; mais en fait M. Hrozný a posé la question dès 1917 : « Ist *lē* vielleicht aus dem Semitischen entlehnt ? » (*Spr. der Helh.*, p. 92, n. 4). De

plus M. Pedersen admet en indo-européen **lē* au même titre que **mē* et **ne*, ce qui fait trois négations, d'où il conclut que l'une devait nécessairement disparaître. N'est-ce pas compliquer la situation ? Et où connaît-on deux particules prohibitives de valeur pareille employées concurremment ? L'hypothèse que *lē* pourrait être un impératif de quelque verbe prohibitif comme lat. *caue* n'a jusqu'à présent aucun appui et pourrait d'ailleurs tout aussi bien s'appliquer à **mē* qui se comporte de manière identique. La difficulté subsiste donc entière ; on n'y peut échapper qu'en supposant que *lē* est la forme hittite de **mē*, quelle que soit la raison de cette déviation (à laquelle sémit. *lā* a peut-être aidé). — Les indications relatives aux présents sont parfois trop sommaires. Ainsi, le type en *-ske-* est simplement considéré comme itératif (p. 131). Ni l'importance, ni les caractéristiques essentielles de la formation ne sont soulignées : valeur nettement imperfective, tendance très marquée à se constituer sur thèmes de flexion en *-hi*. — Je ne trouve pas non plus qu'on ait expliqué la forme des présents à nasale (p. 145) en supposant un infixé « *-nen-* » en lequel s'aggloméreraient les deux degrés *-ne-* et *-n-* par influence du singulier sur le pluriel. — J'avoue enfin n'avoir pu me convaincre, malgré les pp. 176-179, que *h* hittite puisse représenter une gutturale indo-européenne, non seulement parce que les exemples sont contestables, mais pour cette raison de principe qu'un pareil traitement serait en désaccord avec l'état du consonantisme hittite. Mais, ceci mis à part, les remarques de M. Pedersen sur les origines indo-européennes du *h* méritent pleine attention, quoiqu'elles laissent subsister encore des incertitudes. Je ne puis non plus reprendre ici la question des présents en *-hi* : j'aurai du moins l'occasion de dire ailleurs que des raisons toutes différentes m'ont amené à une interprétation de cette flexion qui n'est pas très éloignée de celle de M. Pedersen.

Dans la multitude des problèmes que le hittite soulève, il est inévitable que plusieurs des solutions proposées restent provisoires. L'important est que l'on s'accorde dès maintenant sur certaines propositions — notamment sur la place qui revient au hittite vis-à-vis des autres dialectes — et que l'on montre, par le mouvement continu et convergent des recherches comparatives, que la période de scepticisme et d'hypercritique est désormais révolue.

E. BENVENISTE.

24. Bedrich HROZNÝ. — *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques*. Livraison III (pp. 315-510 et planches XVII-CVI). Prague, Orientální Ustav, 1937 (Monografie Archivu Orientálního I).

La présente livraison du grand ouvrage de M. Hrozný apporte les résultats d'une mission épigraphique en Asie mineure et en Syrie : nous avons ici 45 inscriptions en « hittite hiéroglyphique », transcrites, traduites, commentées et reproduites en belles planches. Elles ne sont pas toutes inédites, mais de celles qui étaient connues, la lecture, révisée sur place, a été grandement améliorée. Dans l'interprétation littérale de ces monuments si difficiles, M. Hrozný va aussi loin que possible et fournit d'emblée une traduction quasi-complète, quitte à multiplier les points d'interrogation. Il est le premier à convenir que sa version, en beaucoup d'endroits, n'a qu'une valeur provisoire et vise surtout à procurer une vue d'ensemble du contenu. Seule une discussion de détail permettra plus tard d'y trier le certain et le douteux. On ne s'étonnera pas que, dans de pareilles conditions, les rapprochements étymologiques dont les notes fourmillent, et qui ne sont d'ailleurs proposés qu'avec réserve, demeurent très hypothétiques. La prudence s'impose particulièrement devant les étymologies de noms de lieux. Par exemple l'auteur croit retrouver dans un nom de lecture d'ailleurs incertaine (p. 381) la ville de *Malalia* et suggère, avec doute, qu'elle signifierait « la ville du miel » ; à la p. 457, les doutes ont disparu et la traduction, extrêmement contestable, est donnée sans point d'interrogation. On formulera également des réserves sur l'identification de noms divins (p. 427 sq.) : le rapprochement de *Apulunaš* (? lecture douteuse) avec Apollon me paraît toujours très discutable et dans la mesure même où l'on admet que lyd. *Πλδᾱνς* représente Apollon. Les objections seront bien plus fortes encore devant l'idée de comparer le nom de la déesse *Rutas* à celui d'*Artémis* par l'intermédiaire d'une forme **Ruta mis* « ma Rutas ».

Mais ces observations ne doivent pas amoindrir la reconnaissance qu'on doit au labeur opiniâtre de M. Hrozný. Sa publication rend accessible un grand nombre de textes importants et fait sensiblement avancer l'interprétation de cette langue dont le caractère indo-européen apparaît toujours

plus clairement. L'auteur se demande en terminant si elle ne serait pas plus voisine du luwi que du hittite cunéiforme, ou s'il ne faudrait pas y voir la « langue de Palā » que mentionnent les textes de Boghaz-Köy.

E. BENVENISTE.

INDO-IRANIEN

(Voir aussi n^{os} 43, 183)

25. Luigia NITTI-DOLCI. — *Les grammairiens prakrits*, Paris (Adrien Maisonneuve), 1938, in-8, 1-227 p.

26. Luigia NITTI-DOLCI. — *Le Prākrtānuśāsana de Puruṣotama*, Paris (Société asiatique, cahier n^o 6), 1938, in-8, xxvii-141 p.

La plupart des diverses formes du moyen indien traitées dans les grammaires indigènes ont des noms tirés de noms de pays ; ainsi *māhārāṣṭrī* « marathe », *māgadhi* « du Magadha ». Les linguistes ont souvent cédé à la tentation de conclure que ces grammaires décrivaient les traits caractéristiques des langues de ces pays ; certains ont été jusqu'à essayer d'établir une filiation directe entre chacune des formes du moyen indien et les langues des contrées correspondantes. C'est un des mérites du magistral ouvrage sur *les Grammairiens prakrits* que M^{me} Nitti-Dolci nous apporte de faire sentir et comprendre l'erreur où ces linguistes sont tombés. Au cours de l'analyse et du classement des grammaires, qui est son objet principal, elle a montré que ces grammaires, ou ces écoles, se distinguent non par des méthodes d'observation ou des doctrines linguistiques, mais principalement d'après les genres littéraires dont elles enregistrent l'usage (peut-être en s'appuyant sur des index, v. p. 141) et pour la continuation desquels elles fournissent des recettes : « les renseignements n'ont... de valeur que pour les textes particuliers que les grammairiens... ont eus en vue en écrivant leurs grammaires ». Et si jamais les langues littéraires en question ont pris appui sur des dialectes parlés, elles en ont perdu le contact très anciennement ; en fait elles se répartissent suivant leur objet : lyrique, drame (sur les dialectes dramatiques, très

intéressantes comparaisons avec le théâtre indien contemporain et avec la *commedia del arte*, p. 81 s.), conte, épigramme, religion (p. 171 s.). Et pour l'étude, ou plutôt la fabrication de ces langues littéraires, c'est le sanskrit seul qui, directement ou indirectement, sert de base ; la grammaire prākrite est en droit, et souvent en fait, partie de la grammaire sanskrite. Cela la distingue de la grammaire du pali, que les Bouddhistes ont traité en langue indépendante.

Ces principes, importants pour l'historien de l'indo-aryen pouvaient se déduire de vraisemblances générales ; ils ressortent d'autant mieux du livre de M^{me} Nitti-Dolci qu'ils en sont le résultat et n'en étaient pas l'objet. Ce livre se présente en effet comme une étude de pure philologie ayant pour objet, comme il a déjà été dit, l'analyse et le classement des grammaires connues. Il n'y a pas lieu de discuter ici le livre de ce point de vue qui est pourtant l'essentiel ; on se contentera d'en noter la nouveauté, la clarté surprenante en une matière si complexe et souvent si obscure, l'élégance d'exposition, la fertilité de la pensée. Il marque une date dans les études de moyen indien et plus généralement dans les études indiennes ; qu'il suffise de rappeler avec l'auteur que les doctrines courantes sur la question dataient juste d'un siècle.

Il va sans dire qu'outre la question méthodique dont nous avons signalé l'importance, le spécialiste trouvera beaucoup de nouveautés. Ainsi p. 203 la subtile argumentation par laquelle l'auteur essaie de réduire le gén. plur. en *-āhaṃ* à l'*apabhramśa* ; à quoi souscriront volontiers ceux qui pensent que cette désinence ne peut être ancienne. Ainsi encore, p. 6, le fait que les provincialismes (*deśī*) sont reconnus non comme des fautes, mais comme des ornements du style.

On relèverait d'autres détails intéressants encore dans l'édition de la grammaire inconnue jusqu'ici de Puruṣottama (1150 A. D.), édition qui a été le point de départ du grand ouvrage, ainsi que dans l'édition qui achève de s'imprimer (dans la Bibliothèque de l'École des Hautes Études) de Rāmaṣarman. Mais dans ces ouvrages annexes, M^{me} Nitti-Dolci s'est interdit de poser des questions d'ensemble, qui doivent à son sens se résoudre directement une fois édité le traité type de l'école à laquelle Puruṣottama se rattache, à savoir celui de Mārkaṇḍeya.

— Cette édition de Mārkaṇḍeya, implicitement promise, et à laquelle M^{me} Nitti-Dolci travaillait déjà, nous ne l'aurons

pas de sitôt, non plus que d'autres études de sanskrit et de prâkrit déjà annoncées : une mort imprévue et cruelle a surpris M^{me} Nitti-Dolci au moment où ceci était prêt pour la mise en pages. Dans un ordre d'études où les travailleurs sont si peu nombreux, d'autant plus déplorable est la ruine prématurée d'une carrière scientifique signalée dès le début par un ouvrage capital et qui s'annonçait féconde et brillante.

Jules BLOCH.

27. P. C. BAGCHI. — *Deux lexiques sanskrit-chinois*, vol. II. Paris, Geuthner (Sino-Indica, publications de l'Université de Calcutta, III), in-8, 200 p. (numérotées 339-538).

Le premier tome de cette publication contenait la reproduction, la transcription et la traduction (avec quelques notes dues à M. Pelliot) des deux lexiques en question ; le commentaire, qui risquait de ne paraître de longtemps encore, a été imprimé à Calcutta : c'est un tour de force, et l'on ne tiendra pas rigueur à l'auteur de fautes dont les livres imprimés en France même ne sont pas toujours totalement indemnes, et qui n'empêchent pas de comprendre.

Le plus long des deux lexiques est de Li-yen, moine bouddhiste de Koutcha qui avait vers 730 J. C. suivi en Chine un moine indien ; l'autre lexique est du célèbre voyageur Yi-tsing et date donc du siècle précédent ; on y a annexé un appendice un peu plus tardif. L'édition et l'interprétation de ces lexiques sont rendues très difficiles par les nombreuses fautes du texte et par l'à-peu-près, et même l'assez-loin (cuisse : vessie ; maigre : goitre) de pas mal de traductions. En outre, il y a des difficultés intrinsèques, dues à la nature de ce que l'auteur entend par sanskrit : mais ceci même est fort instructif, car ce sanskrit est imprégné d'éléments empruntés à l'Asie centrale.

Il y a des mots indiens employés pour désigner des notions exotiques, comme *śhāṇaṣālā* « relais de poste » ou *kaḍḍhī* (forme prâkrite restituée p. 444) « bâtonnet à manger » ; d'autres subissent des altérations phonétiques (échanges de *e* et *i*, de sourde et sonore ; désaspirations ; finales du type *ḥiṣi* pour *ḥiṣya*) typiques de l'Asie centrale. Quant au voca-

bulaire il contient jusqu'à du chinois : 127 *çaya* « papier », v. p. 444 ; peut-être du koutchéen (mais l'étymologie de *cukik* « vinaigre » proposée p. 365 me paraît au moins aussi douteuse qu'à l'auteur) ; il y a par contre beaucoup d'iranien déguisé en sanskrit, par exemple les mots signifiant « fer, papier, botte, singe, alcool, luzerne, noix » ; aux rapprochements indiqués pp. 351 et suivantes on peut encore ajouter : *ganj* « trésor » 1105 est évidemment oublié par accident ; *kurla* signalé à propos de *kurtu* « chemise » 1117 est non seulement hindoustani mais persan, et se retrouve dans shina *kurlani* et burušaski *kurdi* ; *pāji* « vautour » du supplément à Yi-tsing, cité p. 444 est intéressant parce que la finale qui manque à persan, baloči et afghan *bāz* rappelle skr. *vājin-* « rapide » et est effectivement attestée dans l'arménien *bāzay* et l'arabe *bāzī*.

En ce qui concerne l'indien véritable, M. Bagchi discerne parmi beaucoup de formes fautives des originaux moyen-indiens ou modernes. Le moyen indien lui-même est souvent caractérisé comme du Nord-Ouest ; et à ce propos on trouvera p. 378 des traitements *ṇd > ṇ* cérébral, donc la confirmation, non remarquée par M. Bagchi, d'une rectification apportée par M. Sten Konow (Festschrift Windisch p. 86 s.) à l'article de moi seul cité ici ; c'est au Nord-Ouest aussi que reporte 711 *grṣa* c'est-à-dire **grīṣ* pour skr. *grīṣma*.

Les formes modernes ont cet intérêt d'être notées avant les plus anciens textes connus actuellement. On y trouve du pur bengali : *aig-* « venir », *ke kare* (= *ki kari*) « que ferai-je » (non reconnu p. 365) et de même *ki jani* « qui sait », *na jani* « j'ignore » p. 385. Par contre le *taṣṭa* de Yi-tsing, en face de 1069 *kāḍura* « tasse » (cf. hindi *kāṭhrā* « pot de bois » ?) est connu en kaśmiri ; 123 *lāṅga* « poire » est non seulement connu en khovar et baṣgali, comme il est indiqué p. 444, mais nous savons maintenant grâce à M. Lorimer qu'il existe en shina et en burušaski. En ce qui concerne les langues centrales, ajoutons à ce qui est dit que 1072 et 1076 *karaka* « cruche » rappelle hindi et bihari *karaī karuā* « cruchon » (à bec, Bihar Peasant Life n° 713) et antérieurement déjà degi *kariā* « carafon à alcool ».

Tout n'est pas limpide dans les données de ces lexiques, même après l'intervention de M. Bagchi ; et il restera toujours des obscurités dues avant tout aux fautes de l'original, en partie aussi à l'incertitude où l'on est de l'espèce d'indien

qui était celui des rédacteurs. On a quand même là, fortement débrouillé déjà par l'éditeur, un précieux dossier sur l'un des aspects de l'expansion de l'indo-aryen.

Jules BLOCH.

28. F. MARTINI. — *Dasa-bodhisatta-uddesa*, texte pâli publié avec une traduction et un index grammatical. Hanoï 1936, in-8, extrait du Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient, xxxvi, p. 287-413.

L'intérêt de cette édition pour le linguiste réside dans le fait, démontré dans l'index grammatical pp. 369 et s., que le pâli y a subi des altérations attribuables à l'auteur cambodgien. Car il s'agit d'auteur et non seulement de copiste, les fautes dépassant en importance les altérations surtout orthographiques normales dans le cas des négligences de scribe. Employer le substantif au lieu de l'adjectif, ajouter *sabbe* « tous » à des pluriels qui se suffisent à eux-mêmes, employer dans le composé *palank-udakaṃ* un mot signifiant « bouteille » que le pâli ignore et que le mōn connaît, tout cela supposerait dans le cas d'un copiste une liberté peu vraisemblable à l'égard d'un texte religieux. On se trouve donc en présence d'un texte écrit à date moderne dans une langue indienne ancienne en Indochine ; à ce titre déjà il est instructif.

Jules BLOCH.

29. W. GEIGER. — *A grammar of the Sinhalese language*. Colombo, Royal Asiatic Society, Ceylon Branch, 1938, in-8, xxiv-200 p.

Il y a plus de quarante ans que M. Geiger a définitivement éclairci l'étymologie du singhalais et précisé la position de cette langue à l'intérieur du groupe indo-aryen. La *Litteratur und Sprache der Singhalesen* parue en 1900 en précisait les règles de formation avec l'ordre et la clarté qui ont toujours caractérisé l'auteur. Sauf pour l'auteur peut-être, le livre n'avait guère vieilli ; car il faut avouer que bien peu d'india-

nistes connaissent du singhalais davantage que ce que M. Geiger leur a fourni. Mais la documentation, littéraire et surtout épigraphique, s'est accrue considérablement ; et la préparation du grand dictionnaire dont nous avons déjà annoncé plusieurs fascicules (voir vol. XXXVI et XXXVIII) a été une occasion, et a sans doute fait apparaître la nécessité, de préparer une nouvelle édition, qui en outre pût être lue facilement par les savants de l'Inde et de Ceylan.

Le livre est considérablement transformé, non seulement par suite de rectifications ou pour des raisons qu'on peut appeler pédagogiques, mais ce qui est plus important pour le comparatiste, parce que l'histoire interne y reçoit un plus grand développement. La doctrine dans l'ensemble reste la même ; par exemple dans la phonétique des voyelles, même importance accordée à l'hypothèse d'un accent d'intensité aujourd'hui disparu ; pour expliquer les variations de timbre, M. Geiger n'a adopté que partiellement les idées de M. Helmer Smith. Nous n'y perdrons rien, puisque dans sa préface il invite galamment M. Smith à développer ses idées de façon indépendante. Du reste pousser à fond la question aurait sans doute entraîné M. Geiger à lui attribuer une place disproportionnée à son plan.

Car sans doute le principal défaut du livre est d'avoir par des considérations extérieures été limité dans ses dimensions. Il est regrettable que M. Geiger n'ait pas eu la possibilité de donner davantage d'exemples, et surtout de puiser davantage dans la littérature ancienne que bien peu connaissent comme lui ; peut-être cela aurait-il parfois compliqué l'histoire des formes, mais précisément M. Geiger aurait su la débrouiller. La dialectologie également, qui est si intéressante, mériterait un chapitre plus détaillé ; il est vrai qu'ici M. Geiger peut renvoyer à ses publications antérieures et que la nature du sujet permet d'espérer qu'il y ajoutera encore dans des articles séparés. De toute façon on a ici l'essentiel, exposé avec la clarté coutumière à l'auteur ; si l'on veut se représenter ce que cela représente de difficulté vaincue, qu'on se reporte au spécimen de Jātaka donné p. 174 ; on pourra mesurer la distance entre le singhalais et le marathe ou le guzrati qui sont pourtant les plus proches parents connus du singhalais.

Jules BLOCH.

30. Baburam SAKSENA. — *Evolution of Awadhi (a branch of Hindi)*. Allahabad, Indian Press, 1937, in-8, XVIII-562 p. ; une carte et 13 planches hors texte.

Au moment où elle a été rédigée, dix bonnes années avant la publication, cette thèse apportait une double innovation, que j'ai soulignée dans une préface elle-même ancienne (c'est cela qui a causé l'omission mal expliquée p. v.) D'abord, réduction de la part faite au développement historique ancien en faveur de la description proprement dite de la langue moderne ; ensuite, appel à la phonétique scientifique et en particulier aux instruments pour l'aspect actuel : à l'époque il n'y avait à citer en ce sens que l'article de M. Šramek sur les cérébrales du bengali (1928), le petit travail de M. Qadri sur l'hindoustani (1930), qui à vrai dire ne donne guère que des palatogrammes, et un mémoire malheureusement encore inédit de M. Shahidullah, sur le bengali encore ; depuis lors, les quelques graphiques des thèses parisiennes de M. Dh. Varma sur le braj et de M. Bahl sur les injectives du panjabi n'ont guère modifié la situation. Nous avons ici une cinquantaine d'inscriptions et une vingtaine de palatogrammes ; on en voudrait bien sûr davantage ; par exemple l'assertion de la p. 49 sur l'existence d'une forme subsidiaire de *l* devant rétroflexes demanderait à être soutenue d'un document ; surtout on voudrait des commentaires plus nombreux aux graphiques ; il est douteux par exemple qu'un lecteur ordinaire tire grand profit de la référence donnée p. 45 sur l'assourdissement d'une nasale en phrase exclamative. Quoi qu'il en soit, le principe est bon, et l'exemple utile.

A l'intérieur du plan général, qui est simple, le schéma est simple aussi : pour chaque catégorie de faits, d'abord la langue ancienne à partir du xvi^e siècle ; ensuite l'état contemporain, étudié surtout dans le parler de l'auteur ; enfin, « origin » ou explication historique. Les parties proprement descriptives sont précieuses, encore qu'il y ait bien des lacunes pour la période ancienne. Pour l'état moderne on relève de fines notations, p. ex. p. 28 caractère implosif et sourd de *-b* final (ce qui le distingue des autres sonores) ; pp. 49 et 88 valeur de *rh* et *mh*, valant une consonne simple comparable à celle des autres sonores aspirées, ceci confirmé par l'observation que *barmha* ne contredit pas la « loi des trois consonnes » énoncée

p. 87 ; p. 74 existence dialectale de voyelles cherchées à la finale devant lesquelles *h* s'assourdit (p. 54) ; p. 62 variabilité de la longueur des voyelles suivant leur place dans le mot ; fracture de *e* et *o* dans un groupe géographiquement discontinu de dialectes paysans ; p. 119 distribution du genre dans les mots d'emprunt (question à pousser) ; p. 137 rareté de l'adjectif.

Parfois l'histoire ressort rapidement de la description même : ainsi p. 158 pour les pronoms de la 1^{re} sg., p. 241 pour le participe présent. Mais tout n'est pas si limpide ; ainsi p. 109 la répartition des finales vocaliques brèves et longues et p. 91 la place de l'accent, où l'exposé même manque de netteté. De façon générale c'est la partie d'explication qui satisfait le moins. Souvent M. Saksena rappelle des théories exprimées par d'autres ; il lui arrive d'en présenter plusieurs à la fois, sans choisir ; et lorsqu'il choisit, ce n'est pas toujours dans le bon sens, en tout cas c'est sans donner de véritables raisons. Et quand il est livré à ses seules ressources, il n'est pas sûr de tomber juste.

A la p. 214, une remarque excellente rend compte de l'extension des postpositions des pronoms aux noms. Par contre, p. 312 pour expliquer *bakī* « mais », M. Saksena invoque l'arabe *bāqī* rythmé autrement et qui veut dire « le reste » ; la signification implicitement supposée de « au reste, du reste », que l'hindoustani par exemple ne connaît pas, ne suffirait même pas à rendre compte du sens adversatif ; or on pouvait en principe hésiter à admettre l'étymologie par persan *balki*, « mais », très usuel en hindoustani et que l'auteur venait de citer ; mais l'amuissement de *l* dans ce mot a son correspondant dans les mots cités dans le même paragraphe : *au* « et », de skr. *aparam*, et *pai* « mais » skr. *param*, lequel est du reste exceptionnel et devait être signalé comme probablement étranger.

Or ceci posait la question du sort de *r* et *l* à l'intérieur de la langue : cette question, M. Saksena (ce n'est pas toujours le cas), l'avait aperçue ; p. 48 il note sans l'expliquer l'élision de *r* dans les absolutifs des dialectes orientaux, ex. *bhai* pour *bhari* « ayant rempli » (p. 281). Le rapprochement suffisait à garantir les étymologies et à poser une règle phonétique.

Cet exemple me suffira pour indiquer certain manque de fermeté et de cohérence dans la doctrine. C'est la partie documentaire qui fait la valeur du livre. À ce point de vue

il convient de signaler les textes inédits — poésies anciennes (pourquoi M. Saksena n'a-t-il pas donné un spécimen du plus ancien de tous, la *Mrgāvatī*, écrite en 1512, signalée p. 15 ?) et récits recueillis par l'auteur ou ses amis ; ces textes dont certains sont intéressants par eux-mêmes sont accompagnés de traductions ; les textes anciens auraient dû être annotés, et au moins partiellement indexés avec le reste.

Dans la très utile et neuve revue des textes dialectaux qu'il aurait fallu appeler « *literary materials* », et non « *materials* » seulement) on ne trouve pas les œuvres de Singh Baghela (vers 1820). On se serait plutôt attendu à voir compléter la liste donnée par M. Grierson dans le *Linguistic Survey*. Ce dernier ouvrage méritait du reste une mention spéciale, même en l'absence de bibliographie (il n'y a pas de bibliographie), car il incombait à M. Saksena de faire la critique des spécimens qui y ont été donnés : en admettant même qu'il ait eu des rectifications à faire, le souci de mettre au point cette grande œuvre était un hommage mérité.

P. 19 § 8, lire probablement « Information on Awadhi » ; et § 190 b « bases ending in *-ā* » et sept lignes plus bas « Traces of *-ai* ending for *-ā* bases ».

31. Rāmnarés TRIPATHI. — *Tulsīdās aur unkī kavīlā* (T. et sa poésie). Alahabad, Hindi Mandir, 1937, in-12, 954 p., en deux volumes.

Dans ce livre de critique littéraire, œuvre d'un écrivain réputé, un chapitre est consacré à la langue de Tulsīdās (pp. 411-480), et on peut y joindre une partie (pp. 481-493) du chapitre sur le style. Étude sérieuse et détaillée, de type inhabituel dans l'Inde. L'auteur expose d'abord excellemment un principe trop souvent oublié, c'est que l'emploi des langues littéraires dépend de la nature des œuvres : le même Tulsīdās emploie le braj dans les œuvres consacrées à Kṛṣṇa, l'awadhi dans celles dédiées à Rāma. Du reste, il ne s'agit que de langues dominantes ; il ne se croit pas tenu à la pureté linguistique : au braj, par exemple, se mêle de l'hindi rajpoute, et jusqu'à des formes grammaticales venant de plus loin encore. A vrai dire on pourrait discuter certains cas ; et plutôt que d'admettre

avec M. Tripāṭhī la présence ici de mots bengalis ou marathes, on pourrait se demander si cette présence même ne témoigne pas en faveur de l'existence ancienne de ces mots en braj ou dans les patois avoisinants ; M. Tripāṭhī, lui-même, a souligné le goût de Tulsīdās pour les expressions paysannes. C'est d'une façon analogue qu'il a lui-même admis p. 412 s. le témoignage du texte en faveur de l'existence ancienne en braj de formes actuelles de l'hindoustani.

Un problème analogue est posé par certains verbes dénominatifs et par des noms déverbaux dont M. Tripāṭhī affirme pp. 431, 435 que ce sont des nouveautés : faute d'enquêtes analogues sur d'autres auteurs, et d'enquêtes de patois, on ne saurait rien affirmer. En tout cas on recueillera une remarque intéressante sur la rareté relative de la création de dénominatifs en hindi, comparée à la liberté de cette création en braj et en awadhi ; sans doute ce sont les expressions avec « faire » qui tiennent l'emploi de ces verbes en hindi.

M. Tripāṭhī fait ressortir l'importance de l'élément sanskrit chez Tulsīdās. Il y a des mots détachés, formules stylistiques ou à valeur adverbiale (*paṇyanti* ; *so pi*, *kimapi* ; *sukhena*, *sadasi*, *nareṣu* etc.) ; des composés plus ou moins originaux (*dhūmadhvaja* « Agni » rappelle *dhūmaketu* qui est courant ; *bhujagabhoga* « trompe » p. 441). L'emploi inhabituel de certains mots s'explique par un usage rare lui-même en sanskrit, et parfois par un passage précis de certains textes (Bhāgavata, pp. 483, 487). Le sanskrit n'est du reste pas toujours correctement traité ; p. ex. *praṇa*, *manoratha* sont féminins (p. 440).

L'analyse du vocabulaire est intéressante, mais sans doute en partie provisoire. Par exemple, il était facile de vérifier par l'index de M. Sūryakānta que *bāj*- et *mērav*- dans les sens indiqués p. 437 se rencontrent déjà dans la Padmāvat de Muhammad Jaisī, un siècle avant Tulsī Dās. La liste des mots persans et arabes (traités familièrement : suffixes hindous de *miskīnā-tā*, *garīb-ī*) donnée p. 458 et suivantes est précieuse, mais certainement pas définitive : car rien que pour le Rāmāyan, s'il y a ici une trentaine de mots que M. Saksena n'a pas notés (et pour certains, à juste titre) dans son article du Journal de l'Université d'Allahabad, M. Saksena en donne par contre une vingtaine qui manquent ici. Sur ce point, plus clairement encore que sur les précédents, apparaît la nécessité des dénombrements complets et des références

précises ; leur absence affaiblit les démonstrations de M. Tripāṭhī, même si elles sont vraies dans l'ensemble. Il y a aussi une question qu'il ne pose pas, et qui se poserait nécessairement si des dénombrements complets mettaient les difficultés en pleine lumière : c'est celle de la confiance à accorder aux manuscrits et aux éditions actuelles.

En tout cas M. Tripāṭhī a donné à ses compatriotes un bon exemple de l'application d'une méthode nécessaire et féconde, celle de l'analyse linguistique des classiques ; base indispensable à l'histoire des langues comme à l'histoire littéraire.

Jules BLOCH.

32. SŪRYAKĀNTA. — *Index verborum to Tulasi Dāsa's Rāmāyaṇa*. Lahore, University of the Panjab, 1937, in-8, 3-xii-672-13 p.

Il n'y a pas lieu d'expliquer aux lecteurs de ce Bulletin l'utilité des index d'auteurs, à condition qu'ils soient clairs et précis. La mode en est malheureusement peu répandue dans l'Inde, où l'on se contente généralement de listes des mots difficiles ; M. Sūryakānta qui a pu apprécier l'utilité des index dans les études védiques où il s'est formé et distingué, essaie d'en lancer la mode sur le domaine des littératures modernes. Il s'est borné ici à l'essentiel : donner à leur place, sans explications, toutes les formes fournies par la meilleure édition ; à vrai dire, cette édition n'est pas au-dessus de tout reproche, mais on ne pouvait exiger de M. Sūryakānta d'entreprendre le très difficile travail philologique qui reste à faire. On ne lui reprochera pas non plus d'avoir mis sous des rubriques différentes les diverses formes grammaticales et souvent les simples variantes graphiques d'un même mot ; cela ne rend pas l'usage de l'index difficile, et aidera même à discerner plus clairement des problèmes posés par l'édition de base. Par contre, on peut regretter qu'on n'ait pas dès à présent, avec l'index du Rāmāyaṇ, celui des autres œuvres attribuées à son auteur : cela permettrait sans doute d'élargir notre connaissance de sa langue, peut-être aussi de juger plus facilement de l'authenticité de ses divers ouvrages.

Dans l'introduction j'ai essayé de résumer la position de

l'awadhi, langue de Tulsī Dās, par rapport aux langues indo-aryennes, anciennes et modernes ; j'avoue avoir pensé surtout au lecteur indien et n'avoir pas négligé de signaler au passage certains faits qui ne sont pas généralement connus dans l'Inde et certaines idées qui n'y sont pas généralement admises.

Jules BLOCH.

33. T. Grahame BAILEY. — *The pronunciation of Kashmiri*. Londres, Royal Asiatic Society, 1937, in-8, vi-70 p.

Manuel pratique, qui prétend, non remplacer le *Kashmiri Manual* de M. Grierson, mais le compléter. En effet la description de M. Grierson, si méthodique et détaillée qu'elle soit, n'est pas toujours assez explicite sur les réalités. La besogne de M. Gr. Bailey n'était pas aisée, car aux complications intrinsèques du sujet (action du timbre des voyelles, même disparues, sur l'articulation des consonnes voisines et sur le timbre des voyelles d'autres syllabes) et aux difficultés de la notation s'ajoute la donnée même, qui est de remplacer un enseignement oral délicat sans autres appuis qu'un diagramme selon D. Jones et des rappels de phonèmes de langues allant de l'ourdou à l'allemand, en passant par l'anglais « dialectal » (il y a des cas où peut-être le russe aurait pu être utilement invoqué) ; il n'y a pas de palatogrammes ni de photographies. Quoi qu'il en soit, le souci de la réalité a sur plus d'un point réussi à faire apparaître des systèmes plus simples et plus apparents que ceux décrits antérieurement. On s'en rendra compte surtout en utilisant la grammaire, réduite à dix pages, et les transcriptions de textes (dont l'un est repris d'un conte déjà transcrit deux fois, par M. A. Stein et par M. Grierson, pp. 44 et 171 des *Hatim's tales*).

Jules BLOCH.

34. *Das nordarische (sakische) Lehrgedicht des Buddhismus.*
Text und Übersetzung von Ernst LEUMANN, aus dem
Nachlass herausgegeben von Manu LEUMANN (Abhand-
lungen für die Kunde des Morgenlandes, XX). Leipzig,
Bröckhaus, 1933-1936, in-8, xxxix-530 pages.

Ernst Leumann a été l'un des premiers et des plus sagaces interprètes de la langue qu'il avait appelée « nordarisch » et qui a été depuis reconnue comme iranienne. Cette langue, dont les monuments consistent surtout en textes bouddhiques, a reçu les noms d'« iranien oriental », puis de « saka » ; on tend ces dernières années à préférer « khotanais », désignation qui concorde à la fois avec le nom indigène et avec la région où cette langue était en usage. E. Leumann avait transcrit et traduit, au moment où la mort l'a surpris, un long poème d'inspiration bouddhique, que son fils, M. Manu Leumann, s'est fait un pieux devoir d'éditer. La tâche de ce dernier ne s'est pas limitée au soin matériel de la publication. Il a rédigé toute l'introduction qui renseigne exactement sur le manuscrit, l'orthographe, la langue et précise la question très discutée de la métrique. Il a surtout — de quoi on lui aura une particulière reconnaissance — composé un glossaire détaillé (pp. 385-530) qui rend immédiatement utilisable aux iranistes un vocabulaire très riche. L'ensemble forme une importante contribution aux études khotanaises et aussi à la linguistique iranienne où le khotanais est appelé à tenir une grande place.

Cet ouvrage a paru en fascicules, depuis 1933. Avant et après la publication de la dernière livraison, il a été l'objet de deux études approfondies, qui discutent divers problèmes d'interprétation et d'étymologie et qu'on aura intérêt à consulter. Ce sont les articles de Sten Konow, *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, VII, p. 1-55 ; IX, p. 1-84 et H. W. Bailey, *BSOS*. IX, p. 69 sqq.

E. BENVENISTE.

35. Olaf HANSEN — *Die mittelpersischen Papyri der Papyrussammlung der Staatlichen Museen zu Berlin* (Abhandl. der Preuss. Akad. der Wissenschaften. Phil.-hist. Klasse, 1937, n° 9). Berlin, 1938, in-8, 102 p. et 24 planches.

On connaît depuis longtemps l'existence de papyri pehlevi datant de la domination sassanide en Égypte au VII^e siècle de

notre ère. Mais les difficultés du déchiffrement étaient telles que P. Horn avait été à peu près seul à s'y essayer, sans grand succès d'ailleurs. Aujourd'hui on est en meilleure situation : la philologie et la paléographie du moyen-perse ont fait assez de progrès pour que la lecture de ces documents devint possible. M. O. Hansen a réussi, par un effort tenace et grâce à une longue pratique des manuscrits mazdéens, à interpréter presque tout ce qui est lisible des papyri de Berlin. Les reproductions annexées au volume montrent les obstacles qu'il a dû surmonter : manuscrits lacérés et mutilés, cursive très empâtée aux lettres ambiguës, abréviations nombreuses, etc. Tous ces textes — débris assez misérables de lettres commerciales ou de documents d'affaires — nous sont livrés ici en transcription et traduction, avec un commentaire presque exclusivement philologique et un index des mots. On souhaite que M. Hansen entreprenne maintenant d'éditer la riche collection des papyri pehlevi de Vienne et qu'il nous donne une étude détaillée de la langue, qui, si semblable qu'elle soit à celle des textes mazdéens, ne laisse pas d'offrir certaines particularités.

E. BENVENISTE.

36. Stig WIKANDER. — *Der arische Männerbund*. Lund, Gleerup, 1938, in-8, VIII-111 pages.

Cette dissertation, qui intéresse surtout l'histoire religieuse de l'Iran, ne relève de la présente rubrique que par l'étude des termes sur lesquels M. Wikander fonde sa restitution d'un « Männerbund » indo-iranien. Termes peu nombreux et parfois assez vagues : si le sens de *marya-* se laisse préciser en « mâle, jeune guerrier » (ce qui n'est pas neuf, pour l'aveutique comme pour le védique), on ne saurait sans contrainte tirer rien de très substantiel des mots védiques *ayās-*, *ādhrigu-*, *śārdha(s)-*. On accueillera avec intérêt certaines des observations sur les conflits dogmatiques qu'on entrevoit dans les Gāthās. Mais l'ensemble donne l'impression d'une thèse (précisément celle de O. Höfler, *Kultische Geheimbünde der Germanen*) à laquelle l'auteur chercherait des appuis dans le vocabulaire indo-iranien. Pour l'étayer, il recourt à des arguments bien artificiels : les (*Sakā*) *haumav(a)rkā* seraient

« ceux que l'ivresse du hauma transforme en loups-garous » (p. 64 sq.). C'est vouloir trop prouver. Néanmoins, l'effort pour restituer à des mots traduits jusqu'ici d'une manière trop étymologique, leur valeur de réalité et leur prégnance culturelle, mérite approbation.

E. BENVENISTE.

37. Georg MORGENSTIERNE. — *Indo-iranian frontier languages*
II. Iranian Pamir languages. Oslo, 1938 (Institutet for Sammenlignende Kulturforskning XXXV). In-8, xxiv + 564 + 66 p. et 8 planches.

Il apparaît de plus en plus que les parlers des confins orientaux de l'Iran offrent au linguiste, et non pas seulement à l'historien de l'iranien, des données de première importance. M. Morgenstierne, qui s'est voué avec courage à la tâche de les recueillir et de les décrire avant qu'ils disparaissent (menacés qu'ils sont de plusieurs côtés et surtout par les progrès du persan), donne en cet imposant volume le relevé des dialectes pamiriens parlés à la frontière orientale de l'Afghanistan et qui forment l'avancée extrême de l'iranien du côté de l'Inde. En trois monographies distinctes, accompagnées chacune d'un glossaire, il étudie le yidgha-munji, le sangleči-iškašmi et le waxi. Ces notices ne sont pas seulement précises et aussi détaillées que l'information actuelle permettait de les faire. Elles ont le double mérite de reposer sur des données recueillies récemment par l'auteur (augmentées de celles qu'on doit à d'autres explorateurs, Gauthiot, Sköld, Zarubin, etc.) et de situer analytiquement ces parlers sans histoire dans l'évolution et la dialectologie de l'iranien. Il devient maintenant clair que certains au moins de ces parlers lointains attestent un très ancien établissement de populations iraniennes et constituent des unités dialectales distinctes. Le waxi par exemple est indépendant de son entourage et conserve quantité de traits et de mots originaux (cf. p. 435 sq.). On devra en tenir compte soigneusement quand on reprendra le débat sur la localisation de l'avestique, qui doit être un dialecte oriental. D'autres particularités attireront aussi l'attention : la conservation du genre masculin-féminin en yidgha-munji (p. 120) ou, en sens inverse,

l'adoption de la numération vigésimale, comme dans les régions de l'Hindukus. Une constatation de portée plus générale : ces langues de populations pauvres, sédentaires, retranchées dans de hautes vallées difficiles d'accès sont, au point de vue phonétique, beaucoup plus évoluées que la grande langue de civilisation, le persan, dont l'histoire a connu tant de vicissitudes.

La lecture de ce gros ouvrage qui apporte, avec une masse de faits neufs et souvent difficiles à interpréter, quantité d'hypothèses et de reconstructions, incite naturellement à de nouvelles comparaisons ou suscite çà et là un jugement différent. Sans m'attarder à des rectifications de détail (p. ex. p. 243 arm. *erašx* ne signifie pas « noir », mais « rougeâtre »), je signale quelques points de morphologie ou d'étymologie où le sogdien est à considérer : p. 208, à propos de *ǰərmišć-* « oublier », il faudrait citer sogd. *βr'wyšćy* « oubli » en face de pers. *ǰarāmuš* ; p. 275, le thème verbal *zγal-*, *zγast-* se retrouve en sogd. *-zγd-* dans les formes de prétérit *w'zγδ* « il descendit de cheval » (VI. 146) et *β'zγδ'nl* « ils montèrent à cheval » (VJ, 855) ; p. 258, le nom de l'« éclair », *veliwo*, fait intervenir l'étymologie de sogd. *'rδ'yp-* « éclat » et d'oss. *ärdliw* qui ne contiennent pas la racine *lap-*, comme l'a cru H. Reichelt (ZII, IV, p. 247) ; sogd. *'rδ'yp-* est pour **'rδ-δ'yp-*, et oss. *ärdliw-* pour **ärl-diw-*, ce qui suppose **äθr-dīp-* « éclat de feu » et assure en iranien la racine skr. *dīp-* ; — p. 425, sogd. *zγt-* « tenir » ne peut être comparé à sangl. *zenz-*, etc., car *zγt-* est une forme récente de *δrγt-* également attesté, et qui répond à av. *drag-* ; — p. 468, vakhi *stārs* « soc de charrue » est donné comme dépourvu d'étymologie ; en tout cas le mot se retrouve en sogdien, *'st'rs* « soc de charrue » (SCE. 245) ; — p. 487, est-il « évident » que la désinence nom. plur. wax. *-išl* soit empruntée à la formation d'abstrait pers. *-iš*, quand on a le plur. sogd. en *-yšl* ?

Entre tant de mérites qui assurent à cet ouvrage une valeur durable, signalons-en un dernier, d'ordre pratique dont on saura gré à l'auteur : il a dressé un vocabulaire anglais-iranien qui rendra de grands services et permet de trouver commodément les mots des dialectes orientaux.

E. BENVENISTE.

GREC

(Voir aussi n° 16)

38. Émile BOISACQ. — *Dictionnaire étymologique de la langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes*. Troisième édition, augmentée d'un index. Heidelberg, Winter et Paris, Klincksieck, 1938 ; in-8, xxx-1155 p. Prix 275 francs.

Le dictionnaire de Boisacq qui date de 1916 était épuisé depuis longtemps. La nouvelle édition consiste en réalité en un nouveau tirage, d'ailleurs bien venu, augmenté d'un index des mots latins ou italiques cités dans le dictionnaire qui occupe trente pages. Il eût été évidemment souhaitable que l'auteur et l'éditeur aient pu mettre l'ouvrage au courant : depuis 1918 nombre d'articles ont paru dont quelques-uns proposent des solutions vraiment probables. Il y aurait lieu aussi d'indiquer que pour une assez grande partie du vocabulaire les explications proposées ne sont que les combinaisons possibles et que mieux vaudrait avouer que nous en ignorons l'étymologie. Tel qu'il est le Boisacq constitue le seul dictionnaire étymologique détaillé que nous possédions pour le grec (le Muller ne donne que quelques notes brèves) et il rendra encore de grands services.

P. CHANTRAINE.

39. E. RISCH — *Wortbildung der homerischen Sprache (Untersuchungen zur indogermanischen Sprach- und Kultur-Wissenschaft 9)*. Berlin, de Gruyter, 1937, in-8, xvi-330 p.

M. Risch publie un ouvrage important qui a été entrepris sur les conseils de M. Manu Leumann et présenté comme thèse à l'Université de Zurich. Il rappelle dans sa préface que les recherches sur la formation des mots en grec sont restées trop longtemps négligées, et que pour sa part il nous apporte une étude exhaustive à cet égard de la langue homérique fondée sur un relevé complet des formes. On ne saurait trop remercier l'auteur d'avoir ainsi clairement groupé les faits

et de les avoir interprétés avec compétence. Du point de vue de la formation des mots proprement dite, il apparaît dans une certaine mesure arbitraire d'envisager le seul vocabulaire homérique. Le dialecte épique présente un mélange de forme, de date et d'origine diverses. D'autre part il n'emploie qu'un nombre relativement restreint de mots qui se trouvent généralement impliqués dans des formules métriques : il en résulte que malgré les notables archaïsmes qu'elle présente la langue épique ne fournit au linguiste qu'un témoignage imparfait et qui doit être critiqué. Plus encore que de travaux comme celui de M. Risch, nous aurions besoin de recherches diachroniques sur un suffixe défini.

Le défaut du sujet choisi par l'auteur est racheté par le soin et la rigueur qu'il a mis à le traiter, et surtout par la manière très large dont il l'a conçu. L'étude des suffixes nominaux et de la composition envisage l'ensemble des faits et touche souvent à des problèmes étymologiques importants. D'autre part les chapitres consacrés au verbe n'analysent pas seulement les procédés de dérivation proprement dits, mais constituent une théorie complète des thèmes verbaux de la langue homérique : les paragraphes qui traitent des différents types d'aoristes ou de parfaits ressortissent beaucoup plus à la grammaire, qu'à la formation des mots proprement dite : il faut savoir que sur ce point le livre donne beaucoup plus que ne promet le titre.

Qu'il s'agisse de la formation des noms, de la composition ou de la théorie du verbe, chaque chapitre comprend un relevé complet des formes envisagées groupées suivant l'ordre alphabétique des dernières lettres du mot. Le volume se termine par un index établi suivant le même principe. Il constitue ainsi un répertoire et un très précieux instrument de travail.

M. Risch se montre généralement bien informé ; il a réfléchi par lui-même sur les nombreux problèmes que posent chez Homère l'étymologie et la formation des noms.

Lorsqu'il s'agit d'un travail de cette importance, il est inévitable que sur quelques points l'on puisse diverger d'opinion avec l'auteur.

P. 39, le rapprochement de $\theta\upsilon\sigma\theta\lambda\alpha$ avec $\theta\upsilon\omega$ sacrifier, ne doit plus être admis ; il s'agit d'un objet du culte de Dionysos et le mot doit être rattaché à $\theta\upsilon\rho\sigma\sigma\omicron\varsigma$ (voir, par exemple, Benveniste, *Origines*, p. 203).

P. 40, l'adjectif ἐσθλός est donné comme « singulier » ; un rapprochement avec εὖς est très probable.

P. 51, M. Risch suppose, pour expliquer ἄγών qu'il faut partir de ἄγμων (cf. lat. *agmen*, skr. *ajman-*). Sur un génitif *ἄγμωνός > *ἄγνός on aurait refait un nominatif ἄγών. Sémantiquement le rapprochement ne paraît pas très satisfaisant, et morphologiquement il présente une grande complication.

P. 68, l'auteur répète la vieille explication de πρέσβυς (que donne aussi le Boisacq) qui voit dans le second élément le nom du bovin βοῦς. Elle manque de vraisemblance. On y reconnaîtrait plus volontiers la racine verbale qui se trouve dans ἔβην etc... et l'on rapprocherait par exemple skr. *vanargú-* « qui va, pui vit dans la forêt ».

P. 97, ὕψιμος (B 325) est rapproché de ὕψις. Cette interprétation qui est déjà celle de M. Arbienz dans son mémoire sur le suffixe -ιμος ne donne pas un sens très satisfaisant. Toute la tradition ancienne est en faveur d'un rapport avec ὕψέ « tard ».

P. 147, le rapport souvent établi entre δμῶς et le groupe de δόμος, etc... reste très hypothétique. Du point de vue grec le mot semble associé à δάμνημι « dompter, asservir » (voir le dictionnaire Liddell-Scott-Mac Kenzie et les exemples cités).

P. 154, M. Risch interprète exactement δῆμος en M. 213, qui doit bien reposer sur δῆμιος. Mais la traduction par « Ratsherr » est inadmissible. Le mot signifie « quand on est du peuple » et est employé ironiquement par Polydamas.

P. 179, l'épithète de Poseidon γαίηχος, laconien ΓαῖαΦοχος est rapprochée de (F)έχω « aller en char ». Ce rapprochement ne convient pas pour le sens. A. Meillet a indiqué, depuis longtemps déjà dans les *Mélanges Andler* qu'il faut distinguer deux racines **wegh-*. Γαίηχος appartient à celle qui signifie « secouer » et que l'on retrouve dans le latin *uexāre*, etc.

Si M. Risch a parfois admis des explications discutables, et qui le plus souvent sont tirées de manuels et de dictionnaires qui leur confèrent une sorte d'autorité, il faut indiquer surtout qu'il a souvent proposé des hypothèses ingénieuses, des remarques neuves qui dénotent un esprit original et curieux. En voici quelques exemples :

P. 98, l'auteur note avec raison que jamais un adjectif en -δανος ne se trouve répondre à un substantif en -δων ; le rapprochement généralement admis entre ces deux suffixes est donc douteux.

P. 105, les formes énigmatiques νεῖνις, et νεηνίης « jeune homme » sont envisagées comme des composés où l'on retrouverait la racine de ἥνις « âgé d'un an ». Le mot signifierait donc « qui est dans ses jeunes années ».

P. 173 et p. 59, ἀγῆνωρ est considéré comme constituant à l'origine un composé à premier élément verbal (ἀγε-) et signifiant « chef des guerriers ». C'est ultérieurement seulement que le mot aurait été rapproché de ἄγαν, etc.

En écrivant ce livre important M. Risch n'a pas seulement montré son ardeur au travail, il a aussi donné la preuve de sa rigueur d'esprit et de sa pénétration.

P. CHANTRAINE.

40. A. C. JURET. — *Formation des noms et des verbes en latin et en grec* (Publications de la faculté des lettres de l'université de Strasbourg, fascicule 80). Paris, les Belles-Lettres 1937 ; in-8, 188 pages.

Ce livre contient un exposé succinct et précis de la formation des noms et des verbes en grec et en latin, mais il comprend aussi bien autre chose : la seconde moitié donne un tableau des déclinaisons et des formations verbales grecques et latines, si bien que l'ouvrage que M. Juret dédie à ses étudiants de Strasbourg devra rendre aux étudiants de grands services.

Comme tout ce qu'a écrit M. Juret ce manuel est fermement composé et constitue un système. Dans chaque chapitre il distingue les formations de type indo-européen et les formations nouvelles : l'originalité de chacune des langues classiques se trouve ainsi bien marquée. Les premières pages définissent la structure de la racine indo-européenne : M. Juret, qui connaît les travaux de M. Benveniste, s'en inspire et les suit le plus souvent d'assez près.

Ce que l'on reprocherait surtout à M. Juret, c'est de ne pas montrer la complication des problèmes, de ne pas indiquer ce qui peut paraître incertain. L'absence de bibliographie ne permettra pas aux jeunes gens d'apercevoir que la doctrine proposée n'est pas toujours universellement admise. L'ouvrage manque un peu de perspective. Ce parti pris est d'autant plus gênant que la position prise par M. Juret semble parfois un

peu particulière. Il suffira de citer quelques détails entre beaucoup d'autres.

Les étymologies que donne M. Juret sont hardies, et il ne prend pas la peine de les justifier longuement : p. 25 hom. ἥνις « d'un an » est tiré de *sen- « un » ; mais la racine signifiant un est *sem-, cf. en grec même μῆα et ἄμα ; il faudrait dire εἷς, ἓν ; outre l'esprit doux de ἥνις, l'explication comporte quelques difficultés. A. Meillet avait rapproché ἥνις de ἔνος « année », ce qui est plus naturel.

Même page : l'explication de *pinguis* < *pī « graisse » + *ng'is*, degré zéro de *ungen* est extrêmement hypothétique.

P. 27, οἶκος et *uīcus* sont donnés comme comportant un élargissement guttural. Mais lorsque M. Benveniste (*Origines*, pp. 147 à 187) a proposé de pareilles analyses il a entrepris de les justifier ; ici nous n'avons qu'une affirmation sans preuve.

Dans la morphologie p. 93 je doute que les latinistes acceptent l'explication du nominatif pluriel *auēs* comme comportant un *ē* indo-européen ; le rapprochement, attique ἰππέης serait en tout cas à supprimer.

P. 121 ἔδομαι est un subjonctif à voyelle brève, non un indicatif comme semble le croire l'auteur.

Par son caractère étroitement systématique le livre de M. Juret prête à la discussion : mais il n'est jamais indifférent et mérite d'être étudié de près.

P. CHANTRAINE.

41. Harushige KODZU. — *On the dialekt of Alkman* (Greek studies I). Tokio, Iwanami, 1937, in-8 47+4 p.

42. H. KODZU. — *A study of the instrumental adverbs particles and conjunctions in the Greek dialects, especially those in -α, -η, -ω* (Greek studies II), Tokio Iwanami, 1937, in-8, 66 p.

Il n'arrive pas souvent que l'on ait à rendre compte de travaux sur la grammaire grecque publiés au Japon, et l'on remerciera M. Kodzu d'avoir institué, si loin de nous, des recherches valables sur l'histoire des langues classiques. Son mémoire sur la langue d'Alcman souffre des difficultés inhérentes à ce genre de travail : l'auteur a choisi un texte trop

restreint, médiocrement établi et qui l'oblige à envisager d'un point de vue trop étroit la théorie du dialecte laconien.

Pages 17 et 18, M. Kodzu définit assez bien le problème que pose la graphie du papyrus qui écrit régulièrement σ pour θ mais ignore le passage du σ intervocalique à h . Mais il semble ne pas connaître les observations de M. Bourguet, *Dialecte laconien*, p. 141-142, qu'il ne cite pas dans sa bibliographie.

Le second mémoire envisage les formes d'instrumental que nous ont conservées quelques adverbes grecs (à l'exception de $-\phi\iota$). Malheureusement la question de l'instrumental indo-européen reste ouverte et les désinences d'instrumental (autant qu'on puisse les entrevoir, car le cas a disparu dans la plupart des dialectes indo-européens) divergent d'une langue à l'autre.

Les formes adverbiales en $-\alpha$ $-\eta$, $-\omega$ où M. Kodzu voit d'anciens instrumentaux posent, dans le détail, des problèmes difficiles. P. 24 l'auteur se demande si entre autres formes comparables $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\eta(\iota)$ comporte originellement un iota, et par conséquent si il s'agit là d'un datif ou d'un instrumental. Il paraît d'abord évident qu'on a à faire à un instrumental en $\bar{\epsilon}$, un datif féminin devant avoir la forme $\pi\acute{\alpha}\sigma\eta$, non $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\eta$. Mais les tables d'Héraclée présentent une forme $\pi\alpha\nu\tau\alpha\iota$, l'adverbe a donc été senti comme un datif en $-\alpha\iota$. Quant au relatif $\tilde{\eta}$ ou $\tilde{\eta}$ dans la formule épique $\tilde{\eta}\ \theta\acute{\epsilon}\mu\iota\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$, l'auteur ne mentionne pas l'hypothèse pourtant assez vraisemblable, qui y voit un nominatif féminin.

P. CHANTRAINE.

43. W. PAX — *Sprachvergleichende Untersuchungen zur Etymologie des Wortes ἀμφίπολος* (extrait de *Wörter und Sachen* XVIII, 1937), in-4, 88 p.

Ce mémoire, d'ailleurs intéressant, aurait peut-être gagné à être rédigé d'une façon un peu plus serrée. Il débute par des considérations sur la difficulté des problèmes étymologiques, sur les méthodes de la linguistique romane et la nécessité de tenir compte des *Realia*. Ceci posé, l'auteur étudie avec un grand luxe de détail le sens et l'étymologie du mot $\acute{\alpha}\mu\phi\acute{\iota}\pi\omicron\lambda\omicron\varsigma$.

Ἀμφίπολος qui est attesté dès les plus anciens textes grecs désigne en général une servante, ou même une « suivante » et se distingue de δμῳή qui s'emploie généralement au pluriel et qui se dit d'esclaves quelconques. Mais ἀμφίπολος est également employé pour les servantes d'une divinité, et, chez Pindare ou chez les Tragiques d'une prêtresse ou d'un prêtre. M. Pax indique ensuite le rapport de ce mot avec la racine **k^wel-* de πέλομαι, lat. *colō*, etc. ; il évoque les rapprochements que la grammaire comparée peut établir avec diverses langues indo-européennes comme lat. *anculus*, ou skr. *abhicarati* (pour ce dernier mot le sens le plus ancien est d'« ensorceler », celui de « servir » apparaissant plus tard). Après un développement sur la préposition **ambhi* qui n'apporte guère de nouveau, M. Pax en vient à l'essentiel et s'applique à montrer que ἀμφίπολος est essentiellement un terme religieux qui s'est appliqué au prêtre qui tourne autour du dieu ou de son autel. A ce propos se trouvent repris un certain nombre de faits relatifs à la *circumambulatiō*, à la notion de cercle, de τέμενος ou de σῆχος, etc.

L'analyse de M. Pax semble juste dans l'ensemble. Il faut pourtant prendre garde que la racine **k^wel-* ne présente pas nécessairement un sens religieux comme le montrent les composés αἰπόλος ou βουκόλος, et que l'emploi de ἀμφίπολος avec la signification banale de servante ou de serviteur peut être ancien.

Voici quelques remarques de détail : p. 59 l'auteur cite le vers A 37 κλῦθί μεν ἀργόροτος ἕς Χρύσην ἀμφιτέδρηκας... et paraphrase : le dieu dessine le cercle qui entoure son sanctuaire et le protège. Mais de bonne heure ἀμφιβαίνειν est chez Homère un terme militaire qui désigne la manœuvre d'un soldat ou d'une troupe qui défend un camarade mort ou blessé ; — à la même page l'emploi de ἀμφέπειν ou ἀμφιέπειν est assez compliqué et mériterait d'être étudié de près ; — p. 64 l'étymologie de Κίρκη rapproché de κρίκος, anneau, l'enchanteresse étant celle que trace un cercle est évidemment indémontrable ; il est souvent vain, on le sait, de vouloir fixer l'étymologie d'un nom de divinité.

P. CHANTRAINE.

44. Béatrice FRIEDMANN. — *Die Jonischen und attischen Wörter im Altlatein* (thèse d'Helsingfors). Helsingfors, 1937, in-8, 130 p.

Cette thèse est issue de l'enseignement de M. Linkomies et l'auteur a bénéficié des avis de M. F. Sommer et de J. Wackernagel. La critique approfondie d'un certain nombre de mots choisis parmi les emprunts les plus anciens conduit M^{lle} Friedmann à montrer que l'on ne trouve parmi ces emprunts anciens que très peu de mots ioniens et aucun terme proprement attique. La discussion parfois un peu lente est toujours fermement menée et entraîne plus d'une fois l'adhésion. Il n'est pas douteux par exemple que *κότταβος* (p. 46 et suiv.) est un terme purement sicilien et que le *prōrēla* de Plaute suppose un ionien **πρωρήτης* qui n'est pas attesté par ailleurs. Même là où l'auteur ne parvient pas à une conclusion nette ou qui paraisse probable au lecteur il y a toujours profit à tenir compte de ses hypothèses : ainsi à propos des noms propres en *-ēs* répondant au grec *-εύς*, ou pour l'ionien attique *κραϊπάλη* dont la première syllabe fait difficulté lorsque l'on songe à l'emprunt latin *crāpula* (le mieux serait peut-être d'admettre le passage par l'étrusque, mais M^{lle} Friedmann s'efforce de montrer qu'en attique *κραϊπάλη* s'est substitué à *κρᾱπάλη*) ; on tiendra compte aussi (p. 20 et suiv.) de l'hypothèse incertaine qui rattache *καρχήσιον* (p. 22) à *κάρχαρος* et qui aurait le sens de « pointe » (?).

Le dernier chapitre présente des conclusions qui ne sont pas sans portée : c'est surtout par les colonies grecques de l'Italie du Sud que les premiers termes grecs ont pénétré en italique et en latin. On trouve parmi ces premiers emprunts surtout des mots d'aspect dorien ; quelques rares mots appartenant au vocabulaire de la marine et du commerce ont pu être apportés par les Ioniens comme *carchesium* ou *tessera*. Mais nulle part on ne peut reconnaître de façon positive l'influence d'Athènes.

P. CHANTRAINE.

45. *The Link, A Review of Mediaeval and Modern Greek*, edited by Nicholas BACHTIN. Oxford (Basil Blackwell) (trois fascicules par année ; n° 1, juin 1938, 86 pages).

Les hellénistes doivent à l'initiative de M. N. Bachtin une revue des études grecques médiévales et modernes, qui constitue le lien, nécessaire à la connaissance de la Grèce, entre les recherches sur le passé hellénique et les recherches concernant la période contemporaine. L'objet de la revue est d'ailleurs défini dans l'avertissement qui l'annonce (pages 1 et 2 de la couverture) « to interpret the past of Greece through its present and its present through the past » ; ce qui le justifie, c'est, d'une part (*ibid.*), la continuité de l'hellénisme, de l'autre (conséquence du fait précédent), la possibilité d'accéder par la Grèce actuelle et par le grec moderne à la civilisation hellénique.

C'est cet esprit qui a généralement inspiré les auteurs des articles du premier fascicule, quelle que fût leur spécialité : histoire, littérature, philologie, linguistique. Ils se sont ainsi attachés soit à montrer le prolongement dans le grec d'aujourd'hui de manifestations anciennes, soit à expliquer le développement de faits modernes par une origine antérieure. On trouvera trois articles de caractère historique, de R. M. Dawkins (*A New Book on the Administration of Athos*, p. 11), de F. H. Marshall (*Lord Guilford and Greece*, p. 37), et de G. Théotokas (*Some Questions of the Psychology of the modern Greeks*, p. 66) ; deux articles sont consacrés à la littérature, de S. Baud-Bovy (*A Greek Poet, Seferis*, p. 1), et de N. Bachtin (*English Poetry in Greek*, p. 37) ; deux articles sont plus spécialement philologiques, ce sont ceux de H. Grégoire (*Modern Greek in Aristophanes?*, p. 16), et de R. J. H. Jenkins (*Some Notes on Foscolo's FORTUNATUS*, p. 29) ; des questions de versification sont traitées dans les articles de L. Roussel (*The Romaic Decapentasyllabic and the Versification of Palamas in the KINGS' FLUTE*, p. 61), et de P. Vlasto (*Modern VERSUS Ancient Greek*, p. 71) ; trois ont, enfin, un caractère proprement linguistique, de P. Chantraine (*First Examples of the Change of α to ε in Greek*, p. 7 ; l'auteur montre que la confusion des graphiques α et ε est attestée en attique dès le ve siècle avant J.-C.), de J. Humbert (*Verbal Aspect: Has it evolved from Ancient to Modern Greek?*, p. 21 ; l'auteur voit

une différence de conception dans le système d'aspect *présent / aoriste* entre le grec ancien, où l'opposition est celle du *sub-jectif* et de l'*objectif*, et le grec moderne, où le présent exprime *une durée en soi*, l'aoriste un *moment en soi*, de A. Mirambel (*Expression of the «Determinate» Aspect in Modern Greek*, p. 48; l'auteur montre par quels procédés le grec moderne, à côté du système fondamental d'aspect présentiel et aoristique exprime l'aspect *déterminé / indéterminé*, le premier système par des thèmes et des suffixes, le second par des préfixes et des périphrases).

André MIRAMBEL.

46. Jean PSICHARI. — *Grande grammaire scientifique du roméique en deux livres, le livre du maître et le livre de l'élève*, t. III (en grec), Athènes-Paris (Le Soudier), 1937, 379 p.

Il a été rendu compte dans un précédent Bulletin (n° 111, p. 61-3), des deux premiers volumes de l'ouvrage que J. Psichari avait édifié à la description et à la défense du grec démotique. Le présent volume, qui porte le sous-titre de « Livre de l'Élève », apparaît essentiellement comme un traité de phonétique néohellénique, précédé d'une longue introduction de linguistique générale (p. 1-39). La doctrine est celle qui a été exposée au cours des t. I et II : aucune remarque nouvelle, par conséquent, ne s'impose ; l'auteur, après un long exposé des sons et de la graphie (p. 43-74), examine les faits concernant le vocalisme (p. 75-268), puis le consonantisme (p. 269-377) du grec moderne, c'est-à-dire de la langue commune et de ses parlers : il s'agit là d'une description comparée. On peut parfois regretter l'inégalité dans les développements, et surtout l'absence d'une étude de l'accent (il eût été utile d'en marquer le caractère complexe, même dans la langue commune, et de souligner les différences qui sont, dès l'audition, frappantes, quand on considère les parlers). Mais on appréciera la finesse d'observation, l'ingéniosité des suggestions et des hypothèses sur un grand nombre de points. J. P. a décrit le grec actuellement parlé comme une langue qui, d'une part, est susceptible d'être élevée à l'expression littéraire, et, de l'autre, trouve dans l'histoire la seule explication de sa structure — ce qu'ont

méconnu les adversaires du vulgarisme en Grèce ; il n'est pas superflu, peut-être, de le rappeler aujourd'hui où les lettres néo-grecques célèbrent le cinquantenaire de l'apparition du premier ouvrage en prose démotique, dont J. Psichari fut l'auteur (*Τὸ Ταξίδιον*, 1888), et qui a définitivement consacré la δημοτική comme langue de la littérature.

André MIRAMBEL.

47. Emmanuel A. TRIANDAPHYLIDIS. — *Grammaire du Grec moderne*, t. I, *Introduction historique*, 667 p.

Cet ouvrage rendra des services à quiconque désirera trouver un exposé sommaire mais complet, et une bibliographie des questions essentielles de l'histoire du grec, surtout du grec postclassique. Deux parties le constituent : l'une est une description de l'évolution du grec des origines à l'époque actuelle (p. 3-172), l'autre, beaucoup plus développée, une reproduction de documents (inscriptions, p. 173-182 ; papyri, p. 183-195 ; textes de toutes époques, p. 197 et suiv.). M. T. a donné à la question de la langue la place qui convenait (p. 75-167) : il a montré qu'elle est moins un épisode dans l'histoire du grec actuel qu'un long conflit qui est entré dans des phases variées ; peut-être ne les a-t-il pas toujours nettement définies, mais, en le lisant, on saisit le fait. Un autre mérite de ce travail est d'avoir fait aux parlers néo-helléniques leur place dans le développement général du grec, d'avoir esquissé leur rôle dans la formation de la langue commune, tant dans l'usage courant que dans l'usage littéraire, d'avoir enfin montré la nécessité de poursuivre les enquêtes de dialectologie néo-hellénique, pour une connaissance plus approfondie et de l'histoire moderne et de l'histoire médiévale du grec.

André MIRAMBEL.

48. Vladimir GEORGIEV — *Die Träger der kretisch-mykenischen Kultur, ihre Herkunft und ihre Sprache*. I Teil : Urgriechen und Urillyrier (Thrako-Illyrier); II Teil : Italiker und Urillyrier. Die Sprache der Etrusker (Annuaire de l'Université de Sofia, XXXIV et XXXV). Sofia, 1937-1938, in-8, 203 et 160 pp.

Ces deux volumes développent en grand détail une démonstration dont les points essentiels peuvent être résumés ainsi : 1° le peuple qui a précédé immédiatement en Grèce l'arrivée des Hellènes et qui a édifié la culture créto-mycénienne était un peuple thraco-illyrien d'origine indo-européenne ; — 2° ce même peuple a été en contact avec les Italiques et les a profondément pénétrés de son influence ; — 3° à la langue de ces « Proto-illyriens » appartient l'étrusque à titre de « später urillyrischer (thrakisch-illyrischer) Dialekt » (II, p. 5) ; le caractère indo-européen de l'étrusque est ainsi démontré.

Pour étayer cette thèse dont il est inutile de souligner la hardiesse, M. Georgiev fait appel à l'histoire des noms divins, des cultes, des monuments, mais tout particulièrement à l'étymologie. Il faut lui rendre cette justice qu'il a beaucoup lu, qu'il déploie une réelle ingéniosité, que son argumentation est présentée avec science et conviction. En outre, l'idée de faire remonter au thrace (ou, si l'on veut, au thraco-illyrien) une partie au moins du vocabulaire grec « préhellénique », n'a en soi rien d'in vraisemblable. C'est une hypothèse qui a déjà servi. Mais M. Georgiev lui donne une extension considérable et en fait le principe unique de son système. Poussant la démonstration jusqu'aux limites de l'imaginable, insensible à des difficultés pourtant évidentes, il prétend reconstruire une phonétique comparée de l'« urillyrisch », de laquelle il fait dépendre l'interprétation étymologique de l'étrusque et du « préhellénique ». Voici quelques exemples : Αθήνη remonte à « urillyr. » *aḫānā « la puissante », i. e. *aikānā, skr. īśānā (I, 45). — Dans Διόνυσος (= Διὸς νῦσος), le mot νῦσος est une « métathèse » de *sūnus « fils » (I, 51-52). — Ἀχαιοί contient un thème *aik -, lat. *aequus*, *aequor* (I, 65). — Φάναξ remonte à *woin-ok-, sl. *vojina* « guerre » (I, 78). — Παρθένος est apparenté à lat. *proculus* et à skr. *pr̥cchati* (I, 98), etc. Il faudrait citer à peu près tous les articles étymologiques de cette

première partie, à laquelle est annexée une interprétation des inscriptions d'Amathonte et de Lemnos conduite d'après les mêmes principes : le résultat est à peine concevable.

C'est le vocabulaire latin et l'étrusque qui font les frais du second volume. On y apprendra entre autres que *sacer* remonte à étr. **sakra*, i. e. **tyog -ro-*, gr. σέω (II, 13) ; — *liberī* à étr. **leiþer* « enfant », < **daither*, i. e. **dhait-er-*, v. sl. *děle* (p. 18-19) ; *sentiō* à étr. **þentlis* < **than(t) lis* < **long-ti-s*, got. *þagkjan* (p. 23) ; — *careō* à **kadejō* < i. e. **gh odhejō*, gr. ποθέω (p. 27) ; — *urbs* à étr. **γurþis* < i. e. **ghr̥tis*, gr. χόρτος (p. 36), etc. Inutile de dire que cette « phonétique » donne le moyen de rattacher à l'indo-européen les mots étrusques sûrement interprétés : par exemple *sec*, *sex* « fille » sortira de **dhugəlēr* par l'intermédiaire de **tugálhēr* refait en **tugathiks* > *tuγéthiks* > **tuélhiks* > **twéthiks* > **sethk(s)* et enfin *sex*, *sec* (p. 53-54). Les chapitres suivants sont consacrés entièrement à l'étrusque. Ils proposent : une explication des numéraux ; la traduction complète de plusieurs inscriptions ; une phonétique historique et une morphologie nominale, le tout dans le cadre de l'« urillyrisch ».

On déplore qu'une telle somme de travail soit gaspillée dans de pareilles élucubrations. L'auteur aurait peut-être atteint quelque résultat valable s'il avait su limiter son dessein et réfréner sa fantaisie. Il a préféré courir une aventure contre laquelle le bon sens eût dû le prémunir.

E. BENVENISTE.

ITALIQUE

(Voir aussi nos 16, 40, 44, 48)

49. A. WALDE. — *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3^e neu bearb. Aufl. von J. B. HOFMANN, 10^e L. (Bogen 46-50) ; Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchh., 1937 ; in-8, pp. 721-800.

Le dixième fascicule contient la fin de la lettre *i*, et le commencement de la lettre *l*. Je ne puis répéter à son sujet ce que j'ai dit à propos du fascicule précédent (Bull. Soc. Ling. XXXVII, 3, p. 64) ; la richesse et la sûreté de l'infor-

mation de M. J. B. Hofmann sont vraiment admirables. Je relève comme mots nouveaux : *ischiadicus*, *iūlus* (du reste tous deux transcriptions du grec), *iutta* (ou *iotta*, attesté seulement dans Rufus, et qui n'est pas latin non plus); *labarum* (emprunt tardif à une langue inconnue : gauloise ?); *labeōnia*, *laber*, noms de plantes qu'on trouve dans Dioscoride; *laccānium*, qui semble être une altération de *calcaneum*; *laccālum* « gewürzter Wein » ? sans doute issu de *laccus*; *lacrimūsa* « lézard vert » (Polemīus Silvius); *lactoris*, nom d'une plante à lait (Pline); *lactrinus*, nom d'un poisson (Polem. Sil.); *laecasin*; *lada*; *laganum*, tous trois mots étrangers; *lagalopex* qui semble aussi un mot grec; *lagois*, de même origine; *lampadiō* (Oribase) qui semble une altération de *lapathio*; *lampas*, *lampenae*, mots grecs; *lampreda*, forme de glossaire du VIII^e siècle, altération de *naupreda*; *langa*, *langurus*, mots celtiques (?); *laparis*, nom d'un insecte sans doute altération de gr. λαμπρίς; *lapistrus* (Isid), forme dissimilée de *rapistrum*; *lasanum*, transcription du grec λάσων; *Lalerilāna* (*pira*); *latiārius* (CIL VIII 19994) épithète d'un gladiateur (?); *Lālōna*; *lauriō*, *-ōnis* « serpyllum » (Plin. Val.); *lebelōn*, mot sans doute égyptien; *lec(c)ālor* « gulosus » mot de glossaire, dérivé du germanique *lékkon*, qui appartient au latin médiéval; *lēda* « cystus cyprius », *lēdanum*, *lādanum*, transcriptions des mots grecs correspondants, qui eux-mêmes semblent empruntés à une langue sémitique; *ledō*, *lidūna*, transcriptions tardives de mots étrangers (gaulois ?); *lembus* *lemniscus*, mots grecs; *lēria* « ornamenta tunicarum aurea » (Paul. Fest.), également grec, cf. ληροί dans Hesychius; *leuaricinus* nom d'un poisson dans Polem. Silv. (celtique ?); *leuca* « lieue » (gaulois); *leudis* « Wergeld », mot germanique (Greg. Tur., Lex Sal.); *liburnia*, nom d'une plante (dérivé de *Liburni* ?); *licinnus* : οἰδωνάριν, ἐμπλιν, CGL II 519, 49, qu'il faut peut-être lire *licinus* et dériver de *licium*; *licuia* nom d'un vase, sur une inscription de la Graufesenque; *ligalus*, nom d'un poisson dans Ausone; comme on le voit, la plupart de ces mots n'ont rien de latin; ce sont des transcriptions, plus ou moins exactes, de mots étrangers. Jusqu'à quel point doivent-ils figurer dans un dictionnaire étymologique latin ? C'est une question qui se pose tout naturellement; et elle n'est pas facile à résoudre. Théoriquement ne devraient figurer dans le dictionnaire étymologique d'une langue que les mots qui, n'auraient pas pour un sujet parlant

naturellement cette langue le caractère d'un mot étranger. Mais pour les mots d'emprunt, il est difficile parfois de dire s'ils ont été incorporés ou non dans le vocabulaire ; quand il s'agit de mots techniques, les techniciens qui les emploient peuvent les avoir adoptés plus vite que les profanes et n'être plus sensibles à leur caractère étranger ; et l'on voit ici intervenir la spécialisation et la chronologie : tel mot, senti comme étranger lors de sa pénétration dans un vocabulaire, se « naturalise » peu à peu s'il entre dans le langage courant. On peut douter que les néologismes introduits par M. J. B. Hofmann aient tous été sentis comme appartenant au latin, mais on ne saurait lui en vouloir de nous avoir donné trop bonne mesure, et le lecteur saura distinguer de lui-même le fonds ancien des apports, de date, de provenance et de valeur diverses, qui sont venus l'enrichir — ou l'altérer.

A. ERNOUT.

50. *Bibliotheca philologica classica*, B. 63, 1936, bearb. v. W. ABEL u. G. REINCKE ; O. R. Reisland, Leipzig, 1938, in-8, x-304 p.

Il est inutile d'insister longuement sur les mérites de cette bibliographie qui forme le supplément au *Jahresbericht ü. d. Fortschritte d. klass. Altertumswissenschaft* de Bursian. Ce tome 63, qui contient la bibliographie de l'année 1936, a subi quelques modifications destinées à en rendre la consultation plus aisée. Les auteurs se contentent de classer les ouvrages systématiquement, en signalant les principaux comptes rendus qui en ont été faits, mais sans les analyser : toutefois, quand ils jugent que le titre du travail n'est pas suffisamment explicite, ils indiquent d'un mot ce que le lecteur intéressé peut y trouver, en résumant soit la table des matières, soit les conclusions de l'auteur : sans vouloir dispenser le chercheur de lire, au moins cherchent-ils à le guider dans sa lecture. L'idée est bonne, mais le choix ne va pas sans arbitraire ; et l'on se demande par ex. pourquoi le n° 3012 FRANCBANDERA, O: *Nota di sintassi latina* est accompagné de l'éclaircissement *Zum Irrealis der Gegenwart*, tandis que le n° 3070 VAN DER HEYDE, K. : *Problèmes de syntaxe latine*,

dont le titre n'est pas plus clair, n'est suivi d'aucune indication du contenu. La bibliographie a onze divisions principales : I *Allgemeines* ; II *Texte u. Autoren* ; III *Inschriften* ; IV *Papyri, Ostraka, Handschriften* ; V *Sprachwissenschaft, Metrik u. Musik* ; VI *Literaturgeschichte* ; VII *Ethnologie, Geographie, Topographie* ; VIII *Geschichte* ; IX *Kulturgeschichte* ; X *Religion u. Wissenschaft* ; XI *Nachleben, Humanismus*. Elle comprend 5028 numéros ; et le Register a 50 pages. Sans avoir la richesse de l'Année philologique de M. Marouzeau, ce recueil continue à rendre de bons services.

A. ERNOUT.

-
51. G. BONFANTE. — *Tracce di terminologia palafitticola nel vocabolario latino?* (Extr. des Atti d. R. Ist. Veneto di Sc. Let. ed Art., 1937-1938, t. XVCII, P. II, p. 55-70) ; Venise, Premiate Offic. graf., C. Ferrari, 1937.

Parmi les hypothèses qui ont été émises sur l'origine des Latins, une des plus vraisemblables est celle qui en fait les descendants des habitants des *terramare* ; et entre autres partisans de cette théorie, M. Bonfante cite à juste titre Henri Hubert qui dans son livre sur les Celtes, t. I, p. 167, s'exprime ainsi : « Plusieurs traits de la civilisation romaine, la forme de la ville (*Roma quadrata*), celle du camp, avec son enceinte quadrangulaire et ses deux rues principales se croisant et orientées, le collège des *pontifices*, évoquent l'image des *terramare*, avec leur régularité habituelle, leurs fossés et leurs ponts ». Ces traces que permettent de retrouver le rituel et la technique de la construction, existent-elles aussi dans le vocabulaire ? C'est la question que s'est posée M. Bonfante, en essayant d'expliquer par l'influence de la civilisation des *terramare* la présence ou l'absence de certains termes techniques en latin : ainsi la présence de *pāgus*, *portus*, *pōns*, *fundus*, *uādō*, avec des sens spéciaux que justifie le passage par une ère d'habitat sur pilotis dans une région lacustre ; l'absence de mots correspondants à gr. πόλις, τεῖχος, κόμη, στήλη, germ. *heim*, *dioda* (ceux-ci existant en osco-ombrien).

L'étude est ingénieuse et suggestive ; elle pourra sans doute être complétée par d'autres recherches — je pense notamment

aux noms du fleuve, et à l'importance prise par le nom du « courant » *flūmen*, *fluuius*, aux dépens de *amnis* — ; mais dès maintenant elle apporte aux constatations des archéologues une confirmation digne d'intérêt.

A. ERNOUT.

52. François THOMAS. — *Recherches sur le développement du préverbe latin AD-* ; xx-107 pp. in-8 ; Paris, Klincksieck, 1938.

L'origine de ces recherches a été une constatation d'ordre, pour ainsi dire, visuel. M. Thomas a été frappé, en parcourant le Thesaurus, du nombre considérable des verbes formés avec *ad-*, et surtout du développement de cette sorte de composés à partir du II^e siècle de l'ère chrétienne jusque dans la basse latinité, et dans les langues romanes. Outil chargé de sens au début, et apportant au verbe simple différentes précisions sémantiques (proximité, attribution, sens additif ou intensif, notion d'amener à un procès), *ad* arrive à n'être plus qu'un simple élément prosthétique, sans valeur définie, et dont le rôle est surtout d'« étoffer » le verbe simple auquel il s'adjoint. M. Thomas au cours de cette étude historique s'est trouvé appeler à examiner certains problèmes complexes et difficiles, comme ceux qui concernent la prétendue valeur moyenne de *ad*, ou la notion d'aspect. Il l'a fait avec beaucoup de tact et de prudence, se gardant de tout parti-pris, comme de toute généralisation hâtive : les pages qu'il écrit sur l'aspect en latin méritent d'être méditées par tous ceux que préoccupe cette question complexe et difficile à délimiter.

A. ERNOUT.

53. *Tabulae Iguvinae* editæ a Iacobo DEVOTO. Rome, Regia Officina Polygraphica, 1938, in-8, viii-447 pages.

Cette nouvelle édition des Tables Eugubines met aux mains des linguistes et des « italicistes » en général le plus complet et commode instrument pour l'étude de l'ombrien. Elle marque sur les éditions antérieures un notable progrès.

Avec le texte original, accompagné d'une traduction latine, est donnée une reproduction photographique de chaque table, permettant un contrôle constant de la lecture. Dans le copieux commentaire (pp. 137-417), rédigé également en latin, M. Devoto réunit une documentation considérable qui couvre l'ensemble des problèmes inhérents à l'interprétation : on y trouve d'abord la justification du sens adopté, avec des renvois bibliographiques qui me semblent très complets ; bon nombre de suggestions nouvelles ; d'abondantes références historiques et des rapprochements instructifs, pour les données du rituel, avec les usages indiens et iraniens. Les « réalités » sont étudiées avec autant de soin que les faits de langue. Des index détaillés rendent aisée la consultation de cet ouvrage, auquel une typographie claire et correcte ajoute un nouvel agrément. On peut prédire que l'édition de M. Devoto servira désormais de base à l'étude de l'ombrien, même si l'on n'est pas toujours d'accord, dans le détail, avec la traduction proposée : par exemple, *angla* « nuntios [sacrificales] » et le rapprochement avec gr. ἄγγελος (p. 146) ne me semblent guère convaincants.

Quelques erreurs matérielles, qu'il importe d'autant plus de corriger que l'édition est destinée à supplanter les précédentes : p. 108, l. 2-3, lire *asnales sevaknis*. — P. 128, il s'est produit plusieurs confusions : l. 50, rien dans l'ombrien ne répond à « cinctum capito, in dextram scapulam induitor » ; une phrase est tombée que l'on peut retrouver à l'aide du commentaire, p. 266 ; il faut la rétablir ainsi : « (*perca arsmatiam anouihimu*) *cringatro hatu destrame scâpla anouihimu. pir...* ». — En outre, « ignem imponito » doit être reporté à la fin du premier alinéa. Enfin l. 53 les mots *ape desua combifiansiust* ne sont pas traduits.

E. BENVENISTE.

54. François THOMAS. — *Recherches sur le subjonctif latin, Histoire et valeur des formes* ; xvi-264 pp. in-8 ; Paris, Klincksieck, 1938.

Sous l'aspect régulier que lui donnent les grammaires, le subjonctif latin laisse encore transparaître ses origines complexes : issu de la fusion de deux modes, subjonctif et

optatif, il présente d'abord deux séries de désinences provenant de l'un et de l'autre, désinences en *-am* d'un ancien subjonctif italo-celtique (type *legam*), désinences en *-iem*, *-im* de l'optatif indô-européen (type *siem*, *sim*, *uelim*, *amem* de **amā-y-ēm* etc.). En outre l'identité des thèmes de l'indicatif et du subjonctif qu'on observe à l'époque historique est due à une régularisation relativement récente : les plus anciens textes conservent encore des formes où le subjonctif a un thème indépendant de l'indicatif (type *fuam*, *forem* en face de *sum*, *eram*; *tulam*, *atligās* en face de *tollō*, *tangō*, etc.); enfin, outre les formes du perfectum proprement dites qui correspondent rigoureusement aux formes de l'indicatif (*lēgī*: *lēgerim*; *lēgeram*: *legissem*), subsistent à l'état de traces, des formes en *-s-* d'origine discutée : type *faxim*, *faxint*; *ausim*; *amassim*, *prohibessim*, dont on peut dire du moins avec certitude qu'elles ne sont bâties ni sur le thème du présent, ni sur le thème du parfait. Ces formes aux origines multiples ont des emplois très divers aussi, et dont l'explication n'est pas toujours aisée : certaines valeurs du subjonctif le rapprochent du futur, et souvent même futur et subjonctif sont identiques à l'origine (ainsi *legam*, qui a les deux valeurs; *legēs* et *amēs*; il arrive qu'il soit impossible de dire pour les formes du type *legam*, si le sujet parlant a dans l'esprit un futur ou un subjonctif — et les confusions sont nombreuses); le subjonctif sert à l'expression du souhait; mais il sert aussi à l'expression de l'interdiction, de la défense : à *fac*, *facilō* s'opposent *nē faciās*, *nē faxis*, *nē fēcerīs*; le subjonctif sert à l'expression du souhait, dans le présent, le futur ou le passé (*utinam dī faciant*, *faxint*, *facerent*, *fecissent*); du conditionnel, de l'éventuel, ou de l'irréel (*sī sapiās*, *faciās*, avec toutes les nuances que peuvent apporter les différents temps du présent et du passé, etc. En outre, l'emploi du subjonctif semble, dans certains cas particuliers, avoir été déterminé par l'influence du grec : il apparaît hautement probable, sinon certain, que les écrivains de l'époque impériale, s'étant rendu compte que le *perfectum* latin correspondait à la fois à l'aoriste et au parfait du grec, ont tendu à employer les modes du perfectum autres que l'indicatif avec cette double valeur, et que le parfait du subjonctif, notamment, leur a servi à traduire les mêmes notions qu'exprimaient le subjonctif et l'optatif aoristes en grec, de même qu'ils employaient l'infinitif parfait avec la valeur d'un aoriste grec, comme subs-

stitut métrique d'un infinitif présent. De cette origine complexe, de ces valeurs multiples des formes, il est résulté un état de gêne persistant dans l'emploi du subjonctif. Si la langue a pu se créer un système de formes qui paraît régulier, grâce à l'élimination totale de tout ce qui était aberrant, et à une normalisation poussée à l'extrême, elle n'a pu en systématiser et régulariser l'emploi avec la même rigueur : et il en est résulté un déséquilibre inavoué mais certain, qui a eu pour résultat de détruire la belle harmonie du système morphologique en ne laissant subsister dans les langues romanes que les formes qui s'opposaient assez nettement par le sens pour qu'aucune équivoque dans leur emploi ne subsistât : *faciam*, *fēcissem* (celui-ci éliminant *facerem*, que sa double valeur d'irréel et de prétérit condamnait, sans parler de son aspect phonétique équivoque) ; *fēcirim* a disparu comme *fēcero* avec lequel il se confondait. Ainsi, du beau système cohérent que présente le latin historique, ne sont demeurées que deux formes empruntées l'une à l'infectum, l'autre au perfectum, et toutes les deux englobées dans le système du présent des langues romanes. Pour les temps du passé, celles-ci ont recouru à des formes périphrastiques ; et la vieille opposition *infectum/perfectum* s'est évanouie dans la constitution de ce système hybride *que je fasse* : *faciam* ; *que je fisse* : *fēcissem* ; la formation des futurs périphrastiques en roman (du type *je ferai*, etc.), a pu du reste contribuer à la conservation de *faciam*, comme du reste la durée de *faciam* comme subjonctif a pu contribuer à l'extension du type *facere habeo* comme futur : les faits sont solidaires les uns des autres, et il est difficile de déterminer celui des deux qui conditionne l'autre.

Tels sont, sommairement résumés, les résultats qu'apporte l'étude de M. F. Thomas. On peut dire qu'ils renouvellent entièrement, sinon qu'ils révolutionnent, l'idée que nous avions du subjonctif latin. Jusqu'à lui on considérait d'un côté les formes sous un aspect statique ; d'autre part, on étudiait surtout le subjonctif comme un mode « syntaxique », et dans les emplois fort nombreux que le latin lui a donnés dans la phrase subordonnée. Formes et emploi étaient ainsi examinés séparément par une dissection aussi artificielle qu'arbitraire, comme si les deux notions étaient absolument indépendantes l'une de l'autre. M. Thomas a montré qu'on ne pouvait voir clair dans le subjonctif latin qu'en ne sépa-

rant pas l'étude des formes de celle de l'emploi ; il a laissé de côté le subjonctif de subordination — dont l'usage n'est qu'un accident qui n'est pas essentiellement lié à la nature du mode — pour étudier, si je puis dire, le subjonctif en soi. Il a mené son enquête en unissant la largeur de vues du linguiste à l'exacte précision du philologue, et en combinant avec bonheur les qualités de l'un et de l'autre. On s'en apercevra notamment à la façon dont il traite le problème de *faxo*, *faxim*, et de l'emploi des formes dans le type *ne faxis*. On peut considérer dès maintenant le problème tant de fois discuté de ces formes comme définitivement résolu. Bien des conclusions de détail sont ainsi acquises au cours de l'exposé général, bien des points de vue neufs découverts : ainsi, dans le chapitre si subtil sur les rapports et les confusions entre *dixerō* et *dixerim*. Je connais peu de livres concernant le latin qui soient aussi riches de faits et d'idées.

A. ERNOUT.

55. VARRO. — *De Lingua Latina*, I, Books V-VII transl. by Roland G. KENT ; London, W. Heinemann Ltd, et Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1938 ; L-357 pp. in-16. Prix : 10 sh., rel. 12 sh. 6 (£ 2,50 et 3,50).

Les directeurs de la Loeb Classical Library se sont adressés à notre éminent confrère M. R. G. Kent pour publier, dans leur collection, le texte et la traduction du *De Lingua Latina* de Varron. Ils ne pouvaient faire plus heureux choix. M. Kent est aussi bon philologue que linguiste, et sa compétence en latin s'est affirmée par quantité de travaux d'ensemble ou de détail, comme son livre sur les sons du latin ; enfin ses exposés sont toujours remarquables de clarté. Toutes ces qualités se retrouvent dans cette édition : l'introduction résume très exactement ce que nous savons de Varron et de son œuvre grammaticale, et surtout du *De Lingua Latina* ; elle donne des manuscrits et des éditions une liste complète, accompagnée de jugements brefs mais sûrs ; elle examine le problème de l'orthographe varronienne, problème important en raison même de l'objet même du traité, des rapports

étroits entre l'orthographe et l'étymologie, et des réactions de l'une sur l'autre ; enfin elle se termine par une bibliographie méthodique, comprenant les principaux travaux parus depuis 1826, date de l'édition de Léonard Spengel. Le texte a naturellement bénéficié des travaux des derniers éditeurs, mais, tout en se tenant aussi près que possible de la tradition manuscrite et du Laurentianus, M. Kent, en raison même du caractère de la collection où paraissait son livre, et de l'obligation où il était de traduire un texte compréhensible, ne s'est pas cru tenu à un conservatisme aussi étroit que G. Goetz et Fr. Schoell, qui ont peut-être abusé des croix de désespoir dans leur édition.

M. Kent n'a pas craint de recourir aux conjectures de ses devanciers, et d'apporter sa part personnelle de corrections : pour n'en donner qu'un exemple, je citerai l'addition de *nectebat* dans VII, 105 : *Liber qui suas operas in servitulem quam debebat <nectebat>, dum solveret, nexus vocalur, ut ab aere obaeratus*. L'addition du verbe, dont la chute par haplographie s'explique facilement, fournit un sens excellent ; je me demande s'il ne faut pas lire *vocalus*, qui s'expliquerait mieux que *vocatur* avec les imparfaits *debebat, nectebat, solveret*. Pour la traduction, presque tout était à faire : le *De Lingua Latina* n'ayant jamais été traduit en anglais ni en allemand, et les traductions dans les autres langues étaient sans grande valeur, celle en français de Huot (1843 dans la collection Nisard) étant plus une paraphrase qu'une traduction ; et celle en italien de Canal (*Bibl. d. Scrittori latini*, Venice 1846-54) reposant sur un texte arbitraire. M. Kent a réussi à nous donner une version à la fois fidèle et intelligible de ce texte qui présente tant d'obscurités de toute nature, et il l'a accompagnée de notes succinctes, mais précises, notamment en ce qui concerne les étymologies : peut-être est-il parfois enclin à faire trop confiance à Varron : je ne crois pas que *lorica* ait rien de commun avec *lorum*, ni *galea* avec *galerum* (l. V. § 116). L. VII, § 107, il est dit que « *clucidatus* is a participle to a Latin verb. borrowed from Greek γλυκίζειν « to sweeten ». Cela n'est pas tout à fait exact : γλυκίζω n'aurait pu donner que **glucisso*, comme *allicisso* est issu de ἀλτικίζω, etc. : *clucidatus* (*glu-*) est le participe du dénominatif *glucidare*, tiré de **glucidus*, emprunté à γλυκύς, avec influence de *acidus* ; cf. *hilaris* de ἡλαρός, influencé par *trislis*.

Ce livre rendra de grands services aux historiens de la

langue latine, et aussi à tous ceux qu'intéresse l'étude des doctrines grammaticales ; et il faut remercier l'auteur de n'avoir pas reculé devant une tâche aussi ingrate qu'ardue.

A. ERNOUT.

56. VARRO. — *De Lingua Latina II*, transl. by Roland, G. KENT ; London, W. Heinemann Ltd et Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1938 ; 369-676 p. in-12.

Ce second et dernier volume contient les livres VIII-X, les fragments du de *Lingua latina* (avec une table comparative de leur numérotation dans la présente édition et dans celles de Goetz-Schœll, Funaioli, Wilmanns), et trois index : index des auteurs et ouvrages cités (p. 631-633), index des mots et des expressions latines (p. 634-674) ; index des mots grecs (p. 675-676). Ainsi se trouve heureusement achevée l'édition entreprise par M. R. G. Kent. Sa traduction qui, est véritablement la première version en langue moderne du *De Lingua Latina*, son texte, beaucoup plus lisible que celui de Goetz-Schœll, les index, souvent plus complets que ceux des précédents éditeurs, font de ce livre un des meilleurs de la collection dans laquelle il a paru.

A. ERNOUT.

57. Th. SIMENSCHY. — *Gramatica limbii latine* ; XVI-225 pp. in-8 ; Imprimeria Chişinău, 1937.

Cette grammaire latine, à l'usage des lycéens roumains, est sans prétentions scientifiques, mais elle m'a paru claire, bien ordonnée, et les exemples destinés à illustrer les règles sont bien choisis. Il est regrettable que les voyelles longues ne soient pas notées, au moins dans la morphologie.

A. ERNOUT.

58. Carlo BATTISTI. — *I nomi locali dell' Alta Venosta* (Dizionario toponomastico Atesino I 1, et I, 2) ; Firenze, Rinascimento del libro, 1936 et 1938 ; 2 vol. in-4 de 993 p. + cartes.

Ce travail édité dans les Pubblicazioni dell' Istituto di studi per l'Alto Adige fait honneur à cet institut comme à M. Battisti lui-même. Tous ceux qui s'intéressent à la toponomastique savent la compétence que M. Battisti s'est acquise dans ce domaine. Il n'est pas de recherches plus attirantes ; il n'en est pas de plus dangereuses aussi : retrouver la forme originale et authentique à travers toutes les déformations que lui ont fait subir les accidents qui l'ont dénaturée au cours du temps, est une besogne qui exige, pour être menée à bien, des qualités multiples et diverses : une érudition qui doit aller de la préhistoire aux temps modernes, qui doit comprendre non seulement la critique des documents écrits ou de la tradition orale, mais encore la connaissance de la géographie au sens le plus large du mot, enfin et surtout un esprit méthodique et prudent, exempt de parti-pris, et qui ne se laisse pas leurrer par des rapprochements plus spécieux que réels, et qui ne veuille pas non plus plier les faits à la démonstration d'une doctrine préconçue. Je ne pense pas qu'à la lecture de ce dictionnaire on puisse dénier à M. Battisti la plupart de ces qualités. La qualité et l'étendue de son information peuvent se mesurer par la bibliographie méthodique qui occupe les pages 23-55, et ne comprend pas moins de 386 numéros ; la prudence de sa méthode apparaît à la lecture soit des chapitres d'introduction ou de conclusion générale, soit de chacune des 4.950 notices consacrées à l'étude de tous les noms de lieux qu'il a recueillis au cours de son enquête. Si beaucoup d'entre eux ont une étymologie transparente, d'autres sont troubles, et admettent plusieurs explications, ou nous demeurent inexplicables : dans ce cas, M. Battisti ne cherche pas à nous imposer une fausse certitude ; le *probabile* est un mot qui revient souvent dans son dictionnaire ; et souvent aussi l'article se conclut par un *non liquet* plus ou moins explicite. Des tableaux (pp. 863-888) de classement distinguent les noms étudiés dans les différentes régions en cinq classes : *pretedeschi*, *tedeschi*, *tedeschi traduzioni*, *esclusi dal computo*, *dubbi* ; et des statistiques permettent de se rendre compte de la proportion entre ces différents

éléments. Enfin des index aident à se retrouver aisément dans cette abondance de matériaux : 1^o index alphabétique des toponymes (p. 893-936) ; index étymologiques, dûs aux soins de M. Berengario Gerola (pp. 937-993), et qui se divisent en trois parties : I. Basi formate da appellativi (pp. 937-988) ; II. Basi formate da personali, agionimi, cognomi ed etnici (pp. 989-992) ; III. Basi formate da nomi locali e basi che ripetono nomi locali (p. 993). La lecture de ces index est particulièrement instructive ; c'est une véritable illustration par l'exemple de la façon dont se créent les toponymes dans une région montagneuse de type pastoral et forestier plutôt qu'agricole proprement dit, où les plaines de culture sont rares et petites : l'examen de l'article *campus* et des nombreux diminutifs qui en ont été dérivés est saisissant. On souhaite que le dictionnaire de M. Battisti soit suivi de beaucoup d'autres faits avec le même soin : c'est par la comparaison d'ouvrages de cette nature que pourra s'établir sur des bases solides une doctrine générale de la toponomastique et de ses lois. Et il n'est pas besoin de signaler tout l'enrichissement que de pareils travaux apportent à notre connaissance linguistique, depuis le pré-indo-européen jusqu'aux parlers les plus modernes.

A. ERNOUT.

59. Veikko VÄÄNÄNEN. — *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, Helsinki, 1937 ; 228 pp. in-8.

Depuis l'étude de Bücheler parue en 1857 dans le *Rheinisches Museum* (et réimprimée dans les *Kleine Schriften*, t. I, 82 et s.), et la thèse de A. von Guericke (1875) la langue des inscriptions de Pompéi n'a été l'objet d'aucun travail d'ensemble. Sans doute trouve-t-on beaucoup d'observations utiles dans les index de Zangemeister ou de Diehl, et dans l'étude de Wick sur la phonétique de ces inscriptions (Naples 1905) ; sans doute la plupart des faits intéressants ont-ils été signalés ou utilisés par les latinistes ou les romanistes, mais il est singulier que nous ne possédions pas pour Pompéi ce que Carnoy a tenté pour le latin d'Espagne ou Pirson pour le latin de Gaule. C'est à combler cette lacune que s'est attaché M. Väänänen. Il l'a fait avec beaucoup de soin, complétant

et corrigeant l'œuvre de ses devanciers, soit en utilisant des textes nouveaux que les fouilles nouvelles ont révélés, soit en rectifiant des lectures ou des interprétations fautives. Le travail est clair, judicieux, bien informé ; le plan adopté, qui est celui des grammaires normales (phonétique, morphologie, lexicologie, syntaxe) ne met peut-être pas suffisamment en lumière les caractéristiques propres à cette langue. Comme il faut s'y attendre, ce sont les faits phonétiques qui sont les plus nombreux et les plus importants : la description en occupe une bonne moitié du livre (p. 27-142), tandis que la morphologie et la syntaxe ont chacune vingt pages. Dans une étude comme celle-ci qui s'appuie sur des documents de valeur très inégale, et dont l'interprétation, parfois même la lecture est souvent contestable, il ne faut pas s'étonner que certaines des explications proposées par M. Väänänen fournissent matière à discussion : je ne suis pas sûr du tout, par exemple, que dans le graffiti *Bellicus hic fuit quendam* (p. 193), l'accusatif *quendam* doive s'interpréter comme un féminin ; je ne crois pas non plus que dans le *deinde redii domi* cité page 202, *domi* doive s'expliquer de la même manière que dans la phrase de Plaute : *pol, quamquam domi cupio, opperiar* (Tri 841, où nous avons un emploi de *cupio* avec le génitif, comme avec *ἐπιθυμῶ* en grec) ; enfin je persiste à soutenir que l'impératif *chantez*, s'il est identique pour la forme avec l'indicatif *vous chantez*, ne se confond pas avec lui dans l'esprit du sujet parlant, pas plus que *chante* ne se confond avec *tu chantes* (p. 209). Je crois que M. Väänänen, suivant en cela M. J. B. Hofmann, s'est laissé abuser par une ressemblance de forme purement extérieure.

A. ERNOUT.

-
60. Harry JANSEN. — *Kultur und Sprache Zur Geschichte d. alten Kirche im Spiegel der Sprachentwicklung von d-alten Kirche im Spiegel der Sprachenentwicklung von Tertullian bis Cyprian* ; Nimègue, 1938, Dekker et van de Vegt ; xi-265 pp. in-8.

Ce livre constitue le neuvième fascicule de la collection créée par notre regretté confrère Mgr. Schrijnen, *Latinitas christianorum primæva*. J'ai déjà signalé l'esprit de ces

recherches, et leur intérêt pour l'histoire non seulement de la langue de l'Église, mais du latin impérial. Le titre choisi par M. H. Jansen définit exactement l'objet de son étude. Une première partie examine la constitution et l'administration de l'Église primitive, à la lumière des significations que prennent les mots désignant l'Église (au sens matériel et moral), ses fidèles ou ses dignitaires, l'hérésie et le schisme ; une seconde partie est consacrée à la « vie de la grâce » (je pense que c'est le sens que l'auteur donne à *Gnadenleben*) : martyrs, confesseurs, négateurs de la foi ; le martyr et ses récompenses, l'amour du prochain et la charité. Ceci donne lieu à une série d'analyses généralement très fines et poussées sur le sens d'un certain nombre de mots d'une importance particulière dans le vocabulaire religieux, depuis Tertullien jusqu'à Cyprien : *ecclesia* et *dominicum* ; *catechumenus*, *audiens*, *auditor*, *doctor*, *neophylus*, *clerus*, *ordo*, *ordinatio*, *ordinare*, *adlectio*, *adlegere*, *honor* ; *laici*, *plebs*, *populus* ; *episcopus*, *presbyter*, *sacerdos* et ses dérivés, composés et synonymes ; *pontifex*, *papa*, *diaconus*, etc. ; *stips*, *oblatio*, *sportula* et mots analogues ; *haeresis*, *haereticus*, *schisma*, ceci pour la première partie ; *martyr*, *passio*, *confessor*, *negator* et mots voisins ; *brabium*, *corona*, *palma* pour le premier chapitre de la seconde partie ; *amor* et ses substituts (*agape*, *caritas*, *dilectio*) ; *misericordia*, *misericors*, *miseratio* ; *iustus*, *iustitia* ; *opus*, *operari*, *operatio* ; *eleemosyna* ; *arca*, *stips*, *oblatio*, *quantitas* ; *agape*, *refrigerium*, *refrigerare*, *refrigeratio* pour le second chapitre. Cette simple énumération marque l'intérêt et la variété des enquêtes poursuivies par M. Jansen ; on y voit d'abord se manifester la différence de tempérament entre Tertullien et Cyprien ; le témoignage de Tertullien ne vaut souvent que pour lui seul, et bien des innovations qu'il a osées n'ont pas été reprises par ses successeurs ; Cyprien, en raison de sa moins forte personnalité d'écrivain, représente davantage une tradition commune. On voit aussi l'organisation de l'Église s'affirmer et se compliquer pendant la période qui s'étend entre les deux auteurs ; la hiérarchie se préciser et les termes pour désigner les diverses fonctions ecclésiastiques se multiplier : *diaconus* dans Tertullien, *diaconus*, *hypodiaconus*, *subdiaconus*, *diaconium* dans Cyprien. C'est chose remarquable de voir combien ce vocabulaire est, sciemment ou non, sous l'influence du grec : tantôt ce sont les termes grecs qui sont simplement transcrits, tantôt les

mots latins sont des calques transparents d'expressions grecques : *pali*, *passio*, *confessor*, *operari in*. Peut-être l'étude de M. Jansen, fort consciencieuse, ne met-elle pas suffisamment en relief ce caractère essentiel.

A. ERNOUT.

61. JOS. SCHRIJNEN et CHR. MOHRMANN, *Studien zur Syntax der Briefe des hl. Cyprian*, II^r T. (Latinitas Christianorum Primaeva, fasc. VI) ; Nimègue, Dekker et van de Vegt, 1937 ; VII-159 pp. in-8.

Il est inutile de rappeler les travaux de Mgr. Schrijnen et de M^{lle} Chr. Mohrmann aux lecteurs du *Bulletin* ; je me contente de les renvoyer notamment au tome XXXIII p. 66 et 67, et spécialement pour le Saint-Cyprien, au tome XXXVII, p. 70. Ce second volume nous apporte une étude de l'emploi des formes verbales (personne, voix, aspect ; temps et modes), et de la phrase (parataxe et hypotaxe). Le chapitre sur la parataxe examine les particules coordonnantes (conjonctives, disjonctives, adversatives, etc.) ; dans l'hypotaxe sont examinées les différentes sortes de subordonnées, complétives ou circonstancielles, et les conjonctions qui les introduisent. On sait avec quel soin minutieux sont conduites ces recherches, et avec quelle exactitude leurs auteurs tiennent au courant leur bibliographie ; le supplément qu'ils publient dans ce tome est significatif. Mais cette érudition ne leur fait pas perdre de vue l'objet précis de leur examen, et l'on ne peut que louer la connaissance qu'ils ont de l'œuvre de Saint-Cyprien : l'exactitude du philologue s'allie chez eux à la largeur de vues du linguiste. Je ne saurais leur adresser qu'une légère critique : ils ont donné l'étymologie de certaines particules dont ils étudient l'usage : c'est, à mon avis, un soin superflu. A l'époque de Saint-Cyprien, l'étymologie des conjonctions n'a pas d'intérêt pour en expliquer la valeur, et peu importe que *si* ait eu un correspondant en osque et en ombrien, et que l'étymologiste le retrouve dans *si-c* : pour un Latin, il n'y a plus de rapport visible entre *si* et *sic*. Certaines de ces étymologies sont du reste peu sûres : pour ma part je ne crois pas à *adque* (au lieu de *atque*), ni à *dōnec* issu de **dō-ne-quom* ; ce prototype a donné *dōnicum* ; *dōnec* ne peut repré-

senter que **dōneque*, devenu *dōnique*, qui alternait d'abord avec *donec* dans les mêmes conditions syntactiques que *nec* et *neque*, *ac* et *atque*, et qui finalement a disparu devant la forme dissyllabique. Cette petite chicane n'enlève du reste rien au mérite du livre que tous les philologues auront à cœur de lire et de méditer.

A. ERNOUT.

62. Johannes SEITZ. — *Ueber die Verwendung der Abstrakta i. d. Dialogen Gregors des Grossen* ; Bornä. Leipzig, R. Noske, 1938, 119 pp. in-8.

C'était un fait de langue bien connu que le développement de l'emploi des substantifs abstraits en latin. Cicéron a donné l'exemple de nombreuses créations qui lui étaient nécessaires pour traduire de façon exacte et intelligible les termes philosophiques grecs, et, après lui, les créations se sont multipliées à l'époque impériale, et notamment chez les auteurs chrétiens. Il n'était donc pas sans intérêt d'étudier l'emploi des abstraits chez un auteur tardif comme Grégoire le Grand, et notamment dans une partie de son œuvre assez voisine de la langue parlée comme le sont ses dialogues. M. Seitz vient de consacrer à cette enquête sa dissertation inaugurale entreprise sur les conseils et sous la direction de M. Porzig. Il l'a divisée en trois chapitres principaux. I *Wiederaufnahme* (reprise par un abstrait d'une proposition précédemment exprimée, avec ou sans *figura etymologica*) ; II *Verbalkonstruktion* (substitution d'un abstrait à une forme verbale) ; III *Umschreibung* (substitution d'une périphrase comprenant un abstrait, type *orationem facere*, à un verbe simple, *orare*). Le dépouillement des textes semble fait avec soin ; et si l'étude n'apporte pas de changements ni d'enrichissements essentiels à nos connaissances, elle fournit des remarques de détail intéressantes, par exemple sur l'absence de concordance étymologique entre le verbe et l'abstrait correspondant (type *nescire-ignorantia*) qui mériterait une enquête spéciale ; ou sur le développement de la tournure périphrastique, ou encore sur les changements de sens de certains termes, qui nous font toucher du doigt l'incertitude de la langue de Grégoire le Grand.

A. ERNOUT.

63. Louis Furman SAS. — *The noun declension system in Merovingian Latin*, [Impressions P. André], Paris, 1937, xx+529 pages in-8.

Ce gros ouvrage soulève un problème important, celui de savoir — pour reprendre le titre d'un article bien connu de M. F. Lot (1) — à quelle époque on a cessé de parler latin. Latinistes et médiévistes optent en général pour le ^{vi}^e siècle. Toutefois cette date est reportée jusqu'au ^{viii}^e par toute une école de philologues américains, dont M. H. F. Muller est le chef. C'est à défendre cette thèse qu'un de ses disciples, M. L. Furman Sas s'est appliqué en étudiant le système de la déclinaison nominale en latin mérovingien.

Son enquête porte sur plusieurs textes échelonnés dans le temps : *Peregrinatio Ætheriæ* (comme point de départ), *Historia Francorum* (l. IV) de Grégoire de Tours, *Lex Salica*, *Liber Historiæ Francorum*, *Formulæ Andecavenses*, *Formulæ Marculfi*, *Chartes et diplômes mérovingiens*. L'idée d'utiliser ces textes était étroitement liée à la thèse soutenue ; car on les tient d'ordinaire pour rédigés en un latin officiel et pseudo-savant, sans rapport avec la langue « orale », qui, née du latin au ^{vi}^e siècle, évolue insaisissable jusqu'aux *Serments de Strasbourg*. Au contraire, pour M. Sas les mêmes textes sont le reflet direct de ce langage ; grâce à eux on peut suivre sans interruption le passage du latin au vieux-français, et, par suite, reculer de deux siècles la disparition du latin comme langue parlée.

La documentation de ce travail est très poussée. On peut regretter que M. Sas se soit borné à donner le total des formes normales sans citer les phrases où elles apparaissent, comme il l'a fait pour les formes irrégulières. Mais par leur nombre, par leur ampleur, par leur clarté, ses listes emporteront l'admiration et la reconnaissance des philologues.

Sur le fond même des choses on approuvera l'auteur d'avoir attiré l'attention sur ce qu'il y a de « vivant » dans le latin mérovingien. Les écrits de cette époque ne sont pas tous aussi artificiels et dépourvus d'intérêt linguistique qu'on l'affirme communément. Certains, comme les *Formulæ Andecavenses* et quelques chartes du ^{vii}^e siècle, présentent

(1) cf. *Bulletin Du Cange*, t. VI (1931), p. 97 sqq.

une langue très altérée, visiblement influencée par le langage « oral ». A cet égard, la tentative de M. Sas marque une réaction utile.

Mais il paraît difficile de la suivre jusqu'au bout. D'après la thèse traditionnelle, ceux qui ont écrit les textes mérovingiens les ont écrits — ou du moins ont voulu les écrire — en *vrai latin*. M. Sas objecte que, si les notaires ou leurs scribes ont appris les flexions classiques, on voit alors mal pourquoi ils *préfèrent*, comme ils le font souvent, les formes « populaires » ou « vulgaires » (p. 484). Le raisonnement est un peu naïf : comme si les gens en question, dans leur connaissance rudimentaire du latin, étaient libres de choisir et n'étaient pas voués, *malgré eux*, à subir l'influence de la langue qu'ils parlaient ! Mais leur intention d'écrire *en latin* n'en est pas moins nette. Et cela seul permet d'expliquer qu'à côté de formes ou de tours proches du gallo-roman se trouvent encore des ablatifs pluriels en *-ibus*, des restes de neutre, des génitifs en *-i* ou en *-orum* (*-arum*), des datifs, formes ou formations, qui, menacées ou atteintes dès l'époque latine, ne pouvaient avoir survécu alors dans la langue parlée.

D'autre part, comme M. Sas le note lui-même (p. 482), les textes étudiés ne montrent pas une progression constante vers le vieux-français ; et si les *Formulæ Andecavenses* étaient placées, comme il conviendrait de le faire, à la date de leur composition (vi^e s.) au lieu de l'être à celle de leur ms (viii^e s.) (1), le caractère irrégulier de l'évolution ressortirait encore davantage. En d'autres termes, les textes les plus altérés ne sont pas les plus récents ; et ce fait qu'il est facile d'expliquer dans la thèse traditionnelle par l'ignorance particulièrement accusée d'un auteur ou d'un rédacteur, n'est guère conciliable avec l'explication proposée par M. Sas. Or celui-ci paraît en prendre assez aisément son parti (p. 483). Enfin, dans un problème de ce genre, si les *primæ partes* reviennent à la linguistique, l'histoire a son mot à dire : M. Sas le reconnaît (p. 490), mais il ne semble guère avoir agi en conséquence. Il ne serait pourtant pas indifférent de savoir si les condi-

(1) Il faut se garder d'imputer au copiste du ms. les fautes revenant en fait à l'auteur, cf. M. Bonnet, *Le Latin de Grégoire de Tours*, p. 86. Sinon, les mss. d'écrivains classiques datant de la même époque devraient être aussi « fautifs » que les textes contemporains. Or, il n'en est rien.

tions politiques et sociales étaient telles que le latin ait pu subsister en Gaule comme langue parlée après le ^v^e siècle. A en juger par l'article ci-dessus mentionné de M. Lot, la réponse ne semble pas devoir être affirmative.

M. Sas annonce qu'il reprendra la question dans un nouvel ouvrage : souhations lui d'apporter des arguments décisifs. Mais il lui faudra jouer un jeu serré ; car sa thèse se heurte à trop d'idées raisonnablement admises, elle simplifie outre mesure trop de faits complexes, elle méconnaît trop les indices qui, dès Plaute, annonçant l'évolution ultérieure (p. 484), pour qu'on puisse l'admettre sans de sérieux arguments. Remercions, en tout cas, M. Sas d'avoir publié le présent travail, bourré de faits et cependant vivant, parce qu'il tend à démontrer une idée. C'était là un principe cher à A. Meillet, à la mémoire de qui ce livre est dédié ; et c'est aussi pourquoi, malgré toutes les réserves formulées, il offre un tout autre intérêt que la plupart des études purement descriptives consacrées aux auteurs ou aux textes de la basse-latinité de et la période mérovingienne.

François THOMAS.

ROMAN

(Voir aussi nos 1, 16, 90, 98, 101, 138, 147, 148)

64. K. JABERG. — *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*. Paris, E. Droz, Zurich et Leipzig, Max Niehans, 1937. In-8°, xxii 347 p. (Romanica Helvetica, VI).

A l'occasion du soixantième anniversaire de l'éminent romaniste de Berne, ses élèves et ses amis ont réuni en un volume une vingtaine de travaux de M. Jaberg, quelques uns inédits, la plupart dispersés dans des publications suisses ou étrangères, qui illustrent les aspects variés de son activité. De pittoresques notes de voyages et un article sur Dante attestent la richesse de sa culture. Mais, comme l'on pouvait s'y attendre, ce recueil contient surtout des travaux de linguistique romane, et spécialement de dialectologie, avec des

échappées sur la linguistique générale. Comme la plupart des romanistes suisses, M. Jaberg est en effet surtout un dialectologue et un élève de Gilliéron. Il a dirigé avec M. Jud l'élaboration et la publication de l'Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale, et la géographie linguistique occupe une place notable dans ce volume.

Mais nous croyons que la curiosité des linguistes s'attachera surtout à la première partie du recueil, consacrée spécialement à la Suisse, qui réunit des articles inédits ou qui ont paru dans des publications suisses, difficilement accessibles aux linguistes étrangers. On y trouvera le texte de deux conférences sur les patois et les langues littéraires de la Suisse romane. M. Jaberg y éclaire, à la lumière de l'histoire, les destinées et l'état présent des parlers franco-provençaux et du français dans la Suisse occidentale, des parlers réto-romans dans les Grisons, de l'italien dans le Tessin et dans une partie des Grisons. Il y montre avec beaucoup de finesse comment la littérature du Tessin est, malgré ses caractères propres, une province de la littérature italienne, tandis que les parlers des Grisons ont un sentiment plus vif de leur originalité. Il y fait ressortir les destinées et les caractères si particuliers des parlers réto-romans, qui vivent en « symbiose » avec les parlers germaniques et à l'égard desquels l'allemand joue le rôle de langue de culture. Il note l'intérêt qu'offre pour le linguiste cette action sur une langue romane d'une langue non romane qu'il compare aux liquides colorés dont se servent les physiologistes.

Dans deux autres articles consacrés aux Grisons, M. Jaberg unit l'étude des faits linguistiques à celle des éléments culturels tant matériels que spirituels. Il fait voir que les éléments de base des « ligues » qui ont constitué le canton, *vilg* < *vīcus* et *vischnaunca* < *vīcīnantia*, sont d'origine romane, alors que la hiérarchie supérieure est d'origine germanique, comme le montrent les termes de la langue judiciaire : un mot comme *dertgira* « tribunal », quoiqu'il corresponde au français *droiture*, est en réalité un calque de l'allemand *Gericht*.

G. GOUGENHEIM.

65. *Festschrift Karl Jaberg, zugeeignet zur Feier seines 60. Geburtstages und zur Vollendung des 60. Semesters seines akademischen Lehramtes* (24 avril 1937). Halle-Saale, Max Niemeyer, 1937, In-8, 393 pages (également p. 129-520 de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. LVII).

Ce volume est la plus ample des publications jubilaires qui ont célébré à la fois le soixantième anniversaire de M. Karl Jaberg et son soixantième semestre d'enseignement universitaire. Les contributions qui y figurent réunissent les noms de quinze collaborateurs ; la plupart sont assez étendues et peuvent être considérées comme de véritables mémoires. Elles embrassent à peu près tout le domaine des langues romanes. Comme l'on pouvait s'y attendre, la dialectologie y occupe la place d'honneur. Nous les passerons en revue dans l'ordre où elles se succèdent dans le volume.

M. M.-L. Wagner salue M. K. Jaberg de la vieille formule des documents sardes *balaus annus et bonus*, qui correspond à un grec πολλά ἔτη καὶ ἀγαθά, et rattache *balau* « nombreux » à *galu* « encore » qui survit dans le centre de l'île et qui représente le latin *aequale* : le sens primitif serait « encore plus d'années ».

M. V. Bertoldi (*Contatti e conflitti di lingue nel antico Mediterraneo*) donne une vue d'ensemble sur le terrain d'études tout nouveau qu'il a défriché, en esquissant la situation linguistique de la Méditerranée occidentale avant les Indo-européens. Il reconstitue une unité méditerranéenne occidentale (Ibérie du Nord, Sardaigne, Sicile) en face de l'étrusque et des influences linguistiques de la Méditerranée orientale.

M. Ch. Bruneau reprend le problème de la diphtongaison des voyelles françaises en partant des diphtongues naissantes qu'il a observées dans le patois de Gespunsart (Ardennes). Il ne croit pas à une influence directe du vocalisme germanique sur le vocalisme gallo-roman, mais seulement à un ébranlement du système articulatoire qui a favorisé la diphtongaison des voyelles susceptibles de se diphtonguer.

MM. Th. Frings et W. von Wartburg, sous le titre de *Französisch und Fränkisch*, reconstituent l'aire des mots franciques **haisi* « haie » et **haistr* « hêtre », qui est répartie

aujourd'hui sur un territoire de langue française au nord de la Loire (*haise, hêtre*) et un territoire de langue germanique s'étendant sur la Flandre, la Hollande (sauf la région côtière) et l'Allemagne occidentale (*Hees, Heister*).

M. P. Æbischer donne une bonne étude de « stratigraphie linguistique » en montrant, d'après des dépouillements de chartes, que jusqu'au ^x^e siècle le « frère » et la « sœur » ont été désignés en Italie par des représentants de *germanus* et de *germana*. Les représentants de *frater* et de *soror* et leurs diminutifs ont été réintroduits par une influence savante.

M. S. Pușcariu recherche les origines de la postposition de l'article en roumain dans la structure même de cette langue et l'attribue à la répugnance qu'elle éprouvait à commencer la phrase par un mot atone.

M. A. Schiaffini étudie les « aspects de la crise linguistique italienne du ^{xviii}^e siècle » et met en relief l'influence qu'a exercée alors le français sur l'italien.

M. W. von Wartburg émet des considérations substantielles sur la structure du vocabulaire. Il fait voir que, si un mot doit être remplacé par un autre, comme Gilliéron l'a montré, le nouveau mot doit avoir déjà des rapports sémantiques, variables selon les cas, avec celui qu'il remplace. On trouvera dans cet article des observations extrêmement suggestives sur la façon dont les changements de sens des mots sont liés à des modifications dans les concepts ou sont le contre-coup d'évolutions phonétiques : ainsi l'a. fr. *char* s'est opposé à *poisson* en raison de prescriptions religieuses, puis a pu de nouveau désigner la « chair » du poisson lorsque, sous sa forme *chair*, il a été évincé par *viande* en raison de son homonymie avec *chère* « repas ».

M. Kr. Sandfeld traite du prédicat et de l'apposition en roumain.

M. A. Kuhn étudie les mots d'origine latine caractéristiques de la région pyrénéenne, il montre les relations de ce vocabulaire avec les vocabulaires ibérique et gallo-roman.

M. J. Haust énumère, d'après ses enquêtes personnelles, les représentants du latin **muccare* en Belgique et leurs dérivés ; il signale en particulier le type **muccarellum* « rhume », aujourd'hui repoussé par des mots français (*rhume, catarrhe*) dans l'est-wallon, mais qui a occupé la plus grande partie de la Belgique romane. Il propose de rattacher à

**muccare*, précédé du préfixe *sous-*, *soumaker*, *soumalchî* « sangloter ».

M. A. Duraffour étudie le mot *avil*, plur. *avieuz*, qui a existé dans toute la partie française du franco-provençal et qui de « ruche » a pris les sens de « rucher », d'« essaim » et même d'« abeille », ce dernier sens favorisé par l'emploi pour désigner l'« essaim » du pluriel *avieuz*.

M. W. Hering consacre sa contribution aux noms du « robinet » en France. Il distingue deux types de dénominations : des dénominations s'appliquant directement à l'instrument (*chanlepleure*, *canne*, *cannelle*, *anche*, *broche*) et des noms d'animaux (*coq*, *griffon*, *krân* « grue » en wallon, *robinet* « béliet »). Il a éclairé l'origine de ces termes par une étude des plus intéressantes sur l'histoire du robinet ; il montre que le nom de *chanlepleure* convient fort bien à une sorte de siphon, dérivé de la clepsydre des anciens, qui « chante » et qui « pleure » alternativement ; quant aux noms d'animaux, ils proviennent de figures décoratives qui ornaient les aiguères, les fontaines et les robinets.

M. G. Rohlf s'expose les caractéristiques du dialecte du Cilento, région côtière de la province de Salerne ; il insiste sur les éléments grecs de la toponymie et du vocabulaire, où il voit, comme en général dans l'Italie du Sud, des restes de la grécité antique.

M. P. Skok étudie, à propos de termes de marine et de noms de poissons, les rapports qui ont existé entre le vénitien et le roman de Dalmatie. Il voit dans la forme **mesus* au lieu de *medius*, à Veglia, en plusieurs points de l'Italie et en Sardaigne, le grec μέσος, dont l'emprunt a permis de remédier à l'homonymie de *mediare* avec *meiare*.

M. H. Kuen termine le volume avec une revue critique des travaux qui ont été consacrés, au cours des dix dernières années (1925-1935) aux parlers ladins des Dolomites.

G. GOUGENHEIM.

66. P. SCHEUERMEIER, G. ROHLFS, M.-L. WAGNER, J. JUD. — *Donum natalicium Carolo Jaberg messori indefesso sexagenario*. Zurich-Leipzig, M. Niehans, 1937. In-8, 192 p. et 2 cartes (Romanica helvetica, IV).

Ce volume a été offert à M. K. Jaberg, à l'occasion de son soixantième anniversaire, par ses quatre collaborateurs de l'*Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale*. Chacun d'eux a fourni une contribution importante, soit linguistique soit ethnographique, de même que dans l'*Atlas* l'étude des mots est étroitement associée à celle des choses. La contribution de M. M.-L. Wagner, *Phallus, Horn und Fisch* est purement ethnographique : l'auteur y étudie, spécialement en Italie, l'usage, comme préservatifs contre le mauvais œil, de l'emblème phallique et de ses succédanés, la corne et le poisson. — Le point de vue des « choses » domine aussi dans l'étude que M. P. Scheuermeier a consacrée à la culture de l'olivier et à la fabrication de l'huile d'olive en Italie ; mais à la description des instruments et des procédés, il a joint les termes et les expressions recueillis au cours de son enquête. Comme celle de M. M.-L. Wagner, cette étude est magnifiquement illustrée.

Plus spécialement linguistiques sont les contributions de MM. G. Rohlfs et J. Jud. M. G. Rohlfs a étudié les contacts linguistiques entre la Sardaigne et l'Italie du Sud. Partant le plus souvent des traits caractéristiques du sarde, il s'est attaché à montrer qu'on les retrouvait dans certains dialectes très archaïques des montagnes de l'Italie méridionale. Le rapprochement est particulièrement éloquent quand il porte sur des faits de conservation aussi singuliers que le maintien de la distinction de *ī* et de *ē*, qui sont confondus dans toutes les autres langues romanes, et de *ū* et de *ō*, qui ne restent distincts que dans le roman oriental. Inversement M. Rohlfs montre que le passage de *-nd-* à *-nn-* et de *-mb-* à *-mm-*, si caractéristique de l'Italie du sud, se retrouve dans quelques points de l'île. Il réagit ainsi contre la tendance que les romanistes ont généralement à considérer le sarde comme absolument isolé parmi les langues romanes. La romanité de la Sardaigne a été en rapport avec celle de l'Italie méridionale. On peut regretter que M. Rohlfs n'établisse pas une discrimination entre les faits de conservation et les innova-

tions communes. Aux remarques d'ordre phonétique, morphologique et syntaxique, M. Rohlf s'a ajouté une liste de mots communs à la Sardaigne et à l'Italie du sud. Citons parmi eux *ianua*, *peiere*, *umbraculum*, **pinnea* « punaise ».

La contribution de M. J. Jud se compose de trois articles, qui, en dehors de leur intérêt propre, retiendront l'attention des linguistes par les suggestions dont l'auteur les accompagne. Il fait ressortir, en effet, que des problèmes que la sagacité des romanistes des générations précédentes n'était pas parvenue à résoudre, pourront recevoir une solution grâce à des perfectionnements de méthodes et à des recherches plus poussées, portant en particulier sur la détermination des aires géographiques. M. Jud s'est attaqué, comme il l'a déjà fait, à des questions extrêmement difficiles. Certaines de ses solutions pourront apparaître au premier abord comme des reconstructions hardies, mais elles ne sont pas seulement ingénieuses : elles trouvent un appui dans des faits analogues que M. Jud puise dans sa connaissance profonde de la dialectologie.

Dans un premier article M. Jud étudie un mot réto-roman qui signifie « volontiers » et dont les deux formes principales, *bugien* dans la Surselva et *gugent* dans la Haute-Engadine, sont difficiles à concilier. Les efforts des romanistes pour donner comme base à ces formes le gérondif ou le participe présent soit de *uolere*, soit de *gaudere* n'avaient pu aboutir à des explications satisfaisantes. M. Jud part du gérondif de *volere*, refait en **vojendo* sur la première pers. du sing. du présent de l'indicatif **vojo* et abrégé, selon un usage fréquent en réto-roman, en **jendo*. La forme *yent* subsiste encore aujourd'hui dans l'Engadine, de même que *ügen* < **vojendo* dans le Tavestch. Quant à *bugien* et à *gugent*, ce sont des aboutissants de **ben(e) voiendo*. Soucieux de mettre en rapport les faits sociaux avec les faits de langue, M. Jud souligne que la formation de ces mots atteste la capacité créatrice des parlers réto-romans et attribue la diffusion ancienne de *gugent* à l'influence que Coire a dû exercer avant d'être germanisée.

Ce n'est pas un problème moins ardu que M. Jud a abordé avec les mots réto-romans *sils*, *seglas* et le français *sillon*. Il établit qu'originellement le *sillon* n'est pas la « raie », mais une bande de terre cultivable délimitée par une raie plus profonde et plus large. Il se trouve amené tant par la

phonétique que par la sémantique à écarter tout rapport avec *cilium* et à supposer une base *sel-*, *selj.*, dont l'aire coïncide avec le territoire occupé jadis par les Gaulois.

M. Jud a consacré la dernière de ses études aux noms de lieux en *-engo* dans la Haute-Italie, entre Turin et le lac de Garde. Il montre de façon lumineuse que les groupes de noms de lieux en *-engo* sont le témoignage de colonies rurales établies par les Lombards dans des zones stratégiquement importantes ; leur absence autour de Pavie, capitale des Lombards, s'explique par un régime particulier des terres dans cette région. M. Jud termine son article (que suit un appendice où sont réunis 334 noms de lieux en *-engo*, existant actuellement ou relevés dans des documents anciens) en esquissant ce que pourrait être un atlas toponymique de la Romania, d'où se dégagerait une vue nette des habitats occupés par les peuples qui s'y sont succédé.

G. GOUGENHEIM.

67. Margot GRZYWACZ. — « *Eifersucht* » in den romanischen Sprachen, *Ein Beitrag zur kulturgeschichte des Mittelalters*. Bochum-Langendreer, H. Pöppinghaus, 1937. In-8°, XII-136 p. (Arbeiten zur Romanischen Philologie, Nr. 42).

Il y a dans la dissertation de M^{lle} Grzywacz de l'excellent et du contestable. Hâtons-nous de dire que le premier l'emporte de beaucoup sur le second. M^{lle} Grzywacz montre très bien que les mots qui signifient « jaloux » dans les langues romanes ne remontent pas par voie populaire à un *zelosus* du latin vulgaire. Les concepts de « jaloux » et « jalousie » sont exprimés en latin par *zelotypus* et *zelotypia*, empruntés au grec ; les vrais termes latins sont d'ailleurs *æmulans* et *æmulatio*. *Zelosus* n'est attesté (avec le sens de « zélé ») que postérieurement aux premiers exemples provençaux de *gelos*. *Jaloux* et les autres mots romans proviennent du latin de la Vulgate *zelotes* romanisé avec le suffixe *-osus*. Le *Deus zelotes* du Décalogue et d'autres passages de la Bible est devenu le *Dieu jaloux*. *Jaloux* est donc un mot qui, bien que de sens profane, est venu du latin de la Bible. La démonstration de M^{lle} Grzywacz est abondante et solide ; elle analyse avec beaucoup de pénétration la notion biblique du « Dieu

jaloux ». Le mot roman est attesté d'abord en provençal, dans la poésie des troubadours, vers 1135-1150, il est passé ensuite en français, dans des textes qui ne sont nullement de caractère populaire, tels que le roman d'*Eneas*, et également en italien et en espagnol.

M^{lle} Grzywacz s'est trouvée amenée à étudier les particularités phonétiques des mots romans et cette partie de son travail nous semble prêter davantage le flanc à la critique. M^{lle} Grzywacz est, d'une façon générale, hostile aux explications purement phonétiques et leur préfère les explications d'ordre culturel. En ce qui concerne le *c* initial des mots espagnols *celo* et *celoso*, l'influence de *celare* est très probable. Mais le français *jaloux* pose des problèmes plus délicats. D'abord son *a*, qui n'existe pas en normand (*gelos*) ; M^{lle} Grzywacz n'admet pas qu'il provienne du passage de *e* à *a* devant *l* et *r* que l'on trouve dans *balance*, *paresse* etc., et veut qu'il soit dû à l'influence de *jal* « coq », le coq pouvant servir d'emblème à la jalousie (à vrai dire elle ne cite pas d'exemple probant de ce fait pour le français). Mais il est bien difficile de séparer l'étude de *jaloux* de celle des autres mots qui présentent ce passage de *e* à *a*. Une autre particularité du mot français est son *oux* au lieu de *-eux*, aboutissement normal du latin *-ōsum* ; le même fait s'observe pour *époux* et pour *amour*. M^{lle} Grzywacz rejette l'explication par les dérivés *jalousie*, *épouser*, *amoureux*, où l'*ou* est phonétique ; mais elle semble ignorer la thèse soutenue en 1928 par M. J.-J. Salverda de Grave sur une double accentuation des diphtongues en français (dans les Mémoires de l'Académie d'Amsterdam) : M. Salverda de Grave voit dans le double aboutissement *eu* et *ou* de l'*o* fermé du latin vulgaire (dont-il allègue encore d'autres exemples) le résultat d'une double accentuation (montante et descendante) de la diphtongue *ou*. M^{lle} Grzywacz considère les trois mots en question comme des emprunts au provençal ; mais comme elle a constaté dans les textes du moyen âge d'autres hésitations entre *o* (*ou*) et *eu*, elle a traité le problème dans son ensemble. Plusieurs de ses remarques sont d'un très haut intérêt, ainsi Chrétien de Troyes écrit *-or*, mais *-eus*. Mais son enquête sur les dialectes, fondée essentiellement sur les textes publiés par Schwan-Behrens, reste un peu sommaire et surtout M^{lle} Grzywacz a tendance à généraliser un peu vite : elle attribue la persistance des formes en *-o-* en Normandie à

l'influence méridionale après le mariage d'Eléonore d'Aquitaine avec Henri Plantagenet ; elle suppose des rapports entre le lorrain et l'italien du Nord pour la raison que les deux contrées ont fait partie du Saint-Empire : un argument comme le mouillement de *pl*, *bl*, etc., en lorrain (p. 90) n'apparaît pas probant lorsque l'on constate avec O. Bloch (*Les parlers des Vosges méridionales*, p. 17), que ce mouillement est postérieur aux textes dialectaux du moyen âge. Voici encore une assertion hâtive d'un autre ordre : à propos de *jalousie*, nom de plante, qui se trouve chez Linné sous la forme *celosia*, M^{lle} Grzywacz suppose que Linné, en qualité de Français, aurait latinisé une *jalousie* de sa langue maternelle (p. 129) ; mais Linné était suédois, l'accent aigu de son nom ne nous paraît pas un motif suffisant pour l'annexer.

M^{lle} Grzywacz a été à l'excellente école de M. E. Lerch qui a bien fait voir quelle est l'étendue des influences d'origine cléricale sur le vocabulaire français. Elle a travaillé avec maîtrise sur un domaine fécond qui réserve encore d'autres découvertes au chercheur. Mais il serait fâcheux de compromettre l'intérêt de ces recherches par des généralisations hâtives et des conclusions précipitées, fût-ce sur des points secondaires.

G. GOUGENHEIM.

68. *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*. IV. Année 1936, Paris (Boivin) [1938], in-8, 68 pages (10 francs).

O. BLOCH. — *De quelques caractères du vocabulaire français*. C'est peut-être le dernier ouvrage imprimé de notre regretté confrère. Il a traité de manière très intéressante des survivances celtiques, si peu nombreuses au total (180 mots), et des emprunts germaniques qui n'arrivent aussi qu'au petit nombre de 200 mots (en ce qui concerne le francique) dont une certaine quantité n'a pas survécu à l'ancien français, en considérant les conditions successives de bilinguisme où les emprunts se sont réalisés. Puis il a examiné les principales conditions de l'incorporation de si nombreux éléments du latin écrit dans le français, par ailleurs évolué par voie « populaire » ; c'est un sujet sur lequel on ne saurait trop insister.

Charles BRUNEAU. — *Quelques considérations sur le français parlé aux États-Unis d'Amérique*. Étude sur le français canadien transplanté en milieu anglais par des immigrants vivant en groupes compacts, et aussi sur le français conservé en Louisiane : chez des gens qui deviennent bilingues, c'est surtout le phonétisme de la langue dominante qui influe sur la langue dominée. L'auteur essaie de reconstituer par analogie ce qui a pu se passer dans les milieux où le francique a plus ou moins dominé le gallo-roman chez des bilingues.

P. FOUCHÉ. — *L'état actuel du phonétisme français*. Utile résumé, contenant des comparaisons chiffrées avec l'anglais, l'italien, l'espagnol, sur la richesse vocalique, tant pour le nombre des phonèmes que pour leur usage relatif : ainsi le français est la langue qui a le plus de voyelles différentes, mais une partie de ces voyelles ont un timbre plus ou moins étouffé, en particulier les nasales, et ce ne sont pas les plus éclatantes (*a, o*) qui sont le plus employées — de sorte que le français a au total moins de sonorité vocalique que l'italien ou l'espagnol. Grande attention est donnée à la mélodie ou intonation de la phrase ; l'auteur a déjà étudié ailleurs le mouvement caractéristique, montant puis descendant, de la phrase française normale.

Marcel COHEN.

68^{bis}. Alf LOMBARD. — *Une étymologie française débattue*. Studier i modern Språkvetenskap, XIII, Uppsala, 1937, p. 27-37.

Dans cet article M. A. Lombard revient sur le différend qui l'oppose à M. E. G. Wahlgren au sujet de l'étymologie de l'a. fr. *omple* « simple, uni, fin » (qui a subsisté dans *linon* < *linomple*). En face de *amplus* de M. Wahlgren, M. A. Lombard propose **umplus* < **ünplus* (d'après *simplus*, *duplus*, *triplus*). En ce qui concerne le passage de *ūm-* à *om-*, il le considère plutôt comme un fait dialectal du Nord de la France que comme un fait d'époque latine analogue à *ūndecim* > *undecim* > *onze*. Le mot **ūmplus* aurait appartenu au vocabulaire technique spécial du Nord de la France.

G. GOUGENHEIM.

69. A. BRUN. — *Linguistique et peuplement. Essai sur la limite entre les parlers d'oïl et les parlers d'oc* (Extrait de la Revue de linguistique romane, XIII, 1936, p. 165-251).

Gaston Paris avait, dans une phrase fameuse, comparé les parlers populaires du Nord au Sud de la France à une vaste tapisserie aux nuances insensiblement dégradées. La science est revenue aujourd'hui à la notion de limites dialectales constituées par des isoglosses rapprochés. Ainsi s'est trouvée ressuscitée l'opposition linguistique de la France du Nord et de la France du Midi, des parlers d'oïl et des parlers d'oc. A quoi est due cette limite transversale à laquelle rien ne répond dans la géographie physique, ni dans l'histoire politique, mais qui se retrouve en gros pour d'autres faits humains (droit coutumier et droit écrit, distribution des terres cultivables) ?

A cette question veut répondre la théorie qui attribue la division linguistique de la France aux invasions germaniques : le français du Nord se serait modifié sous l'influence du peuplement franc auquel le Midi aurait été soustrait. Cette théorie a trouvé son expression la plus vigoureuse dans le travail de M. W. von Wartburg dont nous avons rendu compte dans ce Bulletin en 1937. M. A. Brun a soin de nous dire que son mémoire, conçu antérieurement, n'a pas été écrit pour servir de réplique à celui de M. v. Wartburg. Il est heureux cependant que les deux thèses puissent s'affronter nettement, en dehors de toute polémique.

M. A. Brun objecte avant tout à M. v. Wartburg que le peuplement franc n'a été intense qu'au Nord de la Somme et dans la région parisienne, comme le montrent les noms de lieux d'origine purement germanique et la répartition des cimetières mérovingiens. D'autre part, les parlers d'oc ne recouvrent pas une région plus fortement romanisée que le Nord de la Loire : on ne voit pas que l'Aquitaine ait subi une empreinte romaine plus forte que le Nord-Est de la Gaule.

M. A. Brun repousse donc plus loin dans l'histoire la division de la France du Nord et de la France du Midi : la France du Nord a été fortement peuplée par les Celtes qui n'ont que très superficiellement occupé le Midi : de là la facilité avec laquelle César l'a conquis. Mais M. Brun n'a pas craint

de s'enfoncer encore plus profondément dans la voie où il s'est engagé. Il a consulté les travaux des préhistoriens et il a constaté que dès les plus anciens peuplements de la France, on trouve des différences entre le Nord et le Midi, différences qui se continuent à travers toute la préhistoire : le Nord prolonge l'Europe centrale, le Midi est tourné vers la Méditerranée, en rapport avec l'Espagne et l'Afrique ; entre les deux populations il existait une barrière constituée par le Massif central et par des forêts désertes et difficiles à traverser. Le Midi a été beaucoup moins renouvelé dans sa population que le Nord, il a gardé un caractère conservateur qui explique que les dialectes d'oc présentent beaucoup moins d'innovations que ceux d'oïl.

Il faut louer M. A. Brun d'avoir exploré les domaines de l'historien et du préhistorien : de cette excursion le linguiste retirera un immense profit. Son mémoire marque une réaction utile contre des théories qui faisaient dépendre toute l'évolution du français du « superstrat » germanique. Mais M. A. Brun, à son tour, n'a-t-il pas sous-estimé l'influence des Francs ? Il est certain que pendant plusieurs siècles la France du Nord a été gouvernée par des Germains, qu'il y a régné, dans une certaine mesure, un bilinguisme romano-germain. Ce bilinguisme se reflète dans le vocabulaire et dans quelques particularités phonétiques (mots latins à *u*-initial traités comme les mots germaniques en *w* : *uagina* > *gaine*, comme **want* > *gant*). Pourquoi n'aurait-il pas agi directement et surtout indirectement sur la phonétique ?

P. 195-196, M. A. Brun admet que les mots se déplacent le long des grandes voies de communication, comme les hommes et la civilisation matérielle, mais il nie que les modifications phonétiques puissent se propager de la même façon. Il semble cependant que l'action des centres d'influence s'exerce aussi sur la phonétique. L'exemple, objecté par M. A. Brun, de Marseille, où l'accent subsiste malgré la fréquence des relations qui unissent cette ville à Paris, n'est pas très probant : d'abord parce que cette intensité de circulation est bien récente, ensuite parce que Marseille est un centre urbain considérable, susceptible de constituer en face de Paris une sorte de pôle de répulsion.

G. GOUGENHEIM.

70. Henry PEYRE. — *La Royauté et les langues provinciales*.
Paris, G. Peyre, 1933. In-8, 270 pages.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans cette thèse de doctorat en droit une vaste enquête comparable aux recherches de Ferdinand Brunot, ou aux travaux de M. Auguste Brun sur l'introduction du français dans les provinces du midi de la France. L'auteur s'est seulement attaché à étudier, à la lumière des doctrines néomonarchistes, la politique suivie par les rois de France à l'égard des langues et dialectes parlés dans le royaume, entre le ^{xvi}^e siècle et la Révolution. Par « langues provinciales » il entend à la fois les anciens dialectes, les dialectes romans usités comme langue administrative dans les provinces nouvellement acquises (Béarn, Roussillon, Corse) et les idiomes non romans (basque, breton, flamand, allemand).

La contribution la plus importante de M. H. Peyre consiste dans une nouvelle interprétation de l'édit de Villers-Cotterets de 1539, prescrivant le français dans les actes judiciaires. Selon M. A. Brun cet édit était dirigé contre les dialectes aussi bien que contre le latin. M. Peyre s'appuie sur les commentaires des juristes du temps pour montrer que par « langage maternel françois », il fallait entendre la langue parlée, qu'elle fût proprement française ou dialectale. Même si l'on admet cette interprétation, il n'en reste pas moins vrai que l'édit a servi à la diffusion du français : celui-ci seul en a bénéficié et la substitution du français au dialecte comme langue administrative du midi de la France en a été hâtée.

M. Peyre croit que la royauté a eu une grande tendresse pour les « langues provinciales » comme pour les anciennes libertés des provinces. En fait, au ^{xvi}^e siècle, et même bien avant, la primauté du français de Paris était chose acquise dans la majeure partie du royaume. A voir le parti qu'actuellement les nationalismes exacerbés tirent, dans certaines régions de l'Europe, de différences linguistiques moindres que celles qui séparaient le picard du français, on ne peut s'empêcher de penser que cette vieille suprématie du français parisien a été un bienfait pour l'unité de la nation.

Il a certainement existé au moyen âge, même dans les provinces d'oïl, un problème de la langue administrative : au ^{xiv}^e siècle par exemple, les ordonnances envoyées de

Paris en français de l'Île-de-France étaient transcrites en picard sur les registres municipaux d'Amiens. Il y a là une question que malheureusement M. Peyre n'a même pas effleurée. En tout cas au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle la suprématie du français n'est plus en cause.

En ce qui touche les langues non françaises des provinces nouvellement acquises (béarnais, catalan, allemand de Lorraine et d'Alsace, italien de Corse), M. Peyre fait les plus grands éloges de la politique prudente et à longue échéance de la royauté. Celle-ci semble en effet avoir été extrêmement temporisatrice en ce qui concerne l'introduction du français comme langue judiciaire et administrative, surtout en Alsace, et s'être désintéressée de l'assimilation linguistique des populations ; l'école, ce puissant moyen d'unification linguistique, ne la préoccupait qu'en tant que comportant l'enseignement religieux. De là des décisions paradoxales, comme celle qui interdisait aux luthériens, tolérés en Alsace après la révocation de l'édit de Nantes, d'enseigner en français, de peur qu'ils ne répandissent leurs doctrines dans la population catholique de langue française.

M. H. Peyre a mille fois raison d'affirmer que l'unité linguistique n'est, pas plus que l'unité religieuse ou raciale, essentielle à une nation ; cependant quand on constate qu'aujourd'hui chaque langue sert de véhicule à une culture nationale ayant ses caractères propres, on est bien obligé de penser que le problème se pose à présent en d'autres termes qu'au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle.

G. GOUGENHEIM.

71. Elsa LANDIN. — *Étude sur la construction de certains verbes exprimant la prière, la hâte et la nécessité en français*. Uppsala, Almqvist et Wiksells Boktryckeri. In-8, 178 pages.

M^{me} E. Landin a étudié un certain nombre de verbes qui, dans la langue actuelle, se construisent avec pour compléments un substantif désignant une personne et un infinitif. Il s'agit de verbes exprimant la prière, auxquels *prier* peut servir de type, la hâte (*se hâter, se dépêcher, s'efforcer*), la nécessité (*forcer, contraindre, obliger*). On peut remarquer que

dans la seconde catégorie, sauf pour *hâler*, le pronom réfléchi est aujourd'hui partie intégrante du verbe et que par conséquent le rapprochement avec les autres verbes ne répond pas à l'état actuel de la langue.

On peut faire une observation du même ordre sur la façon dont M^{me} Landin interprète les compléments de ces verbes, Faute d'avoir recours à la notion d'objet, elle se trouve amenée à transposer dans la structure moderne de la langue, des dénominations qui ne sont valables que pour un état beaucoup plus archaïque du français, C'est ainsi que dans *prier quelqu'un de faire quelque chose*, elle considère *quelqu'un* comme un « complément direct » et *de faire quelque chose* comme un « complément circonstanciel », ce qui peut être vrai historiquement, l'infinitif marquant primitivement sur quoi porte la prière, mais n'est plus exact dans l'état actuel du français où, *quelqu'un* étant l'objet premier de *prier*, l'infinitif est vraiment un second objet.

C'est que l'étude de M^{me} Landin est avant tout historique et, à ce point de vue, nous ne pouvons que louer sa conscience et sa méthode : elle suit de siècle en siècle la construction des verbes qu'elle étudie ; on voit ainsi s'opérer progressivement la substitution de *prier quelqu'un* à *prier à quelqu'un* (et de même pour *supplier* et les verbes analogues), et aussi la limitation du second complément de ces verbes à un infinitif, l'emploi dans cette fonction de substantifs désignant des choses et de propositions subordonnées s'amenuisant petit à petit.

G. GOUGENHEIM.

72. Raphael LEVY. — *Répertoire des lexiques du vieux français*. New-York, Modern language Association of America ; London, Oxford University Press, 1937. In-8°. x-65 pages.

Le répertoire de M. R. Levy comprend 745 titres. Il est vrai qu'aux lexiques de l'ancien français, M. R. Levy a ajouté une cinquantaine de glossaires d'auteurs modernes, et qu'il a donné une liste des « principaux lexiques inexistantes et incomplets » de textes du moyen âge, destinée à provoquer des travaux de dépouillement. M. R. Levy a aussi inclus dans sa bibliographie des travaux en cours de rédaction.

Les lexiques sont rangés d'après le nom de leurs auteurs (le plus souvent des éditeurs de textes) ; dans une première section l'auteur a groupé les dictionnaires, les chrestomathies et les recueils généraux ; les autres lexiques sont classés par siècle. Une table des autres et des textes médiévaux, un index des éditeurs cités et une table de renvois aux bibliothèques américaines complètent ces listes et en facilitent l'utilisation.

Peut-être une mention spéciale pouvait être faite des glossaires absolument complets, tels que ceux de M. L. Foulet pour la *Chanson de Roland* et de M. Mario Roques pour *Aucassin et Nicolette*. Ces lexiques, fort peu nombreux, offrent un intérêt tout spécial pour toutes les recherches de langue et de style.

G. GOUGENHEIM.

73. Ernst G. WAHLGREN. — *Sur l'origine de l'i initial des pronoms français du type icist, icil*. Studier i modern Språkvetenskap, XIII, Uppsala, 1937, p. 105-143.

L'ancien français possède pour ses mots démonstratifs une double série de formes, avec et sans *i-* initial : *icist* et *cist*, *ici* et *ci*, *il* et *tel*, etc. Cet *i-* est fort difficile à expliquer. On peut répartir en deux groupes les explications qui en ont été proposées, telles que M. Wahlgren les expose dans son article : les uns voient dans l'*i-* initial une ancienne partie constitutive des mots faits avec *ecce-* ; les autres le considèrent comme un élément primitivement autonome (*hīc*), qui se serait d'abord développé dans *ici*, puis se serait étendu aux autres démonstratifs. C'est cette dernière hypothèse qui avait, dans ces derniers temps, la préférence des romanistes. Mais elle suppose que les formes brèves *cist*, *cil*, etc., sont antérieures aux formes longues *icist*, *icil*, etc. et résultent d'une aphérèse ancienne de la syllabe initiale de **ecce-īsfī*, **ecce-īllī*, etc. Or les formes en *i-*, loin de se développer, sont de bonne heure en décadence. M. E. G. Wahlgren revient donc à l'explication qui voit dans cet *i-* la syllabe initiale des formes en *ecce-*. Le vocalisme *i-* se serait produit au cas sujet par un passage de **ecist*, **ecil* à *icist*, *icil*, en face des cas régimes **ecest*, **eccz*, **ecel*, **ecels*, l'*i* apparaissant

comme caractéristique du cas sujet, l'*e* comme caractéristique du cas régime. Puis l'aphérèse serait survenue, mais l'*i*-, perdant son caractère casuel, serait devenu un simple préfixe pouvant s'ajouter à tous les termes démonstratifs pour leur donner une forme plus relevée ou métriquement plus commode.

M. Wahlgren n'a pas voulu séparer les faits français des formes à *a*- initial d'autres langues romanes : roum. *acest*, etc., rét. *aquel*, etc., esp. et port. *aqui*, etc. Il voit dans cet *a*- un développement de *eccu(m)*, rejetant *atque* qui est inconnu du latin vulgaire. Quant à l'*ai*- initial du provençal *aicest*, etc., il propose de le considérer comme venant de *ecce*-, avec contamination du type en *aq*-.

Il y a évidemment dans la construction analogique de M. Wahlgren un élément gratuit qu'il est difficile d'éliminer de ce genre d'explication ; mais sa démonstration est conduite avec beaucoup de méthode et d'esprit critique.

G. GOUGENHEIM.

74. Kenneth URWIN. — *Georges Chastelain. La vie, les œuvres.* Paris [sans nom d'éditeur], 1937. In-8° ; 246 pages.

L'étude de M. K. Urwin sur Georges Chastelain, historien et poète du x^ve siècle, appartient surtout à l'histoire littéraire : Chastelain a joué un grand rôle dans la littérature du x^ve siècle et son influence a été profonde. Néanmoins ce travail intéresse par plusieurs côtés l'histoire de la langue française. Chastelain en effet a été un artiste ; il a donné un grand développement à la prose d'art française, fortement imprégnée de la prose oratoire des Latins. ; en poésie, il annonce les préoccupations artistiques des Grands Rhétoriciens, sans tomber dans leurs recherches puériles : une innovation comme l'élimination de la césure féminine épique (une syllabe supplémentaire en *-e* admise à la coupe du vers après la syllabe accentuée, dans les mêmes conditions qu'à la fin du vers) atteste le souci qu'il a eu de la forme. On ne sera donc pas surpris que le latinisme soit fréquent sous la plume de Chastelain. M. K. Urwin donne, à l'appendice II de sa thèse, une longue liste de mots empruntés au latin : il

en note un certain nombre qui, dans l'état actuel de nos connaissances, peuvent être considérés comme ayant été introduits en français par Chastelain lui-même.

M. K. Urwin s'est intéressé aussi aux influences régionales qui se sont exercées sur la langue de Chastelain ; celui-ci, en effet, a vécu presque constamment dans le Hainaut, en particulier à Valenciennes, au service des ducs de Bourgogne. On trouvera dans le livre de M. K. Urwin, p. 88-91, une liste de termes d'origine flamande ; mais le problème le plus délicat est celui de l'influence picarde. M. K. Urwin ne l'a pas traité dans son ensemble : il a mentionné, au chapitre de la versification, certaines rimes qui s'expliquent par la prononciation picarde, par exemple : *cieux : mortieux, sieu* (suif) : *Dieu, France : branche, fille : ville*, et il l'a réuni, p. 91-96, au chapitre du vocabulaire, 55 « mots picards », qu'il fait précéder de cette note assez étrange : « Beaucoup de ces mots se trouvent très souvent en ancien français. Nous en donnons ceux qui paraissent dans les glossaires picards (*sic*), même s'ils ne sont pas spécifiquement picards. » Mais justement il s'agissait de discriminer les mots qui au *xv^e* siècle pouvaient être dénoncés comme des picardismes.

En fait, que trouvons nous dans la liste de M. K. Urwin ? Tout d'abord des graphies et des formes picardes : *bachin, bachinet, cacher* « chasser » (à ce propos, quel mot Chastelain emploie-t-il pour « cacher » ? sans doute *musser, mucher* ?), *cappelle, carpenter, clocque, enfanchon, espluquer*, en somme assez peu nombreuses, si l'on pense seulement au nombre de *k-* et de *ch-* qu'on pourrait trouver en face des *ch-* et des *c-* français. Dans le reste de la liste, M. K. Urwin a enregistré, en dehors de quelques picardismes certains, des mots qui sont encore usités en français commun, tels que *hocher* (la tête), *rêche, tanner* (« tourmenter », plutôt que « vexer »), sans qu'on soit autorisé à les supposer d'origine picarde, et d'autres qui, pour avoir disparu de l'usage moderne, ne semblent pas avoir été spécialement picards au *xv^e* siècle : ainsi *aherdre, estrain, feure, fèvre, grève* « pièce d'armure », *hourd, raye* « sillon ».

M. K. Urwin a suivi aveuglément Corblet en traduisant par « bouche » le mot *orine* qu'il trouvait dans des vers de la *Mort de Charles VII* : *Car cent autre que je viens de l'orine Qui hayt Angloys* (le début de ces vers est sans doute altéré). Corblet donne en effet, dans son *Glossaire étymologique et*

comparé du patois picard ancien et moderne, paru en 1851 : « ORINE, bouche », mais il fait précéder le mot de l'astérisque qui signifie « ancien dialecte picard ou vieux patois picard inusité » et il ajoute une référence des *Coutumes du Beauvoisis* de Philippe de Beaumanoir et une étymologie fantaisiste : « de *os*, *oris* ». Or, dans le texte de Beaumanoir *orine* a son sens habituel d'« origine, naissance ». M. K. Urwin aurait dû prendre garde que Corblet peut être utilisé pour le patois moderne, mais est absolument sans autorité en ce qui concerne les formes anciennes. Le rapprochement de *luton de mer* avec « **lue*, brochet » de Corblet est aussi à rejeter, *luton de mer* équivaut à peu près à « monstre marin » et n'a rien de spécifiquement picard.

En somme, à moins que d'autres faits linguistiques aient échappé à M. K. Urwin, l'élément picard chez Chastelain se réduit à peu de chose, et cela est assez frappant chez un écrivain qui, bien qu'il souhaitât l'union de la Bourgogne et de la France, était politiquement étranger à la France, où il ne s'est rendu qu'en mission diplomatique. L'influence picarde est moins importante chez lui que chez son disciple Molinet (cf. la thèse de M. Noël Dupire, *Jean Molinet*, p. 214-238).

G. GOUGENHEIM.

75. Eugen LERCH — *Vom Wesen des Satzes und von der Bedeutung der Stimmführung für die Satzdefinition*, Archiv für die gesammte Psychologie, C (1938), p. 133-197.

M. E. Lerch signale, au début de son étude, que l'on a déjà donné plus de deux cents définitions de la phrase. Cette constatation ne l'a pas empêché de reprendre à la base ce problème capital. Il reproche en effet aux définitions que l'on a données de la phrase, leur insuffisance sur deux points : d'une part elles ne distinguent pas par des critères décisifs la phrase du mot ou du groupe de mots qui en est un élément, d'autre part, elles n'englobent pas assez nettement ou même excluent les mots constituant des phrases à eux seuls : interjections, mots comme *oui* ou *non*, cris d'appel ou commandements (all. *Hilfe* « à l'aide », fr. *Feu !*) ; les énumérations, les réponses, les interrogations. La phrase ne doit pas non plus

être limitée à la communication à un auditeur ; des interjections qui traduisent un sentiment individuel n'en sont pas moins des phrases.

M. Lerch se trouve ainsi amené à rejeter les définitions de la phrase comme groupement, comme unité de sens, comme prise de position, comme forme ordonnante. Il arrive à cette conclusion que l'on ne peut donner de la phrase une définition psychologique, mais seulement une définition linguistique. Cette définition, il la fonde sur la mélodie : la phrase est un tout au point de vue mélodique. Il fait seulement une concession touchant le contenu de la phrase en exigeant qu'elle soit porteuse de sens (*sinnvoll*) : un hurlement de colère ne saurait être considéré comme une phrase.

M. Lerch va jusqu'à affirmer, p. 189-190, en s'appuyant sur des exemples curieux, que les tons spécifiques de l'interrogation, de la menace, etc., sont si caractéristiques que nous les percevons même lorsque nous ne comprenons pas les paroles prononcées. Mais les exemples se rapportent à des personnes parlant la même langue ou des langues appartenant à la même civilisation. En est-il encore ainsi lorsqu'il s'agit de langues de types tout à fait différents ?

Le livre de M. Lerch, écrit par un linguiste éminent qui sait manier les idées, apporte une lumière toute nouvelle sur le problème fondamental de la syntaxe.

G. GOUGENHEIM.

76. Hugo GLÄTTLI. — *Probleme der kirchlichen Toponomastik der Westschweiz und Ostfrankreichs*. Paris, E. Droz ; Zurich et Leipzig, Max Niehans, 1937. In-8 ; 170 p. et une carte (Romanica helvetica, V).

Le travail de M. H. Glättli est intéressant par sa méthode et par ses résultats. Partant de l'étude de noms de lieux modernes, il arrive à retracer l'aire et l'histoire de termes de la langue parlée antérieurs aux premiers textes en langue vulgaire. Il s'agit de mots de la langue religieuse, désignant le cimetière ou l'église ou signifiant « saint », mais un peu en marge de la langue ecclésiastique officielle, ce qui explique leur rareté dans les textes latins.

La plus longue étude est consacrée au mot **martyrelum* (ou plutôt **marturelum*) « cimetière », qui est à la base des noms de lieux *Le Martroy*, *Le Martray*, *Marlerey*, etc. Ce mot avait déjà été étudié, en particulier par M. P. Æbischer. M. Glättli a repris le problème délicat de son origine et de son sens premier. Il rejette l'étymon *martyrium* « chapelle funéraire », d'abord parce que ce sens semble n'avoir guère eu de vitalité en Gaule, ensuite parce que le dérivé aurait été **martyrietum* et non **martyrelum*. Il rattache **marturelum* directement à *martyr* : le suffixe *-elum* ne marque pas la collectivité, mais provient de mots qui ont désigné le tombeau, comme *carnelum*, *buslicetum*, *sepulcretum*. Ainsi interprété, le mot rappelle l'usage du temps d'entasser les sépultures auprès du tombeau d'un martyr. D'après des critères géographiques (absence de noms de lieux venant de **marturelum* dans les régions christianisées plus tardivement et leur fréquence dans les régions de Lyon et de Tours), M. Glättli place l'époque de la formation du mot dans la seconde moitié du *iv^e* siècle.

D'autres mots désignant le cimetière qu'étudie M. Glättli, sont *tumbetum* (> *Tomboy*), constitué au *vii^e* siècle à l'aide du même suffixe dans une aire plus restreinte, qui coïncide en gros avec l'archidiocèse de Besançon, et *atrium* (> *Aitre*), qui a recouvert les anciens mots dans le Nord et l'Est de la Gaule et est encore vivant en picard et en wallon. Sur le reste du territoire *cœmeterium* l'a emporté sur ses concurrents, ayant été préféré par l'Église à cause de son sens plus spécifiquement chrétien.

M. Glättli a consacré quelques pages à *domnus* qui survit dans des noms de lieux comme *Damloup* et *Dompierre* et qui a été un concurrent malheureux de *sanctus* auquel il a finalement dû céder, sans doute encore à cause du caractère spécialement religieux de ce dernier mot.

Enfin deux études traitent de mots désignant l'église : *basilica* et *monasterium*. *Basilica*, qu'on retrouve aujourd'hui dans les nombreux *Basoches*, *Basoges*, *Bazeilles*, etc., était encore senti comme neuf au *iv^e* siècle et a vécu jusqu'au *viii^e*. Ce mot s'est d'abord appliqué aux églises consacrées aux saints et aux martyrs, en souvenir de la *Basilica Constantini* de Jérusalem. Quant à *monasterium*, qui est à l'origine de l'ancien français *mostier*, d'où les *Moultiers* modernes, son emploi pour désigner l'église paroissiale se rattache non à une adminis-

tration des paroisses par le clergé régulier, qui n'a pu être qu'exceptionnelle, mais aux chapitres de séculiers vivant en commun, institution qui s'est développée aux VIII^e et IX^e siècles. Ce sens de *monasterium* a d'ailleurs dû être uniquement du domaine de la langue parlée, car on ne le rencontre pas dans les textes latins.

On retrouve dans ce travail un des mérites de l'école romainiste suisse : l'alliance si féconde des méthodes de la géographie linguistique et de l'étude des données fournies par les textes.

G. GOUGENHEIM.

77. Paul LEMOINE. — *L'Ile de France, étude géologique, topologique et morphologique*. Introduction : définition et grandes divisions de l'Ile-de-France. Première partie : Topologie. Paris, édition du Muséum, 1937. In-8 ; 263 p. et une carte (Mémoires du Muséum national d'histoire naturelle, nouvelle série, tome V, fasc. 1).

Ce volume consacré aux noms de lieux de l'Ile-de-France est l'ouvrage d'un géologue. C'est là une preuve de l'intérêt que présentent pour d'autres disciplines les résultats acquis par la toponymie et, en général, par la linguistique. M. P. Lemoine a vu dans l'étude des noms de lieux un moyen de résoudre les problèmes de peuplement, en rapport avec la géographie physique et la géologie ; de là le nom de topologie et non de toponymie donné au volume.

Une première partie énumère les couches successives des noms de lieux, traite des noms de sources et de cours d'eau, des noms relatifs à la nature du sol, aux forêts, aux arbres, aux cultures et se termine par quelques pages fort suggestives sur les routes anciennes. On trouvera dans cette partie des faits intéressants et curieux : une liste d'églises bâties sur des sources, qui se sont sans doute substituées à des lieux de dévotion très anciens. M. P. Lemoine fait sur les routes anciennes des remarques du plus haut intérêt pour l'histoire de la civilisation quand il note leur concentration sur certains clochers (par exemple Laon, Senlis, Beauvais) construits probablement sur l'emplacement de lieux sacrés antérieurs et au contraire l'évitement de certaines villes par les voies romaines.

Puis M. P. Lemoine étudie successivement les diverses régions de l'Ile-de-France, chaque région étant à son tour subdivisée en unités plus petites. Dans chacune de ces subdivisions, l'auteur classe les noms des localités en sept catégories selon leur origine (inconnue, celtique, romaine, franque, ecclésiastique, féodale, moderne) et dresse une statistique qui établit le pourcentage des diverses origines dans la région considérée. Un graphique et une carte montrent pour chaque région la répartition des noms de lieux.

M. P. Lemoine aboutit ainsi à des conclusions intéressantes : les noms romains dominent à l'Ouest de Paris et dans les régions de Soissons et de Reims, les noms francs dans le Vexin et dans le Mantois ; les noms ecclésiastiques se situent dans les régions défrichées sous l'impulsion de l'Eglise entre 800 et 1200.

M. P. Lemoine a manié un matériel considérable ; l'index des localités à la fin du volume comprend plus de 2.700 noms. Malheureusement, obligé par son plan de ranger tous les noms de lieux dans des catégories déterminées, il a dû, tout en faisant la part aux mots d'origine inconnue, assigner une origine précise à tous les autres. Il s'est appuyé en général sur l'ouvrage de Longnon, mais n'a pu éviter certains flottements. Il donne, par exemple comme francs les deux *Rieux* (Oise et Marne), qui viennent du latin *riuus*, alors qu'il classe parmi les noms d'origine romaine *Rosoy* (Oise), qu'il fait venir, d'après Longnon, du germanique *raus* « roseau ». Les trois *Bruyères* sont rangés parmi les noms d'origine moderne, bien que pour l'un d'entre eux (*Bruyères-le-Châtel*, Seine-et-Oise) il donne une forme de 670. On voit mal d'ailleurs sur quel critère s'appuie M. Lemoine pour distinguer les noms d'origine moderne de ceux d'origine féodale : sur dix noms « d'origine moderne » du Laonnais, six sont attestés entre le x^e et le xii^e siècle et parmi eux certains peuvent remonter beaucoup plus haut.

L'intérêt de l'ouvrage de M. P. Lemoine réside donc surtout dans ses vues d'ensemble et dans ses conclusions générales, mais il ne saurait tenir lieu d'un dictionnaire topographique de l'Ile-de-France qui nous fait encore défaut.

G. GOUGENHEIM.

78. Madeleine BALTUS. — *Toponymie du Pays de Cruye et du Val de Galie* (Introduction). Paris (Maisonnette), 1938, in-8, 106 pages, croquis géographiques hors-textes.

Travail publié par la Revue d'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise, préfacé par Albert Dauzat qui en a surveillé l'exécution comme diplôme de l'École des Hautes-Études. Cette « introduction » porte surtout sur l'histoire du domaine étudié (en gros environs de Versailles), mais comporte déjà maintes indications linguistiques.

Les remaniements des noms de lieux de diverses origines suivant les diverses circonstances : évolution générale du français, traits dialectaux, analogies et fausses régressions, étymologies populaires variées des termes incompris, etc. sont du plus grand intérêt. Une étude en profondeur telle que celle-ci, sur un domaine limité, et relativement bien connu au moyen de documents variés, est importante.

C'est pourquoi elle est signalée ici, dans son état présent ; on souhaitera la parution rapide du lexique et du dictionnaire topographique qui achèveront l'ouvrage.

Marcel COHEN.

79. Georges MUSSET, avec la collaboration de Marcel PELLISSON et du Dr Charles VIGEN. — *Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et de la Saintonge* (publication continuée à partir du tome IV par Camille BEAULIEU), t. IV, La Rochelle, imprimerie Masson et Renaud, 1938. In-8, xv 445 pages.

Après la mort de Georges Musset et de ses deux collaborateurs, M. Camille Beaulieu a poursuivi la publication de ce vaste glossaire, dont le quatrième volume embrasse les lettres N-R. L'ouvrage sera complet en cinq volumes. Il apporte un matériel très précieux pour la connaissance des parlers de l'Ouest de la France, immédiatement au nord du gascon. Il se recommande surtout par son abondance. Les auteurs ont en effet enregistré tout ce qu'ils ont rencontré, aussi bien dans le parler moderne que dans les textes et les

documents d'archives. On n'y trouvera donc pas l'inventaire lexical d'un patois déterminé, mais une riche moisson de vocabulaire ; on peut évaluer à environ cinq mille le nombre des termes relevés dans ce seul quatrième volume.

P. 84. Le mot transcrit sous la forme *paragonile* et traduit par « charité ? » donne une syllabe de trop au vers dont-il est extrait (pièce en vers du XVIII^e siècle, d'un manuscrit de Pons). Ne pourrait-on voir dans ce mot une forme de *paraguante* ?

G. GOUGENHEIM.

80. Bengt HASSELROT. — *Etude sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle (Vaud)*. Uppsala, A. B. Lundequistska Bokhandeln ; Paris, E. Droz, [1937]. In-8, 281 pages.

M. B. Hasselrot a étudié de très près, grâce à un long séjour sur les lieux, les patois d'Ollon et de la région environnante, dans le district d'Aigle, à l'extrémité Sud-Est du canton de Vaud. Dans son introduction il a donné une esquisse géographique de la contrée et retracé les vicissitudes qu'elle a subies dans le cours des temps ; il a aussi exposé l'état du patois et les ressources en témoins qu'il a trouvées pour l'étudier.

Le reste de l'ouvrage consiste essentiellement en une phonétique historique, à laquelle M. B. Hasselrot a ajouté quelques palatogrammes, et en un glossaire abondant. Quelques petits récits, notés phonétiquement, donnent une idée de la langue parlée. La morphologie et la syntaxe sont réduites à des notes très succinctes.

L'étude de phonétique historique est faite selon le plan adopté par les dialectologues suisses. Elle repose sur un matériel lexical important. M. Hasselrot s'est attaché à débrouiller les évolutions phonétiques qui sont extrêmement complexes, comme dans les autres parlers franco-provençaux, les phénomènes de palatalisation en particulier ont une grande ampleur.

Dans sa conclusion l'auteur met en relief les divergences phonétiques qu'il a observées à l'intérieur de la commune d'Ollon et des communes voisines et les faisceaux d'isophones qu'il a pu déterminer à travers le district d'Aigle ; il fait intervenir utilement les différences lexicales. Il souligne le

rôle de limite linguistique que joue la Dranse d'Abondance, sans qu'on puisse le mettre en rapport avec d'anciennes limites politiques ou religieuses.

S'il nous était permis d'exprimer un souhait, nous aimerions avoir une description de la phonétique de ce patois faite d'un point de vue fonctionnel ; une vive lumière serait ainsi projetée sur son système phonétique actuel. M. Hasselrot, avec la connaissance approfondie qu'il en possède, serait admirablement qualifié pour cette tâche.

G. GOUGENHEIM.

81. Marius VALKHOFF. — *Philologie et littérature wallonnes. Vade-mecum*. Groningen-Batavia, J. B. Wolters, 1938. In-8, 161 p. et une carte.

M. Marius Valkhoff, dont on connaît le beau travail sur les mots français d'origine néerlandaise, a voulu donner sous une forme assez condensée, mais point aride, une sorte d'initiation aux études de philologie wallonne. Il a embrassé dans ce « vade-mecum » non seulement le wallon ancien et moderne, mais aussi l'histoire littéraire des œuvres écrites dans ce dialecte. Pour garder à son travail un caractère concret et éviter des généralisations imprudentes, il a décrit l'ancien wallon d'après un texte nettement dialectal : le *Livre de prières* manuscrit de La Haye (xiii^e siècle), en complétant cette description par l'indication des caractéristiques wallonnes d'autres textes. Dans le même esprit, pour la morphologie du wallon moderne, il a pris pour base celle d'une localité précise, Warsage, d'après les données d'une enquête personnelle.

P. 13-15, M. Valkhoff s'est attaché à énumérer les dialectes et les sous-dialectes du wallon, il a tracé des limites dialectales à l'intérieur du domaine wallon sur la carte placée à la fin du volume. M. Valkhoff sait certainement ce qu'a d'artificiel cette notion de dialecte et de sous-dialecte, qui, en dernière analyse, traduit le rayonnement de centres directeurs et de centres secondaires, chaque fait linguistique ayant sa limite propre (Des faisceaux d'isophones peuvent d'ailleurs recouvrir d'anciennes frontières naturelles, comme celui qui sépare le wallon du picard et qui semble coïncider avec l'ancienne

Forêt charbonnière, p. 12). Mais n'est-il pas à craindre que des débutants inexpérimentés ne croient qu'il existe des limites dialectales aussi tranchées que les délimitations administratives ?

M. Valkhoff semble avoir interprété, de façon trop strictement wallonne les graphies de quelques mots savants qui dépassent largement le domaine de ce dialecte : *hiretage* (p. 40), *Nicholas* (p. 42), où le *ch* n'est pas un « hypercorrectionisme », mais une graphie destinée à montrer la science du copiste, à rapprocher de graphies telles que *Chajjn*, *Symon*, etc., que l'on rencontre au moyen âge. P. 46, M. Valkhoff cite, comme fait d'épenthèse, à côté des futurs *beveral* et *prenderas*, la forme *esperile* ; l'*e* intérieur de ce dernier mot n'est pas une épenthèse, il représente l'adaptation de la syllabe initiale de *spiritus* et est constant au moyen âge.

P. 76. L'affirmation que l'assourdissement des consonnes finales sonores est une « tendance générale de presque chaque langue » me semble téméraire. En français en tout cas, elle ne se rencontre dans aucun parler en dehors du wallon et du lorrain.

G. GOUGENHEIM.

82. W. D. ELCOCK. — *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais*. Paris, E. Droz, 1938. In-8 ; 226 p. et 29 cartes.

Le travail de M. W. D. Elcock est un excellent exemple d'étude dialectologique portant sur un territoire restreint et ayant pour objet des problèmes bien déterminés. Dans les montagnes de l'Aragon et du Béarn le traitement des occlusives sourdes du latin présente des particularités très curieuses : d'une part elles sont restées sourdes à l'intervocalique, d'autre part elles se sont sonorisées après une consonne nasale ou liquide ; ainsi béarn. *betel*, arag. *betyelo* < *uitellus* ; béarn. *brango*, arag. *branya* < *branca*.

Ces deux faits avaient été signalés en 1913, dans la Revue internationale des études basques, par J. Saroïhandy qui les avait attribués à l'influence d'un substrat ibérique, opinion à laquelle s'est rallié récemment M. G. Rohlfs dans son ouvrage sur *le Gascon*.

M. Elcock a voulu approfondir par une enquête directe l'extension géographique de ces faits. Il a étudié sur place les formes des mots où les phénomènes avaient pu se manifester ; comme l'on pouvait s'y attendre, il a constaté que l'extension des faits phonétiques variait selon les mots. Seules des aires extrêmement conservatrices, mais d'étendue très limitée, dans les plus hautes vallées de l'Aragon et du Béarn, les présentent encore avec une réelle ampleur. Ailleurs il ne subsiste, comme témoins d'une ancienne extension, que certains mots et des noms de lieux. Des cartes nombreuses, en particulier des cartes de mots, font bien voir les rapports de ces diverses aires.

Ces phénomènes sont aujourd'hui en recul. Dans son étude des conditions actuelles des parlars des régions intéressées, M. Elcock a été amené à faire des constations intéressantes sur la vitalité des patois aragonais et béarnais. Contrairement à ce qu'on pourrait croire à priori, le béarnais jouit, chez les paysans du versant français, d'une considération plus grande que l'aragonais chez ceux du versant espagnol : cela tient au prestige qui s'attache au béarnais de Pau (au détriment d'ailleurs des patois locaux), tandis que le paysan d'Aragon est persuadé de l'infériorité de son parler par rapport au castillan.

En ce qui concerne l'origine de ces phénomènes phonétiques, M. Elcock rejette la théorie basquissante de J. Saroïhandy, ainsi que l'explication par l'osque que M. Menendez Pidal a proposée pour le second phénomène. Nous ne pouvons blâmer M. Elcock de sa prudence : les explications par les substrats sont tentantes, mais bien difficiles à prouver rigoureusement. Les mêmes phénomènes apparaissent dans d'autres régions de la Romania et rien n'empêche d'admettre que la conservation d'une part et l'innovation d'autre part soient indépendantes des substrats.

Si les conclusions de M. Elcock sont négatives en ce qui touche l'origine des phénomènes étudiés, il aboutit à des résultats positifs intéressants relativement aux affinités phonétiques qui existent entre les deux versants des Pyrénées : ces affinités s'expliquent par le fait que les Pyrénées n'ont pas été, jusqu'à une époque récente, une véritable frontière ; les montagnards des deux versants étaient liés par une solidarité étroite qui se manifestait par des conventions et des pactes de vallée à vallée. La linguistique vient confirmer les

conclusions des historiens, dont M. Elcock a donné un aperçu très suggestif : non seulement les deux versants présentent des traitements phonétiques communs, mais les limites de certains faits lexicaux, par exemple celles des mots qui désignent la « claie » et la « fougère » sont perpendiculaires aux Pyrénées.

G. GOUGENHEIM.

83. Oscar KELLER. — *Beiträge zur Tessiner Dialektologie*. Paris, E. Droz ; Zurich-Leipzig, M. Niehans, 1937. In-8, 332 p. (Romanica helvetica, III).

M. O. Keller a réuni un matériel abondant et bien localisé pour la connaissance des parlers du canton du Tessin qui n'avaient pas été, jusqu'à présent, l'objet de travaux en rapport avec leur intérêt. Chargé de recueillir des enregistrements phonographiques de parlers tessinois pour la collection de l'Université de Zurich, M. Keller a rassemblé sur deux points des matériaux plus étendus qui sont publiés dans ce volume des Romanica helvetica. Ces deux points sont Rovio (Lugano) et Bellinzona, dans le Val Verzasca (Locarno). Le premier a fourni un échantillon des parlers du Sottoceneri ; le second, situé dans le Sopraceneri (au nord du monte Ceneri) est caractéristique d'une autre région tessinoise.

La première enquête a été faite avec l'aide de M^{me} Carloni-Groppi, qui connaît parfaitement les parlers de sa région natale. Elle comprend, outre l'introduction indispensable et des données phonétiques et morphologiques, des traductions de textes et un choix de mots. La seconde consiste essentiellement dans la publication d'un vocabulaire étendu recueilli par le Dr Michele Grossi, de Bellinzona ; des dessins et des photographies illustrent ce glossaire qui est complété par des indications sur l'état du dialecte et sur sa phonétique. M. O. Keller y a ajouté des tableaux phonétiques donnant les formes locales d'un certain nombre de mots typiques recueillies dans les différents points du val Verzasca et dans les villages situés à l'entrée de la vallée. Des tableaux des conjugaisons, établis selon les mêmes principes, terminent le volume. On remarquera qu'à côté des formes simples le Val Verzasca connaît des formes en *-ba* au présent, à l'imparfait et au futur

de l'indicatif, ainsi qu'au conditionnel ; ce *ba* est l'intensif *bene* qui s'est incorporé à la conjugaison. Ce phénomène est à rapprocher de la formation des imparfaits en *-or* dans les patois lorrains.

G. GOUGENHEIM.

84. Renato Agostino STAMPA. — *Contributo al lessico preromanzo dei dialetti lombardo-alpini e romanci*. Zurich-Leipzig, M. Niehans, 1937, 212 p. et une carte (Romanica helvetica, II).

Le titre de ce volume ne répond pas exactement à son contenu : l'auteur en effet a été amené par la façon dont-il a conçu son ouvrage, à enregistrer et à étudier un certain nombre de types latins. Néanmoins c'est le matériel abondant recueilli sur le vocabulaire prélatin qui fait le principal intérêt de l'ouvrage.

M. Stampa a fait une enquête lexicale sur les parlers de la Valteline (vallée de l'Adda), jusqu'ici peu explorée au point de vue dialectologique. Il s'est attaché spécialement aux parties du vocabulaire qui pouvaient recéler des éléments préromans : noms d'animaux et de plantes, termes relatifs à l'élevage et à la fabrication du fromage, aspects du sol et de l'atmosphère. Originaire de Bergell, aux confins du romanche et du lombard, M. Stampa a rédigé son questionnaire en lombard, ce qui lui a permis un contact plus direct avec les témoins interrogés. Il a complété son enquête lombarde par quelques sondages sur les parlers des Grisons.

M. Stampa a visé avant tout à fournir un recueil de matériaux authentiques, bien classés et bien situés. Sa méthode d'exposition est très simple : à chaque mot il donne les formes diverses des différents types lexicaux qu'il a recueillis lui-même, puis celles qu'il a trouvées dans les travaux antérieurs, enfin il détermine l'aire occupée par le type. A la fin des index qui terminent le volume, un classement des types, selon l'étendue de leur aire, fournit une vue d'ensemble sur le sujet. Certains de ces mots préromans n'existent que dans la Valteline et dans les vallées voisines (ainsi *mani* « framboise »), d'autres se retrouvent dans le romanche (ainsi *domega* « orge »), d'autres enfin s'étendent jusque dans la

région franco-provençale et même au-delà (ainsi *camoscio* « chamois »).

M. Stampa s'est abstenu de rapprochements hardis et d'hypothèses étymologiques. Parmi les mots préromans qu'il a signalés, quelques uns, tels que *derbila* « darter » sont celtiques ; d'autres semblent provenir de la langue des Rètes, dont nous ne savons malheureusement pas grand chose, pas même s'ils étaient apparentés aux Étrusques ou aux Illyriens. M. Stampa, dans son introduction (p. 10) semble pencher pour la première origine qui a pour elle le témoignage des historiens anciens.

G. GOUGENHEIM.

85. *Bulletin linguistique*, publié par A. ROSETTI, V (1937), Paris, E. Droz, București, Editura « Cultură națională ». In-8°, 269 pages.

MM. A. Graur et A. Rosetti ont donné chacun à ce fascicule un court, mais substantiel article de doctrine. M. Graur défend l'existence d'une catégorie de substantifs neutres en roumain ; il s'agit de substantifs désignant des choses, qui apparaissent comme masculins au singulier et féminins au pluriel. Les grammairiens les appellent *hétérogènes*. M. Graur, avec un sens linguistique aigu, fait valoir que, s'opposant au singulier aux substantifs féminins et au pluriel aux substantifs masculins, ils ne sauraient être considérés comme appartenant aux deux genres, mais constituent un troisième genre. De plus le roumain possède une désinence du pluriel *-uri* (latin *-ora*), qui est neutre, même lorsqu'elle correspond à un singulier féminin : *blană* « pelisse » ; pluriel féminin *blăni* « pelisses » ; collectif pluriel neutre *blănuri* « pelisses appartenant à plusieurs espèces. »

M. Rosetti discute l'interprétation des graphies doubles dans les textes écrits : l'*e* accentué d'un mot comme *lege* « loi » est représenté au xvi^e siècle tantôt par le caractère cyrillique qui note la diphtongue *ea*, tantôt par celui qui note l'*e* ouvert. Faut-il supposer nécessairement des sons différents ou un son intermédiaire ? M. Rosetti remarque que la notation par la diphtongue est une graphie traditionnelle, tandis que la notation par *e* rend la prononciation évoluée. Il rattache cette observation à la définition phonologique

du phonème : ce sont les phonèmes tels qu'ils jouent un rôle dans la langue, et non les sons entendus, qui sont notés par l'écriture. .

Dans deux autres articles, M. Rosetti a étudié de près quelques traitements particuliers de l'*ë* latin en roumain et montré que l'*ă* qui peut apparaître à la fin des participes roumains, n'est dû ni à l'albanais, ni à une extension des formes féminines, mais est d'origine phonétique et provient de l'énergie articulatoire avec laquelle sont prononcées les occlusives finales.

M. J. Byck a étudié l'emploi du pronom personnel dans les phrases du type *vine el tata* (vient-il le père). Il montre que cette construction où *tata* est apposé au pronom personnel et où celui-ci est toujours masculin, même si, au lieu d'un substantif masculin comme *tata*, on a un substantif féminin, est une construction affective ; l'emploi du pronom personnel ne peut y être séparé de l'ordre des mots (le verbe en tête de phrase) et de l'intonation. — M. Byck a consacré un autre article à l'emploi de termes impliquant la notion de « désagréable » comme moyen de renforcement, emploi spécial à la langue populaire et indice d'une mentalité encore primitive.

M. Graur a groupé d'abondantes notes étymologiques sous les titres de *Notes d'étymologie roumaine*, *Corrections roumaines* au REW et *Notes sur quelques mots d'argot*.

Signalons encore, aux mélanges une note de M. L. Spitzer sur l'expression *afăgădui marea cu sare* « promettre mer et sel » (*sare* rime avec *marea*, c'est le sel de la mer qu'on promet avec l'océan) ; une réponse de M. J. Kuryłowicz à la note de M. Nicolau au tome IV du *Bulletin linguistique*, qui maintient qu'au point de vue du système de la langue, *mihi (aliquid) factum est* et *habeo (aliquid) factum* ne sauraient être dissociés ; — une note de M. Gr. Nandriș sur la postposition des pronoms personnels en roumain ; — enfin des compléments et des discussions de M. Graur sur sa théorie des origines de l'article postposé et de M. Rosetti sur le traitement roumain de *et* et *es* latins.

La dialectologie est représentée par une enquête de M. D. Șandru dans la vallée de l'Almăj (Banat).

Le volume se termine par un index des cinq premières années de cette importante publication.

G. GOUGENHEIM.

86. *Buletinul Institutului de filologie romînă « Alexandru Philippide »*. Director : Iorgu IORDAN. Volumul IV (1937). Iași, in-8, iv-280 p.

Ce quatrième volume s'ouvre sur un gros article en allemand dû à M. H. Mihăescu : *Beiträge zur Kenntnis der tum-, tunc-Partikeln*. L'auteur a dépouillé tous les textes ayant une importance dans l'histoire de la littérature latine. Il étudie les contextes pour affirmer que *tunc* a toujours une valeur affective plus forte que *tum*. Il montre, d'autre part, que *tunc* remplace de plus en plus *tum*, à mesure que l'on avance vers l'époque romane, qui ne connaît plus que *tunc*.

M. G. Istrate étudie le parler du village Nepos (d. Năsăud), en employant la méthode classique : phonétique, morphologie, syntaxe, textes. Dans la discussion des formes aberrantes, il part toujours de la forme littéraire. A propos de roum. *fasule* (litt. *fasole* « haricot »), il n'est pas nécessaire de renvoyer à l'albanais (p. 62), puisque le hongrois, le serbe et le bulgare connaissent des formes à *u*. La prononciation *kakawă* pour *cacao* n'a rien à voir avec *ceatlău* <hongr. *csalló* (p. 65) : dans le premier cas il s'agit d'un « Hiatus tilger », dans le second, de la diphtongaison d'une voyelle longue. *Ciled* « enfant » ne représente pas roum. *fiu* « fils » (p. 70) : c'est un emprunt au hongrois (uongr. *cseléd*). — Travail d'un débutant qui promet.

M. E. Condurachi veut voir dans l'« ausonien » de Priscus la langue des Romains danubiens, par opposition au latin d'Occident. Hypothèse audacieuse et invraisemblable à priori : rien ne permet de supposer que le roman d'Orient fût déjà différencié au v^e siècle.

Suit une série de trois recueils de termes d'argot : V. Gr. Chelaru, *Le langage de la périphérie* (matériaux intéressants, explications parfois naïves) ; C. Armeanu, *Argot de Iassy* ; Ch. Agavriloaiei, *Argot des écoliers*, le tout suivi par une longue suite de notes et d'observations de M. I. Iordan. Il a échappé à ce dernier que j'ai étudié le sens et l'origine du mot *șapcaliu* (*Romania*, LIII, p. 386).

M. G. Ivănescu publie deux notes, l'une sur la voyelle implicite, qui aurait des effets sur l'évolution des sons (par « voyelle implicite » il comprend la voyelle que l'on ajoute à une consonne lorsque cette dernière est prononcée isolément),

l'autre sur la voie que les gutturales palatales latines ont suivie pour en arriver à des chuintantes en daco-roumain et à des affriquées en macédo-roumain (le stade primitif commun serait la chuintante, l'affriquée résulterait d'une innovation macédo-roumaine).

Suivent des comptes rendus et des notes bibliographiques.

A. GRAUR.

87. Sever POP. — *Atlasul lingvistic Român*, Partea I, Vol. I : Părțile corpului omenesc și boalele lui. Cluj (Muzeul limbii romine), grand in-folio, 16 p. et 150 cartes.

Ce premier volume de l'*Atlas linguistique de la Roumanie* contient les cartes concernant les noms des parties du corps humain et les noms de maladies (le tout compris dans un sens assez large, puisqu'on trouve, dans le nombre, des cartes de verbes).

L'*Atlas* complet doit comporter dix volumes, dont six seront l'œuvre de M. S. Pop et quatre celle de M. Petrovici. L'ouvrage dans son ensemble a été dirigé par M. S. Pușcariu. Chacun des deux enquêteurs a parcouru tout le territoire du pays. M. Pop a visité, avec un questionnaire contenant 2160 mots, 280 points pour les parlers de Roumanie, ensuite 4 points en Yougoslavie, 2 en Italie (parlers istro-roumains), 2 en Hongrie, 1 en Tchécoslovaquie et 1 en Bulgarie ; il a interrogé en Roumanie quatre émigrés de l'Union Soviétique, deux Mégléno-roumains et cinq Macédo-roumains, donc 301 points en tout. En plus, M. Pop a noté les réponses en langue étrangère faites par deux Ruthènes et deux Hongrois (Szekély), et il a complété son enquête en interrogeant trois écrivains (un Moldave, un Valaque et un Transylvain). Dans chaque village choisi, un seul sujet a été questionné, surtout par la méthode indirecte.

La première carte est en couleurs, elle présente le relief du pays et l'emplacement des points choisis. Il y a ensuite une carte contenant les noms officiels des localités étudiées et une carte mobile de la même teneur, qui pourra être superposée aux cartes fixes pour avoir immédiatement le nom de la localité correspondant à un chiffre donné. Dans une colonne

latérale, M. Pop a indiqué la manière dont la question a été posée, ce qui peut être d'une grande utilité pour juger la réponse. Ensuite il y a noté des observations, souvent très nombreuses, concernant les réponses plus compliquées.

Il semble que les réponses ont été fidèlement reproduites ; là où l'auteur n'a pas été tout à fait sûr, il a marqué son incertitude, mais il n'est jamais intervenu pour corriger les notes inscrites sur son carnet. Une étude superficielle de quelques cartes suffit pour montrer qu'il n'y a pas eu d'idée préconçue. Évidemment, il ne faudra pas chercher à faire prouver par l'Atlas plus que la méthode utilisée ne le permet.

Suivant le plan établi, on a l'intention de publier encore quatre volumes de cartes (750 en tout) ; le sixième volume contiendrait, sous forme de vocabulaire, le reste du matériel, c'est-à-dire les mots pour lesquels il n'y a pas de variations importantes d'une région à l'autre. Espérons que l'on reviendra sur cette idée, qui est difficilement conciliable avec la méthode géographique.

M. S. Pop prépare en ce moment un petit atlas parallèle au grand, et contenant des cartes coloriées, indiquant les principaux phénomènes étudiables à l'aide de l'Atlas. Cet ouvrage pourra rendre quelque service aux profanes, mais je ne pense pas qu'il sera d'un grand profit aux spécialistes, qui ont intérêt à voir tout par leurs propres yeux.

Rappelons enfin, pour mémoire, que M. E. Petrovici, le second enquêteur, a visité un nombre moindre de localités (autres que celles choisies par M. Pop), avec un questionnaire bien plus détaillé, qu'il a interrogé plusieurs sujets dans chaque localité, en essayant d'obtenir une liste de mots le plus complète possible. Son premier volume (sur les quatre que contiendra la seconde partie) est actuellement sous presse.

A. GRAUR.

88. Iorgu IORDAN. — *Gramatica limbii române*. Bucarest, 1937, in-8, VIII-255 p.

Il y a longtemps que l'on n'avait plus publié de grammaire scientifique roumaine. La dernière en date était celle de M. J.-A. Candréa (en français, 1^{re} éd. Paris, 1899, 3^e éd.

Bucarest, 1927). La nécessité d'un nouveau manuel se faisait depuis longtemps sentir, tant pour les spécialistes que pour le grand public, dont la curiosité pour la grammaire est maintenant éveillée.

M. Iordan, qui est actuellement doyen de la Faculté des Lettres de Iassy, a assumé cette tâche et il l'a menée à bonne fin. Il a réuni en un volume une grammaire descriptive du roumain et une grammaire des fautes.

L'orthographe enseignée est celle de l'Académie roumaine, malgré ses défauts, que l'auteur ne manque pas de critiquer. Et comme la brochure de l'Académie intitulée *Reguli ortografice* contient aussi, malgré son titre, des règles de prononciation, elle a pu servir de base pour régler bon nombre de cas litigieux.

La première partie de la *Grammaire* contient l'orthographe et la prononciation, la seconde partie la morphologie (et la formation des mots), et la troisième la syntaxe. Mais la plupart des questions de syntaxe (notamment tout ce qui touche à la syntaxe des cas) sont traitées dans les chapitres réservés à la morphologie.

Grâce à son double caractère, ce livre rendra service à deux catégories de lecteurs : aux profanes qui voudront s'initier à la grammaire élémentaire, et aux spécialistes, qui y trouveront un corps complet de grammaire roumaine et des indications sur l'état actuel et l'évolution ultérieure de la langue. En effet, M. Iordan, qui lit d'un œil attentif les publications contemporaines de toutes sortes, a noté, sans pédanterie aucune, la plupart des fautes et des innovations qui s'y font jour. Il a soin d'ajouter parfois, en se fiant à son sens linguistique, qu'il recommande l'une des deux tournures en présence, au moins pour l'état actuel de la langue.

Cette grammaire est utile, bien faite, et elle vient à temps.

A. GRAUR.

89. BLINKENBERG (A.) et THIELE (M.). — *Dansk-fransk ordbog*. Copenhague (Hagerup), 1930-1937, in-8, 1699 pp.

Voici le grand dictionnaire danois-français terminé. On y admire la bonne disposition des articles, la richesse des exemples, la précision des traductions. C'est un instrument

de travail extrêmement précieux. Ce doit être la plus grande collection de mots danois qui existe, car M. Blinkenberg — c'est lui qui porte la responsabilité du plan général du livre et de la forme définitive des articles — n'a pas été guidé par les principes plus ou moins puristes des rédacteurs du grand dictionnaire historique de la langue danoise.

Il va de soi que l'on pourrait signaler des mots qui manquent. Un dictionnaire n'est jamais complet et ne pourra jamais l'être. Ce n'est pas ici le lieu d'une discussion de détails. On doit remercier M. Blinkenberg et ses collaborateurs du grand effort qu'ils ont fait.

Alf SOMMERFELT.

CELTIQUE

(Voir aussi n° 49)

90. J. U. HUBSCHMIED — *Sprachliche Zeugen für das späte Aussterben des Gallischen*. Extrait de *Vox Romanica*, III, 48., Zurich, 1938. P. 107, in-8.

M. Hubschmied poursuit ses recherches sur les éléments gaulois dans le vocabulaire et dans la toponomastique de la Suisse allemande. Dans la présente étude il revient sur quelques-unes des étymologies qu'il avait déjà proposées (ainsi pour *tobwald* < **dubo-juris* « bois noir », cf. *ZDM*, 1924, 186, et Muret, *Romania*, 50, 443 sq. ; pour *Belp* < **pelpa*, traduit par *Kehr*-, dans *Kehrsatz* cf. *Festschrift Louis Gauchat*, p. 435) et en apporte un certain nombre de nouvelles.

Cette étude est divisée en deux parties. Dans la première sont longuement examinés un certain nombre de noms de lieux empruntés par les Alamans aux populations celtiques (soit antérieurement soit postérieurement à la *lautverschiebung* du vieux-haut allemand) ou traduits par eux du parler celtique local. Emprunts et traductions prouveraient la coexistence durant de longs siècles en Suisse allemande de populations de langue celtique et germanique, plus ou moins bilingues (et même trilingues, puisqu'il faut tenir compte aussi des parlers romans). Que le gaulois ait été encore vivant en Helvétie au moment des premiers établissements Alamans

(v^e siècle) est a priori vraisemblable ; nous savons qu'il subsistait encore en Gaule à la même époque (cf. Dottin, *Langue gauloise*, p. 70). Il paraît plus difficile de croire qu'il se soit maintenu dans telle vallée (comme la vallée de l'Anza, p. 155) jusqu'au milieu du xiii^e siècle, date à laquelle les Alamans s'y établirent. Même si l'on adopte l'étymologie du nom de la *Meerenalp*, que M. Hubschmied fait venir d'un bas-gaulois **marjāna*, et des noms de montagnes en *Märe* <bas-gaulois **marhjana* (voir p. 149 sq.) il ne s'ensuit d'ailleurs pas que l'emprunt date du xiii^e siècle, les noms et les lieux en question étant vraisemblablement connus des Alamans bien avant leur installation dans cette vallée, comme M. Hubschmied le fait lui-même observer (p. 155, note 3 et cf. p. 80, note 3 pour l'emprunt, antérieur à la deuxième Lautverschiebung, de noms de lieux situés dans des régions occupées tardivement). Des indices phonétiques (maintien du *j* après consonne) empêchent cependant de faire remonter l'emprunt plus haut que le ix^e siècle. Les faits rassemblés par M. Hubschmied tendent donc, en dernière analyse, à démontrer la survivance d'une forme, évoluée, de gaulois dans certaines vallées écartées, jusqu'au ix^e siècle, au minimum. Cette thèse, pour nouvelle qu'elle soit, n'a rien d'invraisemblable. Le faisceau d'indices réunis par l'auteur n'en apporte sans doute pas une démonstration complète, chaque étymologie prise en elle-même comportant une part d'hypothèse indéniable, mais la réunion d'un grand nombre de faits susceptibles de s'expliquer selon le même principe lui confère une grande probabilité.

Il ne peut être question de passer en revue ici ces faits dont chacun demanderait une discussion approfondie. Les plus probants seraient les faits de traduction (la traduction prouvant le bilinguisme) : Eschental (p. 50) en face de Ptolémée Ὀσκέλα, (Domo d'Ossola) ; Mulchlingen, d'un haut-allemand **molcho*-« trayeur », en face de Sennhof, qui remonterait à un gaulois **sanion*- (p. 51) « même sens », etc. Cependant, dans certains cas, on peut penser qu'il y a eu un intermédiaire roman : ainsi pour *Hauptsee* (p. 52), *Caput lacu*, *Pennelocos*. Ailleurs on est amené à poser des formations hybrides (mi-gauloises, mi-allemandes) : *Tobwald* (p. 51) qui serait une « demi-traduction » de **dubojuris* « forêt noire » ; ou Dubenschwartz (p. 59) dont le premier élément remonterait également au thème **dubo*- ; des exemples de ce type vont à l'encontre de la thèse du bilinguisme, car ils ne s'expli-

queraient que par la méconnaissance du sens du premier élément : conçoit-on un nom du type **Schwarz*noir, formé par des sujets de langue française comprenant l'allemand ? Ailleurs, enfin, les noms de lieux qui seraient traduits du gaulois ont une signification si générale, que la coïncidence est peu probante : ainsi pour la plaine aujourd'hui appelée *Bödeli* et dont le nom celtique aurait été **bundon-* « petite plaine » (cf. Uspunnun < **ouksu bundoni*, p. 58). Qu'une petite plaine soit appelée, par des occupants successifs, la « petite plaine » (Planet, Planellet, etc.), ne prouve pas nécessairement que les nouveaux venus aient traduit l'appellation employée par les anciens habitants.

Nombre d'observations pénétrantes, et d'hypothèses subtiles, faites chemin faisant, mériteraient d'être signalées : ainsi, p. 57, sur la famille de v. h. a. *lahha*, *laccha*, empruntée non à latin *lacus* mais au gaul. **lokuā*. P. 131-132, n. 3, à propos de **gabros* « cheval » et « bouc », cf. Pokorny, *ZFCPh.* 19, 160, sur *capall*. P. 61 sq., au sujet des noms d'animaux dans l'onomastique fluviale celtique, cf. R. J. Thomas, *BBCS*, VII, 128. P. 120, il aurait fallu rapprocher de **Borma*, etc., irl. *berbaim* « je bous » gall. *berwi*.

Dans la deuxième partie de son étude (p. 82 sq.), l'auteur a tenté de restituer, en partant des noms empruntés, quelques traits de l'évolution phonétique du « spätgallische ». Il y retrouve des tendances parallèles à celles qui se font sentir dans l'évolution des langues celtiques insulaires, particulièrement quant au traitement des diphtongues, de la sifflante, et de certains groupes consonantiques. Les résultats auxquels il est arrivé encore que fragmentaires et conjecturaux paraissent extrêmement intéressants. Ils ne doivent cependant être acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

M. L. SJÆSTEDT-JONVAL.

-
91. Henry LEWIS et Holger PEDERSEN. — *A Concise Comparative Celtic Grammar*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1937. P. XIX-442, in-8. R.M. 15,75 broché, 17,25 relié (*Auslandpreis*).

Cette édition abrégée de la *Vergleichende Grammatik der Keltischen Sprachen* de M. Pedersen est destinée en premier

lieu aux étudiants des universités de pays celtiques préparant des examens de langues celtiques. Elle rendra, de surcroît, service à tous les linguistes désireux de s'initier à la grammaire comparée des langues celtiques ; elle ne dispensera pas ceux qui ont à utiliser les faits celtiques de se référer à la *Vergleichende Grammatik* (VKG), qui reste un indispensable répertoire de faits et de formes. Sur plus d'un point de ce détail cependant, elle rectifie l'enseignement donné dans la VKG, si bien que les deux ouvrages se complètent l'un l'autre, sans que l'un dispense de l'autre.

Pour réduire à moins de 500 pages les quelques 1400 pages de la VKG, il a fallu que les auteurs se résignent à faire des sacrifices radicaux : l'introduction générale sur les rapports des différentes langues celtiques, les pages consacrées au reflet de l'alternance indo-européenne en celtique (pages que l'évolution récente des études indo-européennes eût d'ailleurs obligé à remanier), au développement phonétique des différentes langues, à la dérivation et à la composition nominales, les index de mots non celtiques, l'index des matières, ont été supprimés. La *Verbalverzeichnis* est fortement abrégée. On y trouvera cependant bon nombre de formes nouvelles.

La liste d'abréviations bibliographiques (p. XIII sq.) ne prétend pas à être une bibliographie. Cependant, étant donné que l'ouvrage s'adresse à des débutants qu'il eût été utile d'orienter dans la bibliographie de leur discipline, on peut regretter que la plupart des ouvrages fondamentaux y soient omis : *Sprachschatz* de Holder, *Grammaire* de M. Vendryes, *Lexique* de V. Henry, *Langue Gauloise* de Dottin, *Sprache der Festlandkeltten* de M. Weisgerber, etc. Les mentionner n'eût pas beaucoup allongé la liste.

P. 1, dans le tableau des phonèmes indo-européens, il n'est pas fait mention des *a*. Faut-il conclure que l'auteur maintient la doctrine indiquée VKG, I, 30, *Anm.* ? ou a-t-on reculé devant la complexité d'une question qu'il y a cependant inconvénient à passer ainsi sous silence ? — P. 27, § 33, le traitement *-rp->-rr-*, posé dans la VKG, est ici mis en doute, à juste titre. — P. 33 (2), la règle donnée dans VKG pour le traitement de *-rg-* en gallois, est rectifiée en tenant compte du monosyllabisme ancien de gall. *gvery*, *caly*, en face de *gwala*, disyllabe. — P. 37, § 44, le rapprochement de *cretar* « holy », *creiriau* avec lat. *celeber* et *crêber* est supprimé (cf. Vendryes, RC, 44 90 sq). En revanche, le maintien de

-d- devant -r- après voyelle non palatale posé par J. Loth (RC, 33, 369), d'après gall. v. bret. *cad*r « beau », gaul. *Belatlucadrus*, n'est pas admis. — P. 41, § 51 (2), il est à remarquer que la spirante palatale (ici notée *x*) aboutit en irlandais moderne à l'occlusive sonore *g'*, la terminaison -*igh* étant prononcée -*ig'*. — P. 53, § 72, l'hypothèse d'un groupe -*ndn-nn-* (VKG, p. 157), n'est pas reprise, mais il n'est pas rendu compte de la série *finn-*, etc. (cf. Marstrander, *Présents à nasale infixée*, p. 32). — P. 91, § 154 (2), OW *diu*? faute d'impression pour *dui*? — P. 92, § 159, il n'est rien dit du développement en irlandais moderne d'une voyelle svarabhaktique devant liquide ou nasale, phénomène qui joue un rôle restreint dans les parlers du Nord (cf. Sommerfelt, *Dialect of Donegal*, p. 496), mais considérable dans les parlers du Sud (*mad'ana' okaras*, etc., cf. Sjøestedt, *Phonétique d'un parler de Kerry*, § 245 sq.) où il tend à modifier profondément le syllabisme. — P. 93, § 159 (3), le traitement Arr. *šan-v'an*, ne peut pas être posé pour l'ensemble de l'irlandais, beaucoup de parlers ayant des formes de type *šanav'an*. D'une façon générale, les formes du parler d'Arran sont prises, ici et là, dans le cours de l'ouvrage comme représentant le traitement irlandais moderne, alors que d'autres parlers, et même la majorité des parlers, ont des formes divergentes. Ce défaut de perspective tient au fait que l'excellente description de Finck a été largement utilisée, alors qu'il n'a pas été tenu compte de descriptions dialectales parues postérieurement à la VKG. — P. 99 sq., le chapitre sur la palatalisation reprend simplement, en les résumant, les règles formulées VKG, § 241 sq. — P. 117 ; pour l'histoire de la construction relative après *hóre*, *jobith*, *dég*, *ol*, cf. R. Hertz, *ZfCPh.*, XIX, 231 sq. — Pp. 139, § 237 (2), 143, § 240, divers points concernant l'aspiration en brittonique ont pu être précisés, par rapport aux paragraphes correspondants de la VKG (cf. Baudis, RC. 49, 339 sq.). — P. 158, il n'est pas fait allusion, à propos du genre, à l'emploi du féminin « au sens du neutre », emploi qui, d'après la VKG, (II, 65, 3), ne serait pas sûrement attesté en celtique. Mais, n'a-t-on pas un fait de cet ordre dans l'usage gallois du pronom féminin du type *y mae hi yn anodd iawn* « c'est (litt. elle est) très difficile » ? — P. 162, § 272 n. aux vestiges de cas en Brittonique, ajouter : Gén. : gall. *Penttyrch* (ecclesia Pentturch. L. Land.) = irl. *Cenn Tuirc* (K. Meyer, *Z. K. Worth.*, 233). — P. 166, § 285, la désinence dative est attestée sous

la forme *-ō* dans gaul. *Visuciō* (Weisgerber, 213). Pour un datif pluriel gaulois en *-bi*, correspondant à la forme irlandaise cf., *op. cit.*, 209, *σουρωρβι* (<*soronbi?). Les graffiti de La Graufesenque fournissent des accusatifs pluriels en *-ūs* (*catilus*, etc.), qui concordent avec les formes du celtique insulaire, et un duel *vergobrelo* (cf. Thurneysen, *ZfCPH.*, 16, 294). — P. 169, § 293, peut-être pourrait-on à propos des thèmes en *-jā-*, citer l'accusatif pluriel gaul. *trianis* (selon Thurneysen, *ZfCPH.*, 15, 379). — P. 171, § 297, on a, sans doute, un génitif gaulois de thème en *-u-* dans *Pennelocos*. — P. 193, il eût fallu indiquer la valeur de l'*x* devant *t* (= spirante gutturale *x*, cf. Dottin, *Langue gauloise*, p. 48) dans *sextamelos*, *oxtumelos*, faute de quoi ces formes ne peuvent qu'égarer. D'autre part la forme *suxeos* ne peut être rangée sans autre explication dans la série des ordinaux en *-elo-*. Peut-être faut-il y voir une abréviation (cf. Vendryes, BSL, 25, p. 37) ? De façon générale, les formes gauloises paraissent avoir été un peu laissées de côté (pour d'autres menus faits, cf. Weisgerber, 188 sq.).

P. 181, noter que l'on a des exemples de l'adjectif prédicat invariable dès 1100, environ, donc en moyen-irlandais (cf. Dillon, *Nominal Predicates*, p. 12). — P. 190; l'usage irlandais moderne confond la forme duelle après « deux » avec le datif singulier : *mo dhá chois*, etc. — P. 199 sq., les paradigmes des prépositions ont été complétés par quelques formes empruntées aux textes moyen-irlandais. Dès lors, on aurait pu aller plus loin dans cette voie, et admettre, par exemple, de *is*, Pl. 1 *isainn*, de *eter*, Sg. 2 *etrut*, de *sech*, Pl. 1 *sechund*, de *fo*, Sg. 1 *fom*, Sg. 3 fém. *fuithi* (toutes formes qui sont dans TBC. LL.) etc. — P. 202 (2) le paragraphe consacré à irl. *os é* à été développé et précisé. — P. 213, § 355, ajouter aux références données, P. Le Roux, *Le Verbe Breton*, où l'on trouvera un paradigme complet du verbe « avoir » en breton. — P. 224, § 371 (3), ajouter *allos* (La Graufesenque), avec le thème **alno-* comme ordinal (Weisgerber, 192). — P. 234, le § 385 ajoute au § correspondant de la VKG d'intéressantes indications sur les faits gallois modernes (ce qui est le cas pour différents autres paragraphes, *passim*). — P. 240, § 395 : « le relatif *a* n'est jamais employé devant *sydd* » ; ni non plus devant m. bret. *so* (pour la même raison) : *Nonne*, 1206 : *Autrou so croeer* « Seigneur qui es le créateur » (cf. Le Roux,

Verbe Breton, p. 321-2). — P. 251, § 413 ; il semble que la valeur de possibilité de *ro-* se rencontre également au prétérit et à l'imparfait (voir les exemples cités par Thurneysen, *ZfCPh.*, 12, 286). — P. 268, Le présent de l'indicatif ayant assez fréquemment le sens futur en breton, et l'imparfait se rencontrant, parallèlement, avec valeur conditionnelle (Le Roux, *Verbe Breton*, pp. 188 et 197) l'opposition entre le breton et les deux autres langues brittoniques n'est peut-être pas aussi radicale qu'il paraît au premier abord. Par ailleurs, l'imparfait irlandais présente des traces de valeur « durative » (cf. *Et. Celt.*, II, 14, n. 7) ; ici encore les divergences que présentent les différentes langues celtiques, quant à la valeur des temps, ne doivent pas nous dissimuler les vestiges de l'unité ancienne. — P. 268, le paragraphe sur la « valeur modale » du prétérit (VKG, II, 307) a été supprimé. P. 271, § 439 : il y aurait beaucoup à dire sur la valeur d'irréalité ou d'impossibilité attribuée au subjonctif. Tous les exemples cités sont des subjonctifs *secondaires*, sauf l'exemple avec *resiu* : *molid 7 algenigid resiu rokursacha* « he praises and soothes before he reprimands », où, pour notre part, nous ne pouvons voir aucune valeur d'irréalité. — P. 276. Noter les formes de Prést simple Sg. I *biru*, 2 *biri*. — P. 284, § 450, la théorie de l'origine des formes de l'imparfait, exposée VKG, § 604, n'est pas reproduite ici, non plus, que (p. 292) le paragraphe (VKG, § 612, 1) sur le caractère celtique commun du futur irlandais. — P. 292, pour le rapport entre les désinences palatales et dépalatalisées dans les premières personnes de type *promfit* (Cormac 1059), cf. maintenant Thurneysen, *ZfCPh.*, XIX, 134. — P. 310, la théorie du déponent et du passif est modifiée en tenant compte des faits hittites et tokhariens. C'est, au reste, la seule modification de portée générale qui ait été apportée à la doctrine de la VKG par cette nouvelle rédaction qui est, dans l'ensemble, très conservatrice (par exemple pour ce qui est du prétérit en *-t*, p. 300). — P. 312, § 473, noter que ce qui est dit du nom verbal en vieil-irlandais s'applique également à l'état irlandais moderne. — P. 317, § 475 (3) : l'infinitif se rencontre avec valeur passive ou impersonnelle en moyen-breton aussi bien qu'en moyen-gallois : *Jesus*, 113 b *Ma na queret e barn da crucifiaf* « si vous ne voulez pas le condamner à être crucifié » (et cf. Le Roux, *Verbe breton*, p. 255-6). — P. 325, les paradigmes des formes de la racine **bheu-* ont été complétés par l'adjonction de

quelques formes, vieil-irlandais (Sg. 2 subj. *bee*, fut. *bie*, prêt. *bá*, prêt. rel. *bóie*), ou moyen-gallois archaïque ; à la liste des composés ont été ajoutés le composé gallois avec *ad-* (p. 328) et le composé irlandais avec *etar-* (p. 329). A signaler, dans la liste de verbes qui termine le volume, un certain nombre de racines qui ne figuraient pas dans la *Verbalverzeichnis* : § 493 *air-* « to plough » ; 495 *am-* (*ind*)- « to wash hands and feet » (skr. *yam* avec *ni-*?) ; 526 *cná-* « to gnaw » ; 589 *me-n-* (*to-di-*) « to bind » ; 594 *ned-(fo-)* ; 629 *sná-* « to swim » ; 638 *tend-* « to break ».

M. L. SJÖSTEDT-JONVAL.

92. Pierre LE ROUX. — *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*. Troisième fascicule. Rennes, Plihon et Paris Droz, 1937, 100 cartes.

On saluera avec d'autant plus de plaisir l'apparition de ce troisième fascicule que, le deuxième fascicule remontant déjà à dix ans, on pouvait craindre que l'auteur n'eût renoncé à poursuivre la tâche considérable qu'il avait entreprise, dès avant la guerre, sous la direction du regretté Dottin. Réjouissons-nous de voir reprendre la publication du seul Atlas linguistique celtique qui soit en cours, et souhaitons que cet exemple pique d'émulation d'autres pays celtiques, où certainement les travailleurs compétents ne manqueraient pas pour un tel travail.

Ce fascicule est particulièrement riche, plus riche même que le fascicule précédent, en ce sens qu'il comprend quelques-uns des ensembles de formes les plus complexes de la langue, ainsi des formes du verbe « savoir » (cartes 234 à 251) et du verbe « faire » (cartes 261 à 271). Les cartes 202 (où l'on regrettera de voir alterner capricieusement les formes à article défini et les formes à article indéfini), 203, 216, 218-220, 222-224, fournissent des indications intéressantes, quoique fragmentaires, sur la mutation initiale après l'article, les possessifs et les noms de nombre. Certains flottements surprennent : pourquoi tel sujet (point 56) dit-il *er gawor* « la chèvre » (218) à côté de *er hat* « le lièvre » (de *gal*, 202) et de *e har* « la jambe » (de *gar*, 216) ? faut-il voir là un indice

de l'affaiblissement du sentiment de la mutation, pourtant en général bien maintenue dans la région ? Ailleurs ce sont des coïncidences entre des parlers géographiquement distants qui incitent à la réflexion. C'est ainsi que l'on a (carte 218) l'initiale non affectée après l'article féminin, d'une part au sud-est (principalement Vannetais), d'autre part à l'extrême ouest, au Cap Sizun. Le fait n'est pas isolé : alors qu'à l'ouest d'une ligne qui va (grossièrement) de Morlaix à Quimperlé le pluriel de *gar* « jambe » est de type *divesker*, le Cap Sizun fournit une forme *diwhar* (point 56 et 57), qui rejoint les formes trégorroises et vannetaises. Certains faits de vocabulaires présentent des répartitions analogues : ainsi pour le nom de la grenouille, *ran*, *ranik* (carte 256) ou du ruisseau, *rigolen* (carte 278). L'étude des aires dialectales du breton est encore tout entière à faire ; elle nous amènerait sans doute à réviser notre conception quelque peu schématique des quatre dialectes.

Bien d'autres questions, qui mériteraient une étude sur place approfondie, se présentent à l'esprit de qui feuillette et compare ces cartes ; ici, c'est la disparition de la particule négative dans la négation *ne... kel* (cf. français *pas* pour *ne... pas*), normale dans le domaine vannetais, novateur, sporadique¹ ailleurs (voir cartes 206, 235, 242, 250-1), certaines formes paraissant être en avance sur les autres (le même sujet, point 62, disant *ne elâ kael* « je ne peux pas » mais *wiâ kel* « je sais pas », cf. français *ch' sais pas*). Ailleurs c'est un fait de vocabulaire : ainsi des deux noms de la voile (carte 274), dont les aires respectives paraissent nettement tranchées à l'intérieur des terres (type *goal*, *gwil*, etc, à l'ouest d'une diagonale qui va de Fouesnant à Tréguier, type *lien* à l'est de cette ligne) mais qui se rencontrent concurremment le long de la côte et dans les îles, *goal* empiétant ici sur le domaine de *lien*, et non l'inverse. Fait qui s'explique sans doute par les conditions de la pêche et de l'armement local ; influence de Concarneau ? C'est sous sa forme concarnaise *goel*, non sous la forme vannetaise, *gwil*, que le mot se retrouve sur la côte, du pays de Penmarch à la péninsule de Crozon. Il y aurait une jolie enquête à faire sur le vocabulaire maritime breton. La lecture de cet Atlas en suggérera bien d'autres aux chercheurs qui voudront s'attaquer à ce domaine si peu exploré.

M. L. SJÆSTEDT-IONVAL.

93. HOLMER (N.). — *Studies in Argyllshire Gaelic* (Dans les *Skrifler* de la *Humanistiska Vetenskaps-Samfundet* à Upsal, t. 31, n° 1). Upsal, 1938, in-8, 231 pp.

Un livre sur les parlers gaéliques de l'Écosse est particulièrement bienvenu. M. Holmer a visité les Highlands pendant quelques mois pour acquérir une connaissance générale des caractères phonétiques de l'Écosse. Il a bien employé son temps. On est surpris de constater qu'il a pu réunir une telle masse de faits, appartenant à une langue d'accès vraiment difficile, dans un espace de temps si limité. D'après la préface les endroits de l'Argyll visités sont l'île de Gigha et Rhinns à Islay. Le livre consiste en une description des sons que l'on trouve dans Argyll, suivie d'un chapitre assez bref sur la morphologie et la syntaxe et d'un vocabulaire qui remplit la moitié de l'ouvrage. Les sons sont examinés du point de vue de l'orthographe moderne, mais l'auteur discute çà et là des questions d'ordre historique. Le livre contient en outre des chapitres très utiles sur les caractères phonétiques de l'anglais commun de l'Écosse et sur le bas-écossais. On trouve dans l'ouvrage de M. Holmer beaucoup de renseignements intéressants et utiles.

Toutefois, en étudiant le livre on éprouve des difficultés. On voudrait savoir les grands traits du système ou des systèmes parlés dans Argyll. Il sera très difficile de les dégager de l'exposé. Le territoire étudié n'est pas délimité d'une façon nette ; on ne trouve pas de renseignements précis sur les sujets interrogés. Le système de transcription est phonétique, du moins en partie, et non pas phonologique. Et chose encore plus déroutante, certains phonèmes sont transcrits par des combinaisons de deux lettres. Ainsi pour les phonèmes *t'*, *k'* de la description de M. Borgström (parler de Barra, cf. *N. T. S.*, t. VIII, pp. 71 et suiv.), M. Holmer écrit *tj*, *kj*. On s'attendrait à une telle transcription si l'auteur voulait soutenir qu'il s'agit de deux phonèmes distincts, un *t* suivi d'un *j*, etc., mais cela n'est pas le cas (cf. p. 66, § 61). Les idées que M. Holmer se fait de l'opposition entre les vélaires et les palatales ne ressortent pas très clairement, mais la différence qu'il pose entre *dobereadh* = *də'beⁱr^eaɣ* et *gealach* = *ge^alax* implique nécessairement une opposition fonctionnelle entre les deux consonnes.

M. Holmer ne semble pas avoir utilisé les appareils phonétiques. On se demande alors comment il peut savoir que la voyelle longue dure, en principe, à peu près le double de la voyelle brève. L'oreille d'un phonéticien exercé saisit assez facilement la différence entre les voyelles longues et brèves d'une langue étrangère, mais ne suffit pas à donner des précisions de caractère mathématique.

Ce que dit l'auteur sur les caractères phonétiques des *L*, *N*, *R* des parlers irlandais peut induire en erreur. L'*L* et l'*R* ne sont pas du tout des « plosives ». L'*R* est plus fortement articulé et plus long que l'*r* ordinaire. De même, l'*L* est plus fort et plus long que l'*l* et l'étendue du contact entre la langue et le palais est plus grande que dans le cas de l'*l*, mais l'articulation en est celle d'une liquide ; ce n'est pas une dentale ou une affriquée (*ʈ*).

Ces critiques ne doivent pas faire oublier les mérites du livre, mérites qui sont incontestables. Il faut espérer que M. Holmer nous donnera des descriptions de parlers nettement délimités et qu'il se servira d'une transcription plus systématique. Le mieux serait naturellement d'avoir des descriptions phonologiques comme celle qu'à donnée M. Borgström, mais on ne peut pas s'attendre à ce que tous les linguistes se rallient aux principes phonologiques. Toutefois, le scepticisme sur les idées des phonologues n'est pas une excuse pour l'emploi d'un système de transcription illogique.

Alf SOMMERFELT.

GERMANIQUE

(Voir aussi n° 89)

94. Helmut ARNTZ. — *Bibliographie der Runenkunde*. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1937, gr. in-8, xv-293 p.

Dans la préface de son *Handbuch der Runenkunde*, M. H. Arntz avait signalé qu'une bibliographie de la runologie, au courant des travaux récents, faisait défaut. Avec l'activité étonnante qui le caractérise, M. Arntz a réussi, trois ans plus tard, à combler cette lacune. La bibliographie qu'il

nous offre comprend environ 5.000 titres (ouvrages, articles et comptes rendus) classés par ordre alphabétique d'auteur ou bien, quand il était difficile de faire autrement, par ordre de matières. Cet ouvrage qui comprend toutes les publications de caractère scientifique ou historique qui se rapportent aux runes est complété par une série d'index qui en rend le maniement tout à fait commode. Si cette bibliographie peut être tenue à jour par la publication de fascicules supplémentaires, tous les dix ans par exemple, ce sera parfait. Mais déjà tous ceux que la runologie intéresse de près ou de loin sont comblés et ne peuvent que remercier l'auteur de son zèle et de sa diligence.

F. Mossé.

95. Otto JESPERSEN. — *En sprogmands Levned*. Kobenhavn, Gyldendalske Boghandel, 1938, in-8, 245 p.

Dans la leçon d'adieu qu'il fit à l'Université de Copenhague (imprimée dans *Tanker og Studier* et dans *Linguistica*) M. Jespersen nous avait donné une esquisse de sa vie. Ce qu'il nous offre maintenant c'est son autobiographie complète et détaillée. Elle aura d'autant plus de prix que les souvenirs écrits par des linguistes modernes sont rares (on notera qu'avec une modestie qui le caractérise bien M. Jespersen se désigne comme *sprogmand* et non comme *sprogforsker*). Outre des impressions et des anecdotes sur les nombreux linguistes qu'il a connus ou fréquentés (ainsi p. 184 et suiv. sur Meillet) on trouve dans ce livre une foule de détails, qui, venant d'un homme tel que M. Jespersen, ne manquent jamais d'intérêt : on signalera, en particulier, p. 213 et suiv., ce que l'auteur nous apprend sur sa méthode de travail.

La lecture de ce livre, qu'on souhaiterait voir traduit, nous rend plus attachante, s'il est possible, la personnalité d'un des plus grands linguistes contemporains. On peut y prendre une belle leçon d'énergie.

F. Mossé.

96. F. RANKE. — *Altnordisches Elementarbuch* (Sammlung Götschen, Band 1115). Berlin, Walter de Gruyter et Co 1937. 146 pages.

Petit volume fort commode pour le débutant. M. Ranke y réunit, outre une vue d'ensemble sur l'ancienne littérature norroise, une substantielle introduction grammaticale et un choix de textes, prose et vers, avec traduction et glossaire. On peut seulement regretter l'absence de quelques notions sur les runes et de quelques indications de syntaxe. Par ailleurs, est-il bien recommandable de transcrire les textes en prose dans une langue dont les formes sont plus évoluées que celles que donne l'aperçu grammatical ?

F. MOSSÉ.

97. Willy KROGMANN. — *Die Heimatfrage des Heliand im Lichte des Wortschatzes*. Wismar, Hinstorffsche Verlagsbuchhandlung, 1937, in-8, 242 p. et 3 cartes.

M. W. Krogmann qui s'attaque volontiers aux problèmes réputés difficiles, aborde avec ce volume une question souvent débattue par les philologues germanistes. Il ne s'agit certes pas de savoir qui est l'auteur du *Heliand*, mais où est née l'œuvre et comment elle se situe au point de vue dialectal.

M. Krogmann essaie, après d'autres, de résoudre ce problème à l'aide de critères empruntés au vocabulaire. Il écarte à peu près tous les rapprochements faits jusqu'ici et isole deux mots *leia* « ardoise, roche schisteuse » (attesté deux fois dans le poème) et *pascha* « Pâques » (attesté cinq fois).

A ces deux mots, M. Krogmann consacre de véritables monographies, auxquelles on pourrait seulement reprocher leur surabondance. Le défaut de M. Krogmann, défaut qui rend d'ailleurs fort pénible la lecture de son ouvrage, est de se lancer à tout propos dans des digressions étymologiques qui n'ont parfois qu'un rapport lointain avec le sujet qu'il traite. Pour lui, *leia* est un terme local, propre au massif schisteux rhénan. Quant à *pāscha*, mot d'emprunt en concurrence avec **ōstarun*, il est originaire du diocèse de Cologne. M. Krogmann en conclut que le *Heliand* a dû être composé dans l'abbaye

voisine de Werden, revenant ainsi, par un long détour, à l'opinion professée par Heyne, Jostes Vetter et Kögel.

La thèse de M. Krogmann est habilement présentée, mais sa base reste fragile. Nous connaissons trop mal la distribution géographique du vocabulaire germanique aux ix^e-x^e siècles pour en tirer des conclusions aussi catégoriques ; d'autre part, *leia* est employé (dans le seul Ms de Munich) avec un sens très vague « pierre ». Mais même si l'on n'en accepte pas les conclusions, le livre de M. Krogmann est riche en aperçus intéressants sur le vocabulaire du vieux saxon.

F. Mossé.

98. Hermann M. FLASDIECK. — *Harlekin, Germanisches Mythos in romanischer Wandlung*. Halle, Niemeyer, 1937, in-8, 116 p. 5 mk.

Dans cet important article (tirage à part de la revue *Anglia* Bd. 61), M. Flasdieck reprend, après beaucoup d'autres, l'histoire et l'étymologie du mot *arlequin*. On avait déjà associé la *Mesnie Hellequin* avec la « chevauchée fantastique » que le folklore germanique rattache à Odin. M. Flasdieck, reprenant les sources anglaises montre que le *Herlething* de Walter Map doit, comme le pensait J. Hinton, se lire **Herleching*, soit va. *Her(e)la cyning* « le roi Herela » ; or cet Herela est donné dans le folklore anglais comme le meneur de la chevauchée fantastique, c'est-à-dire Odin. Il semble bien que l'étymologie obscure d'*arlequin* soit maintenant bien éclaircie. Notons en terminant que, comme le signale lui-même M. Flasdieck qui n'en a eu connaissance qu'après avoir rédigé son travail, M. Kemp Malone a publié une interprétation tout à fait identique dans un article des *English Studies* (1936) et dans son édition de *Widsith* de la même année p. 162-5.

F. Mossé.

99. *Deutscher Sprachatlas* von Ferdinand WREDE, fortgesetzt von Walther MITZKA und Bernhard MARTIN. 9. Lieferung. Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1937.

Cette livraison nous apporte six nouvelles cartes (51 à 56) : *er(zählt)* et *(er)zählt*, *trink(en)* et *(trink)en*, *sprechen*. La

carte 56 est la carte des divisions dialectales établie par F. Wrede.

Du point de vue de la présentation matérielle, on notera une innovation utile : les cartes 51 et 52 sont en trois couleurs. La carte 51 est particulièrement intéressante pour l'étude des préverbes ; dans *erzählt*, *ver-* est le préverbe de beaucoup le plus répandu, à côté de *dar-* (et de ses variantes). La carte 55, faite du point de vue du lexique, donne les équivalents dialectaux de *sprechen* : *reden*, *schwalzen*, *plaudern*, *kosen* et bien d'autres. Elle est d'un grand intérêt. On en dira autant de la carte 56 qui offre, en raccourci, les faits phonétiques et morphologiques les plus saillants sur lesquels Wrede a construit sa division dialectale du domaine germanophone. Cette carte rendra de précieux services.

F. Mossé.

100. Helene ADOLF. — *Wortgeschichtliche Studien zum Leib-Seele-Problem. Mittelhochdeutsch* lip « Leib » und die Bezeichnungen für corpus (Zeitschrift für Religionspsychologie, Sonderheft 5). Wien, Verlag der internationalen Religionspsychologischen Gesellschaft, 19, 37 114p.

Grâce à l'impulsion donnée par des travaux tels que ceux de H. Brinkmann et J. Trier, les études et les monographies de vocabulaire se multiplient. C'est bon signe : plus que de l'étymologie, on se préoccupe maintenant de faire l'histoire des mots. Le livre de M^{lle} H. Adolf est un bon exemple de ce que l'on peut faire pour éclaircir ainsi des problèmes difficiles. La question que pose ce livre est nette. En vieux haut allemand, comme dans le reste du germanique *līp* signifiait « vie ». Aujourd'hui *Leib* signifie « corps ». Comment le mot a-t-il changé de sens à partir du moyen-haut-allemand ?

Pour expliquer cette évolution, l'auteur fait une étude minutieuse des divers mots désignant le corps (*lih*, *līch(n)ame*, *bolah*, *būch*, puis *körper*). L'apparition au milieu du XI^e siècle d'un nom *leben* « vie » a certainement favorisé le glissement de *līb* vers le sens de « corps », mais bien d'autres facteurs, survivances païennes, innovations chrétiennes, associations d'idées (ainsi la formule *sēle und līp*) ont consi-

dérablement facilité cette évolution. L'auteur le montre fort bien dans ce livre un peu touffu, mais solide.

F. MOSSÉ.

101. Joseph MERSAND. — *Chaucer's Romance Vocabulary*. New-York, the Comet Press, 1937, in-8, xi-173 p.

Le rôle de Geoffrey Chaucer dans le développement de l'anglais, en particulier du vocabulaire, a fait couler beaucoup d'encre. Après avoir dit pendant longtemps qu'il avait introduit quantité de mots d'origine romane, les critiques en étaient arrivés depuis cinquante ans à considérer son apport en cette matière comme assez faible.

Le travail exhaustif de M. Mersand mettra sans doute fin à cette controverse. Le lexique total de Chaucer est d'environ 8.000 mots dont presque la moitié sont des termes d'origine romane. Il emploie beaucoup plus de ces termes que ses contemporains. Il est probable qu'il l'a fait pour plaire au goût français de la cour.

M. Mersand calcule que 1180 mots romans se trouvent pour la première fois chez Chaucer. Mais sur ce dernier point il convient d'être circonspect. Malgré l'admirable *New English Dictionary*, il reste difficile de dater, à deux ou trois cents ans près, la première apparition d'un mot en anglais. A ce sujet une récente étude de M. G. Fransson, *Middle English Surnames of Occupation* ne laisse pas beaucoup de doutes.

En tout cas, le livre de M. Mersand est une très utile contribution qui a demandé beaucoup de recherches et d'abnégation et qui éclaire d'un jour singulier le rôle du grand écrivain dans le développement de l'anglais.

F. MOSSÉ.

102. Fernand MOSSÉ. — *La périphrase verbale être + participe présent en ancien germanique*. Paris, 1938, 124 p. in-8° (Thèse complémentaire de doctorat, présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris).

La thèse complémentaire de M. Mossé sur la périphrase verbale *être + participe présent* en ancien germanique est un excellent exemple de ce que peut donner une recherche

grammaticale quand elle est entreprise par un philologue qui a le sens historique et qui est muni d'une forte culture de linguistique générale. Parti de l'étude de la périphrase verbale en anglais — et l'on sait quelle ampleur et quelle profondeur il a données à cette étude — M. Mossé a jugé nécessaire de rechercher l'origine de ce tour en vieil anglais. Cela l'a conduit à élargir son enquête en y comprenant tous les dialectes germaniques attestés à date ancienne. Comme les principaux textes de ces dialectes sont exactement traduits ou directement inspirés des textes religieux en langues classiques, il ne pouvait manquer d'établir des comparaisons entre l'usage grec ou latin et celui qu'il constatait en germanique. Bien que limité en principe à ce dernier, le travail offre donc un vif intérêt pour la grammaire comparée de l'indo-européen. Il est en même temps riche d'enseignements pour la linguistique générale. Il traite en effet d'une question d'aspect. Or, toute étude qui touche à l'aspect exige de son auteur à la fois une doctrine très ferme sur les principes et une méthode assez souple pour ne pas se laisser décevoir par ce qu'il y a d'instable et de capricieux dans l'usage. A ce double point de vue, la thèse de M. Mossé est d'un maître. Comme il a réfléchi sur les moindres détails de son sujet, il le domine largement ; fort de son expérience linguistique, il a dirigé son enquête en toute sûreté et il en présente les résultats de la façon la plus claire de manière à conduire le lecteur pas à pas jusqu'à des conclusions aussi solides que prudentes. L'enquête est impartiale, parce qu'elle s'appuie constamment sur un dépouillement minutieux des faits sans aucune idée préconçue ; elle est décisive parce qu'un examen critique scrupuleux prépare et justifie toujours les conclusions.

Les divers dialectes de l'ancien germanique offrent une grande variété en ce qui concerne l'emploi du tour périphrastique. Le gotique est à cet égard dans l'étroite dépendance du grec qu'il se contente de calquer. Dans les rares cas où il s'en écarte, l'exception se justifie par des raisons générales d'analogie ou de style ou par des motifs particuliers. On notera par exemple la nuance qu'exprime l'opposition du participe et de l'adjectif, Luc VI, 36 ; cette opposition entre le procès et la qualité a une valeur quasi théologique (§ 58). L'emploi du prétérit simple, Marc I, 6, est peut-être destiné à marquer une condition générale occasionnelle et non un état actuel et permanent (§ 66).

En scandinave, il y a une distinction à établir entre la langue savante qui s'inspire directement du latin et la langue populaire courante. Celle-ci connaît à peine le tour périphrastique ; il abonde au contraire dans la première, du moins à date ancienne. Car dans tout le scandinave il disparaît de bonne heure, avec sa valeur verbale, et ne survit pas au moyen âge.

En germanique occidental au contraire la périphrase s'implante : elle fournit à l'allemand le futur qui lui manquait, elle contribue en anglais à la création d'une conjugaison nouvelle qui deviendra un des traits essentiels de la langue. Ici encore il faut partir du latin qui a servi de modèle. Mais entre les deux langues, les différences sont notables. Le tour *wesan + participe présent*, fréquent dans les traductions en vieux-haut-allemand, entre peu à peu dans l'usage courant et ne cesse de gagner du terrain à partir du ^{xii}e siècle. Son apogée est aux ^{xiv}e et ^{xv}e. Dès le ^{xvi}e il décline et n'est plus employé qu'en bavaïois et en alémanique ; aujourd'hui il ne survit plus que dans quelques dialectes de la Suisse ; la langue littéraire comme la langue parlée l'ont complètement éliminé. En revanche le tour *werdan + participe présent*, rare avant le ^{xiii}e s. et qui avait à l'origine une valeur ingressive, a pris définitivement l'emploi du futur, sans doute en partie sous l'influence des futurs périphrastiques avec *sollen* et *wollen*, favorisé par la confusion phonétique de l'infinitif et du participe présent.

Le vieil-anglais se distingue de tous les autres dialectes germaniques par l'abondance et l'originalité des valeurs qu'il a données à la périphrase être + participe présent. Il faut dire aussi que c'est entre tous celui dont la littérature offre la plus grande variété, depuis les gloses, littéralement esclaves de la langue, jusqu'aux poèmes lyriques ou épiques de tradition païenne, en passant par les textes historiques ou religieux plus ou moins traduits ou inspirés du latin. On voit la périphrase introduite en anglais par le calque du latin gagner peu à peu du terrain et s'étendre même à des emplois que le latin ne justifiait pas. Ainsi, après s'être pliée au tour latin, la prose du vieil anglais l'a adopté pour elle-même et en a fait un de ses procédés syntaxiques les plus familiers. La coexistence dans la langue des deux formes *he wunode* et *he wæs wuniende* « il habitait » devait amener entre les deux une distinction. La seconde a développé la valeur durative qu'elle

devait au participe présent. Puis elle s'est enrichie de la valeur ingressive qu'avait la périphrase avec *weorðan*, disparue de l'usage. Enfin, elle étendit ses ressources, servit à marquer la simultanéité, la durée limitée, à exprimer l'irréel ou l'intensité. La variété des expériences auxquelles se livra ainsi la langue est un chef-d'œuvre d'ingéniosité.

La périphrase *être* + *participe présent* s'observe dans la plupart des langues indo-européennes. On peut dire qu'elle était en germe dans l'indo-européen même, puisqu'elle résulte naturellement à la fois de la valeur affaiblie de la copule introduite dans la phrase nominale et de l'emploi prédicatif du participe présent : ainsi s'expliquent grec *ἐστὶ λέγων* aussi bien que latin *est sciens*. Elle se trouve seulement exclue des langues qui emploient la phrase nominale sans copule ou de celles qui ont perdu le participe présent. Ce dernier cas est celui des langues celtiques. Encore ces langues ont-elles développé au cours de l'histoire des procédés différents pour rendre la même valeur. Tant le besoin en était naturel. Cette valeur est essentiellement une valeur d'aspect. Il est remarquable de voir combien l'extension du tour périphrastique dans les diverses langues germaniques est liée à l'expression de l'aspect, tantôt favorisée et tantôt entravée par les conditions propres à chaque verbe. Ainsi M. Mossé constate qu'en gotique le verbe *qiman* n'y participe pas (§ 65) ; c'est que *qiman* est perfectif (Streitberg, *Got. Elem.*, § 296) tout comme *queman*, *komen* en vieux et en moyen haut-allemand (Braune, *Althd. Gr.*, pp. 265 et 276 ; Michels, *Mittelhd. Gr.*, p. 183).

La place qu'occupe la périphrase en ancien germanique ne saurait cependant s'expliquer par le maintien d'une tradition qui remonterait à l'indo-européen, M. Mossé a raison de conclure qu'il en faut chercher la cause dans l'influence des traductions du grec et du latin. L'examen des faits le prouve. Mais le terrain était bien préparé. Autrement on ne comprendrait pas la force d'expansion et la vitalité du tour en vieil-anglais. C'est ce dialecte qui a fourni à M. Mossé, avec le champ d'études le plus vaste, l'occasion de ses plus pénétrantes observations, de ses plus fines remarques. Ainsi, cette thèse complémentaire, où tout le développement ultérieur de la langue est annoncé, sert de magistrale introduction à la thèse principale.

J. VENDRYES.

103. F. MOSSÉ. — *Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique (Deuxième partie: moyen-anglais et anglais moderne)*. Paris, C. Klincksieck, 1938, 320 p.

Dans un premier ouvrage, M. Mossé nous a montré comment seul de tous les parlers germaniques, le vieil-anglais a adopté franchement et utilisé de façon originale cette périphrase verbale. Il nous fait voir, ici, comment l'anglais élabore, au cours de son histoire, ce merveilleux instrument grammatical et stylistique qu'on appelle dans les classes la forme progressive.

Jusqu'à quel point la forme moderne *he was fighting* est-elle la continuation de l'ancien *he wæs feohlende*? Y a-t-il eu remplacement d'un tour par un autre, substitution du nom verbal au participe traditionnel, ou encore évolution phonétique de la forme du participe? Voilà ce qu'il s'agit tout d'abord d'élucider. En vieil-anglais, comme dans les autres dialectes germaniques, se posait simplement la question de l'adoption et de l'extension d'un tour stylistique. A partir de la période moyenne-anglaise, surgissent des problèmes tout différents, ce qui explique et justifie la répartition entre les deux volumes adoptée par M. Mossé.

Bien des grammairiens, et non des moindres, estimaient que la forme périphrastique (en abrégé FP) de l'anglais moderne ne devait rien à *he wæs feohlende*, mais provenait, par aphérèse, des formes du type *he is a-doing*; l'ancien participe présent aurait disparu, rendu inutile par l'extension d'un emploi particulier de l'ancien nom verbal. M. Mossé nous fait voir qu'il n'en est rien : il n'y a pas de solution de continuité entre les formes du vieil-anglais et celles du moyen-anglais ; si, à partir d'une certaine époque, on constate un net accroissement de la fréquence des FP, cela est dû à des circonstances favorables parmi lesquelles il faut ranger, d'une part, les influences étrangères (p. 47 et suiv.), d'autre part, une tendance à la confusion phonique de l'ancien participe et du nom verbal, renforcée par le passage de celui-ci de la rection nominale à la rection verbale. Quant au type *he is a-doing*, il « vient se perdre dans *he was doing* comme un affluent dans un fleuve qu'il va grossir ». La démonstration de M. Mossé, parfaitement convaincante, a emporté l'adhésion

de M. Jespersen qui avait jusqu'ici attribué à la forme *he is a-doing* une importance prépondérante dans l'apparition et l'extension de la forme périphrastique.

D'abord limitée aux temps simples, présent et prétérît, la conjugaison périphrastique s'étend progressivement aux divers temps composés de l'actif, puis, tout récemment, du passif. Grâce à cette extension, l'anglais se trouve aujourd'hui posséder « un système binaire d'expression morphologique de l'aspect ». L'ancien germanique avait connu un système analogue qui existait encore en vieil-anglais au moment où apparaissaient les germes du nouveau système. M. Mossé esquisse un tableau des oppositions aspectives du vieil-anglais, et montre comment ce système, déjà atteint dès les plus anciens monuments, est complètement éliminé au début de la période du moyen-anglais. Il n'est pas certain que l'existence encore mal assurée de la FP ait joué un rôle décisif dans cette disparition, mais, en tout cas, dès le XIII^e siècle, le champ est libre, et une nouvelle opposition binaire va pouvoir s'établir.

Reste à voir comment fonctionne cette opposition binaire de type duratif ponctuel-résultatif : elle est loin d'avoir la rigueur des oppositions aspectives du russe, par exemple ; dans la plupart des cas, le choix entre la forme simple et la FP semble dépendre essentiellement de points de vue stylistiques. L'examen des différentes nuances que peut exprimer la FP est fait avec beaucoup de finesse et au moyen d'un nombre impressionnant d'exemples. Sur le détail de cette partie pourront s'établir des discussions sans fin : dans tel cas où M. Mossé voit dans la FP une expression de l'insistance, certains voudront voir simplement une expression de la durée objective ; dans tel exemple, rangé sous la rubrique simultanité, on voudra peut-être trouver l'expression de nuances stylistiques. En fait, il importe peu qu'on soit en désaccord sur tel ou tel cas particulier ; l'essentiel est que l'auteur a parfaitement dégagé toutes les possibilités grammaticales et expressives de la FP.

Une des conclusions particulièrement intéressantes du livre est que, mise à part la formule *I am going to*, l'usage de la FP est facultatif. Peut-être y aurait-il eu intérêt à regrouper les faits pour nous donner de cette affirmation une démonstration décisive. Il nous reste des doutes : sans doute y a-t-il des cas où *what have you been doing* ? est un équivalent sémantique de *what have you done* ? mais ceci dans un style parti-

culier qui est celui d'insistance ; dans le style ordinaire, les deux phrases gardent un sens nettement différent, et l'opposition durative-résultative semble se maintenir dans tous les cas. Il n'en est pas moins vrai que l'usage de la FP reste, dans une très large mesure, libre et inconditionné. C'est pourquoi cette forme représente pour l'usager, et en particulier pour l'écrivain, un moyen expressif de premier ordre dont il aurait peut-être aujourd'hui tendance à abuser. Il y aurait-là pour la langue un danger réel, car les procédés expressifs meurent de l'abus qu'on en fait. C'est sur cette note pessimiste que se termine ce livre si nourri de faits et si riche d'enseignements.

A. MARTINET.

104. Henni FORCHAMMER. — *Le danois parlé*. Jules Groos, Heidelberg, 1938, 104 p.

Deuxième édition mise à jour d'un très bon petit manuel, préfacé par O. Jespersen, et qu'on doit recommander à tous les débutants.

Dans la transcription phonétique qui accompagne dialogues, textes, et mots du glossaire, on a fait un effort très louable pour tenir compte des habitudes phoniques des Français. On aurait dû, à mon sens, aller encore plus loin dans cette voie, même aux dépens de l'exactitude scientifique : les Français qui entendent [sko·lə], [sɛtə] perdent courage lorsqu'on leur offre [sgo·lə], [sɛdə] ; c'est en vain qu'on leur explique que [b], [d] et [g] représentent des sourdes. Il aurait fallu transcrire [ph], [th], [kh], [b], [d], [g], dans toutes les positions où l'on doit distinguer entre *p* et *b*, *t* et *d*, *k* et *g*, à l'initiale, même inaccentuée, par exemple. Partout ailleurs, c'est-à-dire essentiellement devant consonne, devant *e* inaccentué et à la finale, on aurait dû trouver [p], [t], [k]. De même [sygl] ou [khögn] induiront les Français en erreur, ou tout au moins seront pour eux une source continuelle d'irritation. Il faut transcrire [sykəl], [khökən] et, ici encore, faire fi de l'exactitude scientifique. [khol] et [vel] risquent fort d'être prononcés avec des voyelles ouvertes, même par ceux qui auront lu attentivement les indications phonétiques. Comme, dans ce cas, les Français entendent [kul] et [vil],

ils feront plutôt confiance à l'orthographe *kul* et *vil* qu'à la transcription phonétique. Il faut, dans chaque cas, rappeler par un signe que [o] et [e] sont fermés, par exemple au moyen d'un point souscrit.

A. MARTINET.

105. LIDÉN (E.). — *Ordstudier* (Dans le *Mejerbergs Arkiv för svensk ordforskning*, t. I). Göteborg (Elander), 1937, in-8, vi et 145 pp.

Voici une nouvelle série de publications qui sera consacrée entièrement à l'étude de l'histoire du vocabulaire suédois. Les frais de cette publication sont payés par la Fondation Meijerberg qui doit son existence à une donation d'un inspecteur primaire, C. J. Meijerberg, donation qui a permis la création d'un institut pour l'étude du vocabulaire à l'Université de Göteborg. Cette publication est l'organe du nouvel institut.

Le premier volume est entièrement de la main de M. Lidén qui étudie un certain nombre de mots laissés de côté par Hellquist dans son dictionnaire étymologique. Ce sont, pour la plupart, des termes techniques, surtout des termes de pêche, et des mots appartenant aux parlers suédois. Le livre de M. Lidén est un excellent exemple d'une étude de mots vus en relation avec les choses. La méthode de M. Lidén est prudente et très instructive. Quelquefois on pourrait ajouter un petit détail ; ainsi, à la page 132, le mot *vake* est courant en norvégien ; il se dit des poissons, surtout de la truite, qui sautent hors de l'eau pour prendre des insectes. Mais ces cas sont sans importance. M. Lidén connaît admirablement le vocabulaire scandinave.

Alf SOMMERFELT.

106. *Ord og sed*. Redigert av Nils Lid og Svale Solheim. Fascicules I-III. Oslo (Noregs Boklag), 1934-1937, in-8, 63, 79, 48-40 pp.

On a créé, il y a quelques années, une commission pour l'étude du vocabulaire norvégien, création due surtout à

l'heureuse initiative de M. Lid, folkloriste bien connu. On veut sauver de l'oubli le vocabulaire qui se rattache aux anciens métiers et aux traditions populaires qui disparaissent si rapidement aujourd'hui sous l'influence de la vie moderne. Les publications de la commission consistent en des descriptions très détaillées, avec dessins et photographies à l'appui, des anciens métiers, descriptions suivies de questionnaires. Ce qui a été publié jusqu'ici est déjà très instructif. On trouvera, dans le dernier fascicule, une étude de M. Sandvig, fondateur du célèbre musée de plein air à Lillehammer, sur l'ancienne industrie des tanneurs.

Alf SOMMERFELT.

107. ZETTERHOLM (D. O.). — *Nordiska ordgeografiske studier. Benämningar på de unga husdjuren*. Upsal (Almquist et Wiksell), 1937, in-8, xii et 168 pp. et 5 cartes hors-texte.

Dans tous les pays scandinaves on fait actuellement des enquêtes de vocabulaire. M. Zetterholm a étudié une partie des matériaux recueillis par le *Landsmålsarkiv* d'Upsal pour avoir un pendant aux réponses données aux questions distribuées en Allemagne par l'organisation de l'*Atlas der deutschen Volkskunde*. M. Zetterholm a choisi les noms des jeunes animaux domestiques. Il a très bien fait de ne pas limiter son enquête aux faits suédois. Les parlers scandinaves forment un domaine continu. Ce fait ressort admirablement de l'étude très instructive de M. Zetterholm. Les caractères des différentes provinces scandinaves, et notamment ceux du Norrland suédois, se dessinent très nettement. L'auteur s'efforce d'expliquer la présence ou l'absence de tel ou tel terme par les conditions sociales des différentes régions. Il aurait fallu, toutefois, aussi tenir compte des conditions purement linguistiques ; on sait le rôle que jouent ces conditions dans les pays romans.

L'étude de M. Zetterholm est accompagnée d'un résumé en allemand.

Alf SOMMERFELT.

108. LIE (H.). — *Studier i Heimskringlas stil. Dialogene og talene*. Oslo (Dybwad), 1937, in-8, 136 pp. (Dans les *Skrifter* de l'Académie d'Oslo, II, 1936, n° 5).

On sait que le style des sagas et surtout celui de l'histoire des rois norvégiens par l'Islandais Snorre Sturluson, livre que l'on appelle le *Heimskringla*, a joué un grand rôle pour le développement moderne des langues écrites norvégiennes, aussi bien pour celui du landsmål que pour celui du riksmål. M. Lie a soumis le style de Snorre à un examen approfondi. Il montre, d'une façon excellente, comment ce style, justement admiré, représente un art raffiné. Ce style doit être aussi éloigné de la parole de nos ancêtres que l'est le dialogue des paysans de Bjørnson de l'expression des paysans norvégiens d'aujourd'hui.

Alf SOMMERFELT.

109. *Festskrift til Francis Bull på 50 årsdagen*. Oslo (Gyldendal), 1937, in-8, 388 pp.

De cet imposant volume de mélanges dédiés à l'historien de la littérature norvégienne bien connu, M. Fr. Bull, il faut signaler un article important de M. Seip sur la langue de Holberg. On sait que Holberg était Norvégien, né à Bergen, et qu'il avait gardé des particularités norvégiennes dans son parler. Chose significative, en 1712 il a été arrêté, soupçonné d'être espion suédois ; alors comme aujourd'hui le Danois moyen n'arrivait pas à distinguer le norvégien du suédois. Sans avoir pu entreprendre une étude de fond, M. Seip fait voir que le vocabulaire et la grammaire de Holberg contiennent un nombre assez grand d'éléments norvégiens. Particulièrement frappants sont les exemples de l'emploi des pronoms cités par M. Seip.

Alf SOMMERFELT.

110. THORSON (P.) — *Anglo-Norse Studies An Inquiry into the Scandinavian Elements in the Modern English Dialects*. Part I. Amsterdam (N. N. Swets et Zeitlinger), 1936, in-8, xii et 101 pp.

M. Thorson étudie les mots d'origine scandinave dans les parlers anglais. Ses sources sont le dictionnaire de Wright et les vocabulaires qui ont paru après la publication du grand ouvrage de Wright. Le livre contient une brève introduction, trop brève il faut le dire, sur l'histoire et les caractères généraux des emprunts et un chapitre sur leur phonologie. La plus grande partie du livre consiste en un lexique des emprunts.

L'auteur a fait œuvre utile, mais l'on aurait désiré qu'il eût approfondi davantage son sujet. Sur certains points les méthodes employées appellent des réserves. M. Thorson publie une statistique des emprunts d'après leur extension géographique. Les emprunts sont le plus fréquents dans le Nord où la colonisation norvégienne et danoise était la plus forte. Mais il ne faut pas croire que cette statistique nous donne une image fidèle de l'ancienne répartition des sujets parlant danois ou norvégien. La présence d'un emprunt peut être toute récente, due au passage du mot d'autres localités. Une comparaison de la distribution des emprunts avec celle des noms de lieu d'origine scandinave pourrait donner des résultats intéressants.

L'auteur essaie de déterminer plus exactement l'origine scandinave des emprunts. Il n'est pas exempt d'un certain biais en faveur d'une origine norvégienne de la plupart des mots. Plusieurs des termes qualifiés de norvégiens peuvent aussi bien être d'origine danoise (ou suédoise).

Il va de soi que l'on pourra discuter sur certaines des étymologies proposées. Cela est inévitable dans les recherches de cette sorte.

Alf SOMMERFELT.

111. RASK (R.). — *De fynske bænders sprog*. Bearbejdet og udgivet af Poul Andersen. Copenhague (Schultz), 1938, in-8, XLVIII et 99 pp. (Dans les publications de l'*Udvalg for folkemaal*, n° 2).

On pourrait croire que cette publication d'un manuscrit de Rask, 150 ans après la naissance de son auteur, n'aurait qu'un intérêt historique. Cela n'est pas le cas. Les matériaux de Rask, qui consistent en un glossaire et en des remarques sur la « théorie des lettres » et sur la grammaire du parler de la Fionie, représente un supplément important au dictionnaire des parlers danois de Molbech. On admire la précision des observations de Rask. Il donne un texte du parler de la Fionie centrale, transcrit phonologiquement, transcription qui, comme le dit M. Poul Andersen dans une introduction substantielle, n'aurait pas été mieux faite par les phonologues d'aujourd'hui, malgré la somme de connaissances phonétiques des cent dernières années qu'ils ont à leur disposition.

Alf SOMMERFELT.

112. *Fra Rask til Wimmer Olle foredrag om modersmaalsforskere i del 19. aarhundrede*. Copenhague (Gyldendal), 1937, in-8, 146 pp. (Publié par la Société de philologie nordique de Copenhague).

Il est bien connu que, depuis Rask, la linguistique s'est rapidement développée au Danemark, et que cette linguistique, bien qu'elle ait entretenu des rapports étroits avec la linguistique allemande du XIX^e siècle, a suivi ses voies propres. On trouvera dans ce recueil de conférences, faites par une série de savants danois, l'histoire du développement des études du danois et des langues scandinaves tel qu'il est représenté chez Rask, Molbech et Bredsdorff, Levin, Dyrland, Jessen, Lyngby, Wimmer et P. K. Thorsen. Les conférences sont d'un haut intérêt. On y peut mesurer la grande influence qu'a eue Rask et constater, non sans surprise, combien la plupart de ces savants scandinavisants ont eu des connaissances étendues. Du point de vue humain aussi, ces vies nous intéressent. On

se demande pourquoi la linguistique a attiré tant d'hommes grincheux et combatifs. La plupart des hommes biographiés ont été d'un caractère difficile, ce sont presque des maniaques, prêts à partir en guerre pour des questions de langue.

Les traits généraux de la doctrine de Rask ressortent bien de l'exposé de M. Poul Andersen. On voit que cette doctrine représente un développement original de la linguistique, influencée, dans certains de ses aspects par les théories botaniques de Linné, doctrine nettement différente de la linguistique historique de Grimm.

Les auteurs, dont la plupart sont trop jeunes pour avoir connu personnellement les savants étudiés, s'efforcent de porter un jugement équitable sur les querelles passées. On voit avec plaisir que M. Glahder fait ressortir les grandes qualités de Molbech en tant que lexicographe et que M. Brøndal rend justice à l'originalité de Jessen.

Alf SOMMERFELT.

SLAVE

113. N. van WIJK. — *Les langues slaves : de l'unité à la pluralité*. Série de leçons faites à la Sorbonne. [Dijon], 1937, in-8, 136 p. (Tirage à part du *Monde slave*).

Cinq conférences faites à la Sorbonne en décembre 1936, dont les deux premières traitent de l'ensemble des langues slaves (*Le slave commun dans l'ensemble indo-européen* et *Parallélisme et divergence dans l'évolution des langues slaves*), tandis que les trois autres sont consacrées respectivement aux trois groupes dialectaux du slave : les langues de l'Est, celles de l'Ouest et celles du Sud. Le tout forme un exposé rigoureux et plein d'idées neuves ; les problèmes de la dialectologie historique y occupent le premier plan.

B. UNBEGAUN.

114. Bohuslav HAVRÁNEK — *Genera verbi v slovanských jazycích, II*. Prague, in-4, 205, p. (*Travaux de la Société Royale des Sciences de Bohême*, classe des lettres, nouvelle série (VIII), n° 4).

Bien qu'achevée en même temps que la première, cette seconde partie de l'ouvrage de B. Havránek sur les voix du verbe slave paraît avec un retard de dix ans. Elle est consacrée au passif slave, autrement dit, aux deux participes passifs, dont M. Havránek examine la formation, l'histoire et l'emploi en tenant compte aussi bien des dialectes que des langues littéraires, ce qui est surtout important pour le russe (pp. 28-31). Son travail solidement documenté et circonstancié apporte souvent des conclusions de grande portée. Ce qui est dit, par exemple, sur le rapport existant entre les participes présents passifs et les adjectifs en *-mo-* (pp. 50-61) est à retenir. Le volume comporte un résumé français pour les deux parties (pp. 129-155). Il va de soi cependant que M. Havránek n'a pu que résumer le problème pour l'ensemble des langues slaves ; la question doit maintenant être reprise et traitée séparément pour chaque langue particulière.

B. UNBEGAUN.

115. Stanisław STONSKI. — *Funkcje prefiksów werbalnych w języku starostwiańskim (starobułgarskim)*. Varsovie, 1937, in-8, 387 p. (*Prace Towarzystwa Naukowego Warszawskiego*, wydziel. I, n° 14).

M. Słowski a conçu son livre comme un répertoire exhaustif où tous les verbes préfixés sont groupés et classés d'après les préverbes. Chaque verbe est l'objet d'un petit paragraphe qui donne, outre la valeur exacte du verbe et du préfixe, les exemples nécessaires et généralement aussi leurs équivalents grecs. L'ouvrage est pour ainsi dire unique en son genre dans la linguistique slave et marque une contribution importante aussi bien à l'étude de la dérivation qu'à la lexicologie du vieux slave, deux branches qu'on a trop négligées jusqu'à présent.

B. UNBEGAUN.

116. André MAZON et André VAILLANT. — *L'Évangélique de Kulakia : un parler slave du Bas-Vardar*. Paris, Droz, 1938, in-8, II-360 p. et une planche (*Bibliothèque d'études balkaniques*, VI).

Ce volume comprend une brève introduction de M. Mazon (p. 1-15), une étude linguistique détaillée de M. Vaillant (p. 16-248) et une transcription du texte établie par les deux auteurs (p. 249-338) ; un index termine le volume. Le texte lui-même n'est pas daté, mais il remonte aux alentours de 1860. Il est écrit en caractères grecs et rédigé dans le parler du village de Kulakia, à proximité de Salonique, parler qui fait partie du macédonien central.

À première vue, il peut paraître surprenant qu'un texte aussi récent et qui n'est même pas une œuvre originale, mais une traduction du grec, mérite une étude d'une telle envergure. En réalité nous sommes en présence d'une langue morte. Kulakia se trouvait jadis sur la frontière linguistique gréco-slave. Cependant des inondations, des guerres, et, plus récemment, des mesures du gouvernement grec ont complètement renouvelé la population non seulement de ce village, mais de la région toute entière qui, à l'heure actuelle, est définitivement hellénisée. Des textes dans le genre de celui-ci demeurent les seuls et malheureusement trop rares vestiges des parlers disparus à jamais. Le fait même que l'*Évangélique* est écrit en alphabet grec nous garantit le caractère populaire de sa langue et l'absence de toute influence du bulgare littéraire. On conçoit donc aisément la valeur que présentent de pareils textes pour la dialectologie macédonienne.

La langue de l'*Évangélique* est étudiée par M. Vaillant dans tous ses détails et avec la précision et la finesse qu'on a l'habitude de trouver dans les travaux de ce savant. Elle est constamment comparée à d'autres parlers macédoniens, si bien qu'on a là une ébauche de la grammaire comparée du macédonien.

C'est sans aucun doute le système des noms qui nous frappe surtout dans ce parler. Le bulgaro-macédonien en général accuse une dislocation considérable de la déclinaison. Mais alors qu'en bulgare littéraire les restes des éléments morphologiques sont organisés en un système que la tradition écrite maintient tant bien que mal, le macédonien, essentiellement

oral, ne possède (à l'exception de l'anaphorique) plus rien de ce qu'on pourrait appeler un système morphologique. Non seulement le pluriel des substantifs peut être formé à l'aide de désinences multiples, ainsi *-a*, *-i*, *-ini*, *-išli* pour le neutre, sans compter quelques pluriels isolés, mais ces désinences elles-mêmes relèvent moins de la flexion que de la dérivation. Ainsi *-išli* (primitivement *-išta*) repose d'une part sur le suffixe *-ište* des noms de lieux, d'autre part, sur le suffixe *-išli* des noms d'animaux (p. 96). La dérivation empiétant sur la flexion, il n'y a plus de distinction nette entre substantifs et adjectifs : les singulatifs en *-in* se confondent avec les adjectifs en *-in* (pp. 86, 115, 170), les adjectifs masculins et neutres reçoivent la finale des substantifs verbaux (p. 110), etc. Ces faits sont hautement instructifs. On sait que dans les langues slaves la dérivation joue un rôle souvent important dans le domaine de la morphologie. Mais ici, dans le parler de Kulakia, il n'y a que de la dérivation, un jeu de formes supplétives, si bien que le terme même de « flexion » n'y a plus de sens. Et c'est là peut-être le seul reproche que l'on puisse faire aux auteurs de cet ouvrage : avoir imposé des cadres de classement traditionnels à une matière qui ne s'y prête que partiellement. Reproche bien anodin, si l'on songe au progrès énorme que marque cet ouvrage remarquable dans les études macédoniennes.

B. UNBEGAUN.

117. Stanisław ROSPOND. — *Południowo-słowiańskie nazwy miejscowe z sufiksem *-itj-*. Cracovie, Polska akademia umiejetnosci, 1937, in-8, xx-254 p. et 3 cartes (*Prace Komisji językowej*, n° 25).

M. Rospond, qui s'est déjà fait connaître par des recherches sur les noms de lieu polonais, s'est attaqué maintenant à un problème de la toponymie des Slaves du Sud : les noms à suffixe **-itj-*. L'étude de ce type est doublement intéressante car le suffixe *-itj-*, étant par excellence un suffixe patronymique, jette pour ainsi dire un pont entre les noms de lieu et ceux de personnes. M. Rospond s'est attaché avant tout à déterminer l'aire et plus encore la productivité des noms en question et cela à deux époques différentes celle qui va du

xii^e au xv^e siècle et l'époque contemporaine. Deux cartes servent à illustrer les résultats de ce travail. Ceux-ci sont fort instructifs. En effet, M. Rospond a résusi à démontrer que le foyer primitif de ce type a été l'aire du cakavien et du stokavien (jekavien et ikavien), donc la région dinarique. Les noms en *-ilj-*, en général, sont restés productifs jusqu'à nos jours dans cette aire, qui d'ailleurs s'est retrécie à l'ouest et au nord-ouest (Dalmatie et Croatie), mais, en revanche, a gagné du terrain au nord-est (Sumadija et Macva). D'autre part, le territoire serbo-croate se trouve émaillé de divers îlots de noms de lieu en *-ilj-* dont la formation s'explique par des migrations de populations dinariques. Ainsi la distribution de ces noms de lieu apparaît comme étroitement liée à la géographie humaine ; en revanche, ses liens avec les divisions dialectales du serbo-croate sont plutôt lâches.

Mais il est permis d'aller encore plus loin et M. Rospond a raison de ne pas hésiter à le faire. Il constate en effet que le foyer primitif des noms de lieu *patronymiques* en *-ilj-*, l'aire où ceux-ci sont demeurés productifs jusqu'à nos jours (Bosnie, Herzégovine, Monténégro et Raška) est aussi, en gros, celle où l'ancien groupement de la population en *clans* est resté vivant jusqu'à l'époque moderne.

Si M. Rospond a pu nous ouvrir des perspectives aussi intéressantes, c'est parce qu'il a conduit son travail avec une circonspection et une prudence qui, avouons-le, ne sont malheureusement pas trop fréquentes dans un domaine où continue à fleurir l'amateurisme le plus téméraire. Celui-ci s'attaque surtout à des noms d'origine obscure. Or, un des mérites de M. Rospond est de nous avoir donné un bel exemple de ce qu'une étude méthodique peut tirer, pour la linguistique et l'histoire, des noms de lieu dont l'étymologie est, pour la plupart, parfaitement limpide. Et c'est là la véritable tâche de la toponymie, et, en général, de l'onomastique.

B. UNBEGAUN.

-
118. J. J. MIKKOLA. — *Die älteren Berührungen zwischen Ostseefinnisch und Russisch.* — Helsinki, 1938, in-8, vi-113 p. (*Mémoires de la Société finno-ougrienne*, LXXV).

C'est une nouvelle édition, complètement remaniée, de l'excellent ouvrage de l'auteur paru primitivement en 1894.

A la différence des mots finnois en russe, les emprunts russes en finnois ne se limitent pas aux noms d'objets et présentent bon nombre de termes sinon abstraits, du moins n'appartenant pas exclusivement au domaine de la culture matérielle. Les deux groupes d'emprunts attestent toutefois un caractère nettement dialectal. Et cela marque assez exactement la nature des relations ayant existé entre les deux peuples. Même les mots russes adoptés par le finnois littéraire l'ont été en tant que mots populaires finnisés depuis longtemps, et principalement par l'intermédiaire du karélien. Il est instructif de constater, par exemple, que le mot « canal », entré dans le finnois littéraire vers le milieu du XIX^e siècle (p. 105), apparaît sous la forme populaire de *kanava*. Un mot tout à fait curieux est *niekka* : il s'applique aux personnes avec une valeur « indéterminée, plaisante ou ironique » (p. 102), et il n'est autre chose que le suffixe russe *-nik* des noms d'agents (pp. 33-34).

B. UNBEGAUN.

119. B. A. LARIN. — H. W. Ludolf, *Russkaja Grammatika*, Oxford, 1696. *Pereizdanie, perevod, vstupil'el'naja stat'ja i primečanija B. A. Larina*. Leningrad, Institut de linguistique, 1937, in-8, 167 p. avec 3 planches de reproductions (*Materialy i issledovanija po istorii russkogo jazyka*, I).

M. Larin a rendu un très grand service à tous les historiens du russe en rééditant la première grammaire russe si injustement négligée, l'introuvable *Grammatica russica* de Ludolf (de 1696). Outre la reproduction du texte latin, la publication comprend une traduction de la *Grammaire* en russe, une bonne mais trop brève introduction, des dialogues contemporains tirés de la *Manducio* de Kopijewitz (de 1706) et l'index de tous les mots russes et slavons contenus dans la *Grammaire* de Ludolf.

B. UNBEGAUN.

120. Marianne von ZYCHLINSKI. — *Die Anwendung des Genitiv singularis masc. /neutr. auf -u in der gegenwärtigen russischen Sprache*. Königsberg und Berlin, Ost-Europa Verlag, 1938, in-8, VIII-58 p. (*Schriften der Albertus-Universität, Geisteswissenschaftliche Reihe, Band 12*).

Pour étudier cette question, une des plus délicates de la morphologie russe, l'auteur est parti d'un principe fort juste : dépouillement exhaustif de quelques textes littéraires, avec, pour chaque mot, un classement suivant l'emploi syntaxique de la forme en *-u*. Cependant, pour être couronné de succès, ce procédé exige tout d'abord un choix de textes impeccable. Or celui-ci laisse à désirer, non pas que les œuvres dépouillées ne soient pas représentatives, au contraire ; mais elles comportent en général une proportion fort élevée du langage parlé de classes sociales différentes, donc de pastiches plus ou moins habiles. Leur utilisation en linguistique n'aurait pas plus de valeur qu'un traité de psychologie basé sur l'étude des personnages littéraires. C'est le cas avant tout du roman *Virineja* de L. Seifullina, littéralement farci de conversations de paysans. Cette langue « populaire » ne témoignerait que de l'usage dialectal d'une région déterminée, et cela, bien entendu à condition que Seifullina la reproduise scrupuleusement. Mais, en est-il ainsi ? Quoiqu'il en soit les exemples les plus surprenants, pour ne pas dire suspects, les formes isolées, proviennent précisément de *Virineja* : le seul nom de personne : *bez načal'niku* (p. 23) ; deux neutres (également les seuls) : *do... dychanju* (p. 17) et *iz zemstvu* (p. 19) ; des formes comme *iz baraku* (p. 10), *bez vencu* (p. 11), *ot dnju* (p. 15), *do kornju* (p. 20), *so snu* (p. 32), etc. On ne s'en étonnera pas d'ailleurs si l'on songe que, chez Seifullina, chaque troisième génitif est en *-u*, alors que chez les autres auteurs la proportion des génitifs en *-u* par rapport à ceux en *-a* est de 13 à 1 (p. 46). La seule conclusion que l'on puisse tirer de ce fait, est qu'aux yeux de Seifullina la forme en *-u* est éminemment « populaire » ; cette conclusion a certes sa valeur et son intérêt littéraires, mais elle est de nature à mettre le linguiste plutôt en garde contre le témoignage de cet auteur singulier.

Il faut bien dire que les formes surprenantes ne relèvent pas que de Seifullina : en laissant de côté l'adverbe *spervonačalu* (p. 23) qui semble être une forme figée du masculin *načal*

et non du neutre *načalo*, et qui est tout à fait normale, le dépouillement accuse, au dire de l'auteur, encore deux neutres: *vinu* (p. 12) et *jajcu* (p. 38); or le premier est un accusatif singulier du féminin *vina* «faute» et le deuxième est un datif. Il y a d'ailleurs encore trois datifs pris pour des génitifs: *prodolženja zvuku* (p. 19), *na udivljenje miru* (p. 22) et [*otdaetes'*] *na privolje snu* (p. 33); simples accidents de dépouillement que l'on aurait pu cependant éviter sans difficulté. Sans s'arrêter à d'autres points discutables, par exemple l'opportunité de faire figurer dans la liste l'adverbe *doma* ou de mettre sous une même rubrique toutes les valeurs du mot *pol* (y compris le premier élément des composés), on regrettera, ou plutôt on plaindra l'auteur d'avoir confronté ses résultats avec des témoignages aussi incommensurables que le sont ceux du vieux slave, du russe administratif du xvi^e siècle et de la langue de Turgenev, alors que le seul ouvrage dont la comparaison s'imposait à chaque pas et que l'auteur connaît d'ailleurs parfaitement (p. 3), a été laissé de côté: le *Imennoe sklonenie* d'Obnorskij.

On voit donc que l'ouvrage de M^{lle} von Zychlinski prête à mainte critique. Un sujet aussi difficile, en effet, demande beaucoup d'expérience. Néanmoins on reconnaît qu'elle a su poser le problème de façon correcte et qu'elle en a tiré quelques conclusions judicieuses.

B. UNBEGAUN.

121. *Sprawozdania z posiedzeń Komisji językowej Towarzystwa Naukowego Warszawskiego*. Wydział I językoznawstwa i historii literatury, tom I. — Varsovie, 1937, 97 pages, planches.

La Commission linguistique de la Société des sciences et des lettres de Varsovie vient de fonder un organe périodique. Ce premier volume contient neuf articles de H. Friedrich, H. Koneczna et J. Tarnacki, dont la majorité est consacrée aux questions de la dialectologie polonaise.

B. UNBEGAUN.

122. N. van WIJK. — *L'origine de la langue polonaise commune*. Amsterdam, 1937, in-8, 29 p. (*Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, afdeling letterkunde*, deel 83, série A, n° 1).

Par sa structure phonétique, le polonais littéraire se rattache plutôt aux parlers de la Grande Pologne (Poznanie), alors que les faits historiques nous obligent à chercher son origine à Cracovie, donc en Petite Pologne. Cette contradiction pèse depuis longtemps sur l'histoire du polonais littéraire ; M. van Wijk essaie de la lever. Pour expliquer l'absence du « mazourisme » dans le polonais commun, il suppose une origine relativement récente de ce phénomène, postérieure en tout cas à la fixation de l'usage littéraire. Quant à la prononciation spécifique des voyelles nasales, il admet une influence dialectale des parlers de la Grande Pologne sur une partie de ceux de la Petite Pologne. M. van Wijk est donc à même d'attribuer une origine cracovienne au polonais littéraire en plein accord avec les faits historiques et sans être pour cela en contradiction avec les données de la dialectologie. Sa théorie paraît dès à présent fort plausible

B. UNBEGAUN.

-
123. Gunnar GUNNARSSON — *Zur Bedeutungsentwicklung der polnischen Partikel więc*. Lund, 1937, in-8, 72 p. (*Lunds Universitets Årsskrift*, N. F., Avd. I, Bd 33, n° 5).

M. Gunnarsson a raison de constater que la valeur, très variée, de la particule polonaise *więc* coïncide pour la plupart avec celle du russe *ved'* et les formes tchèques du type *ved'*, issues du parfait *vědě*. Il se base là dessus pour supposer également un lien étymologique entre les deux formes : le polonais *więc* pourrait, d'après lui, ne pas être le comparatif *więce(j)*, comme on le pense ordinairement, mais remonter à un **wiedzie* non attesté, peut-être par l'intermédiaire d'une forme à nasalisation secondaire, soit **wiedzie*. M. Gunnarsson n'avance d'ailleurs, prudemment, qu'une hypothèse. Il est difficile, en effet, de s'en dissimuler la fragilité. Tout au plus admettra-

t-on que *wieć* ait pu s'approprier les fonctions de ce **wiedzie*. La sémantique des particules est, en général, trop instable pour qu'on puisse en faire dépendre des étymologies plutôt incertaines. Les exemples qu'a réunis M. Gunnarsson présentent cependant un grand intérêt, et il faut lui savoir gré de nous avoir donné un chapitre curieux de la sémantique historique du polonais.

B. UNBEGAUN.

124. Antoine MARTEL. — *La langue polonaise dans les pays ruthènes (Ukraine et Russie Blanche), 1569-1667*. Lille, 1938, in-8, 318 p. et une carte (*Travaux et mémoires de l'Université de Lille, nouvelle série : droit et lettres*, n° 20).

L'ouvrage posthume du regretté Antoine Martel constitue un des chapitres les plus instructifs dans l'histoire « externe » du polonais. La tâche de l'auteur a été de déterminer comment et dans quelles conditions l'élite ruthène a changé, au cours du xvii^e siècle, de langue de civilisation, en abandonnant son idiome traditionnel (que Martel appelle le slavon) pour le polonais. Problème linguistique d'autant plus compliqué qu'il est doublé d'un problème culturel et d'un problème religieux que l'on est généralement tenté de confondre ou, du moins, de mettre sur le même plan. Le mérite de Martel a été d'avoir assigné à chacun de ces problèmes la place qui lui revient. Travaillant sur un sujet neuf et extrêmement délicat, il s'est imposé l'examen d'un nombre impressionnant de textes, peu accessibles pour la plupart. Aussi ses conclusions sont-elles solides et nettes. On a pensé généralement que l'usage du polonais a été imposé à la noblesse ruthène surtout par le passage de celle-ci au catholicisme et non sans une pression directe du pouvoir central. Martel a réussi à montrer que ce n'était pas tout à fait exact et que la raison principale du succès du polonais était le prestige d'une langue de civilisation supérieure et cela même à l'époque où la puissance polonaise commençait visiblement à décliner. Fait curieux, les orthodoxes semblent avoir été les premiers à se servir du polonais dans leurs polémiques religieuses contre les latins alors même que ceux-ci employaient volontiers le

slavon. Et c'est seulement pour ne plus se distinguer des Polonais que les Ruthènes déjà polonisés passent au catholicisme. Cette victoire du polonais a été d'autant plus naturelle que les Ruthènes n'ont su lui opposer qu'une langue dégénérée et mal fixée, dont la seule force a été celle de routine.

Un ouvrage aussi riche et aussi neuf doit forcément présenter quelques points discutables. Je ne relèverai qu'un seul, qui me paraît être le plus grave, à savoir le signe d'égalité que Martel semble mettre entre le slavon et la langue administrative du Grand Duché de Lituanie (p. 39 et ailleurs). C'est vouloir ignorer en quelque sorte l'existence, dans les pays ruthènes, de deux langues écrites, l'une administrative, à base populaire, l'autre littéraire, à base slavonne. Certes, la différence entre les deux langues n'était pas aussi nette que dans la Russie moscovite, et il y avait des styles intermédiaires ; de plus, sous la plume de Martel, c'est plutôt une imprécision terminologique qu'une erreur de fait. Néanmoins on est choqué de voir figurer sous l'étiquette slavonne, par exemple, la langue du *Statut lituanien*.

Le linguiste ne tirera pas de l'ouvrage de Martel que des données précises sur la question des langues dans les pays ruthènes : il y trouvera également maints faits instructifs touchant aux problèmes d'ordre général : problèmes des langues mortes, des langues de civilisation, et du bilinguisme.

B. UNBEGAUN.

125. Henryk FRIEDRICH. — *Studia nad nosowością w gwarach Mazowsza*. Varsovie, 1937, in-8, viii-240 p., une carte et 4 tableaux (*Biblioteka Prac filologicznych*, tome I).

Ce qui est à noter dans ce travail, qui se propose d'étudier les voyelles nasales dans les dialectes de la Mazovie, est avant tout la méthode que l'auteur a choisie. M. Friedrich part du principe qu'un même son n'est jamais articulé de la même façon, qu'il s'agisse du parler d'un village ou de la langue d'un individu pris isolément. Ne voulant rien négliger de ces flottements d'articulations, l'auteur les enregistre tous pour en établir ensuite une statistique qui doit lui permettre d'une part de saisir la prononciation dominante,

d'autre part de tenir compte de toutes les variantes secondaires. Ces rapports numériques sont ensuite reportés sur des cartes pour donner une image aussi complète que possible des nuances de prononciations. Cette méthode, dont on voit les liens avec celle de la phonétique expérimentale (le terme d'« articulation » ne revient-il pas constamment dans l'ouvrage?), s'oppose manifestement et intentionnellement à la méthode phonologique. En effet, elle réduit à néant la notion même du phonème sur le plan « synchronique », et, dans l'histoire, elle remplace la substitution d'un phonème à un autre par une sorte de déplacement progressif de l'amplitude des flottements articulatoires. D'après l'auteur cette méthode permettrait d'arriver à une grande finesse dans la représentation des différentes prononciations ; elle a cependant l'inconvénient d'isoler les phénomènes phonétiques les uns des autres et de les faire replier sur eux-mêmes. Il va de soi qu'elle exige une grande finesse également dans l'observation des nuances de prononciation. M. Friedrich possède cette qualité au plus haut degré.

B. UNBEGAUN.

126. JÁN STANISLAV. — *Československá mluvnice pro odborných učitel'ov a vysokoškolačkov*. — Praha-Prešov, Československá grafická Unia, 1938, in-8, 236 p., fig. et une carte.

Le titre même de *Grammaire tchécoslovaque* indique que M. Stanislav partage le point de vue selon lequel les dialectes parlés dans la République forment un tout, la langue « tchécoslovaque », possédant toutefois deux formes littéraires : une tchèque et une slovaque. Si M. Stanislav s'était limité à la langue littéraire moderne, son entreprise pourrait paraître pour le moins téméraire. Mais, fort adroitement, il part du slave commun pour aboutir, par étapes successives, à l'état contemporain, en faisant une part assez large aux formes dialectales. Ce principe historique et dialectologique lui permet de maintenir la notion du « tchécoslovaque » à travers tout l'ouvrage. M. Stanislav remédie à l'absence de textes en « tchécoslovaque » commun en utilisant le vieux tchèque qui lui rend à peu près les mêmes services que les grammairiens demandent au vieux slave en tant que substitut imparfait

du slave commun. L'ouvrage de M. Stanislav est donc une grammaire historique du « tchécoslovaque » en même temps qu'une grammaire comparée du tchèque et du slovaque. Une grammaire, malheureusement, au sens limité du mot : sans la dérivation et la syntaxe. On peut ne pas être d'accord avec M. Stanislav sur la conception même de son ouvrage ; mais on conviendra cependant que celui-ci est appelé à rendre de grands services à ceux qu'il vise en premier lieu : les instituteurs et les étudiants.

C'est à eux également que sont destinés les chapitres informatifs sur la linguistique générale, sur la place du tchécoslovaque parmi les autres langues slaves et sur les dialectes tchécoslovaques, ainsi que quelques pages consacrées au développement des deux langues littéraires, suivies de spécimens de textes slovaques d'époques différentes. Ce manuel, fait avec sûreté et parfaitement à jour, se présente donc comme une sorte de petite encyclopédie du tchèque et du slovaque et constitue, pour des références linguistiques, un répertoire des plus maniables où, généralement, on trouve rapidement ce que l'on cherche.

B. UNBEGAUN.

127. MAX VASMER. — *B. Kopitar's Briefwechsel mit Jakob Grimm*. Berlin, 1938, in-8, xxxviii-217 p. et une planche (Aus den *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1937, Phil.-hist. Klasse, n° 7).

Kopitar a été sans doute, avec Dobrovský et Vostokov, le plus grand slaviste de son temps. C'est lui qui a « découvert » Karadžić et on a le droit de se demander si jamais, sans son appui, Vuk aurait pu réaliser la réforme du serbo-croate. C'est lui aussi qui a su discerner en Miklosich le futur grand savant et qui en a dirigé les premiers pas.

Sa perspicacité et son immense érudition lui ont indiqué le vrai chemin dans bon nombre de questions brûlantes du début du xix^e siècle, aussi bien en slavistique qu'en grammaire comparée. Si, cependant, on a pendant longtemps méconnu sa juste valeur et ses mérites, c'est parce qu'il n'a consigné, dans de trop rares publications, qu'une partie infime de son savoir. On est donc réduit à chercher ce savoir

ailleurs. Et c'est pourquoi il faut savoir particulièrement gré à M. Vasmer d'avoir révélé aux slavistes les précieuses cent vingt-cinq lettres adressées par Kopitar à Jakob Grimm, et dont la valeur est singulièrement rehaussée par la grande personnalité du destinataire. Il y est question de tout, mais les intérêts étymologiques dominent nettement le reste ; on est agréablement surpris de constater combien d'étymologies slaves, consignées dans le *Dictionnaire* de Miklosich et admises depuis sans discussion, remontent à Kopitar. Pour l'histoire de la linguistique slave le présent recueil, que M. Vasmer a fait précéder d'une attachante introduction sur la personnalité même de Kopitar, est de premier ordre.

B. UNBEGAUN.

ARMÉNIEN

(Voir aussi n° 116)

128. HANS VOGT. — *Les formes nominales du verbe arménien. Études sur la syntaxe de l'arménien classique* (*Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskab*, VIII, Oslo, 1937, pp. 5-70).
 BANATEANU Vlad. — *La traduction arménienne des tours participiaux grecs*, Bucarest, 1937, in-8, 153 p.

Dans ses *Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien*, IV (*MSL*, XVI, 1909, p. 92-131), Meillet a traité de l'emploi des formes personnelles du verbe, et en particulier abordé la question de l'aspect et le mécanisme des deux thèmes : d'importants travaux sont nés de ces quelques pages. Sur la syntaxe des formes nominales du verbe, Meillet a fait, dans ses divers ouvrages, de nombreuses remarques, mais n'a pas eu l'occasion de systématiser. Ses élèves continuent son œuvre sur ce point.

M. Hans Vogt étudie les emplois de l'infinitif (p. 5-45) qui, en arménien classique, est une forme hybride, sentie aussi bien comme nom (complément au génitif) que comme verbe (complément à l'accusatif) ; M. Vogt, par un dépouillement des Évangiles, des Actes, d'Ezriq et d'Élisée, précise à cet égard des lois, statistiquement certaines et psychologiquement souples (cf. p. 16) : en gros, la construction nominale apparaît

« lorsque le sujet de l'action exprimée par l'infinitif reste indéterminé ou si rien n'attire l'attention sur lui » et la construction verbale « lorsque le sujet de l'infinitif est le même que celui de la phrase ou lorsque sa présence à l'esprit fait envisager l'infinitif comme actif ». Puis M. Vogt étudie les emplois de l'infinitif nominal et verbal (dépouillement des adjectifs, expressions verbales, etc., qui « gouvernent » l'un et l'autre) et les propositions infinitives (ici, un examen instructif des procédés divers par lesquels sont rendus en arménien les propositions infinitives du grec) ; à ce dernier propos il énonce pour la première fois une importante loi statistique (p. 40) : le sujet des propositions infinitives (du moins de celles de ces propositions où l'infinitif « semble représenter le complément direct du verbe principal ») apparaît au *dalif* avec les infinitifs transitifs et intransitifs (cas le plus fréquent), à l'*accusatif* seulement « avec des infinitifs intransitifs, le plus souvent du sens de « être, devenir » (*linel, gol; iġanel, hasanel...*) ».

Quant au participe (p. 45-65), M. Vogt réussit à préciser, à nuancer encore les faits bien connus : emploi du *nominatif* et du *génitif* comme « sujet » de la phrase où figure un participe en *-eal* (en apposition dans une phrase verbale, en prédicat dans une phrase nominale-verbale) ; la règle simple (ou plutôt « la tendance » p. 59) qui prévaut dans les Évangiles et dans les Actes (nominatif avec participe intransitif, génitif avec participe transitif) et, en gros, chez Eznik, ne vaut chez Élisée que pour le participe prédicat ; pour le participe transitif en apposition, il semble que l'auteur — annonçant la langue postérieure — évite de l'employer là où le sujet est exprimé, c. à d. là où l'on attendrait la construction du sujet au génitif (construction normale tant qu'on sentait, dans le participe en *-eal*, quelque chose de la valeur ancienne de nom d'action, — construction « étrange » quand ce sentiment s'est perdu). M. Vogt a ainsi réussi à fixer historiquement, à dater presque, un point important de l'histoire du verbe arménien.

A Bucarest, c'est aussi à la syntaxe du participe arménien que M. Bănăţeanu a consacré son étude, et plus généralement aux procédés par lesquels les traducteurs ont rendu les tours participiaux du grec. Effort difficile pour les premiers écrivains arméniens, puisque leur verbe ne leur fournissait qu'une seule forme en face des nombreux participes du verbe

grec. Effort intéressant pour l'observateur moderne parce qu'il met à nu certains ressorts intimes du langage. M. Bănăţeanu a donc examiné successivement, à grand renfort d'exemples bien classés, les cas où l'arménien emploie son participe (et il rencontre ici — en entrevoyant les mêmes conclusions, p. 47, 57 — une partie des problèmes abordés par M. Vogt), ceux où l'arménien a recours à des adjectifs (-un, -i) ou à des substantifs (-iç, ot ; composés), à des procédés de subordination (propositions relatives pures, ou temporelles, ou causales ; ou infinitifs construits), de coordination, de juxtaposition. De ce dépouillement des faits se dégage (p. 147) un « caractère général » que M. Louis Mariès commente bien dans la préface : « L'arménien a le souffle verbal plus court que le grec ; il est obligé en quelque sorte de s'arrêter pour reprendre haleine ». Ce trait en rejoint curieusement un autre que M. Vogt a mis en valeur il y a quelques années (*Les groupes nominaux en arménien et en géorgien ancien*, *Norsk Tidsskrift...*, V, 1932, p. 57-81) : l'arménien, comme le géorgien, a tendance à constituer fortement, à isoler, à « ligoter » dans sa phrase des groupes nominaux (répétition de la préposition devant l'épithète et le régime du nom ; répétition des articles suffixés ; attraction casuelle exercée par le nom sur son régime ; surflexions de génitif...). On notera au passage que ces deux caractères (souffle verbal court, durcissement des groupes nominaux), qui s'harmonisent bien en arménien, sont ailleurs indépendants : deux des langues indo-européennes qui ont un « souffle verbal » plutôt long, le grec et le russe (langue populaire des bylines) marquent aussi fortement les groupes nominaux, l'un en répétant l'article devant l'épithète ou le régime du nom, l'autre en répétant la préposition devant l'épithète ou l'apposition (Hilferding, I, p. 70 : le héros va *ko stol'nëmu ko gorodu ko Kievu...* « à la ville capitale Kiev » ; p. 64 : il va *v zemlju vo podol'skuju* « à la terre podolienne »).

Un détail de terminologie : on évite maintenant, semble-t-il, d'appeler le participe en -eal « participe passé » ; cette formule est pourtant la plus exacte dans sa généralité, puisque le participe en -eal rend le participe aoriste et le participe parfait du grec, et exceptionnellement (faute d'un participe présent arménien) le participe présent du grec quand l'action qu'il exprime est « continuée », « antérieurement commencée » (*BSL*, XXXIX, 1, p. 95 ; cf. Vogt, *NTS*, VIII, p. 47, etc.) ; certes

l'usage du participe en *-eal* est très souple, il exprime des nuances d'aspect ; mais par delà cette importante casuistique des emplois, la direction d'ensemble n'est-elle pas bien exprimée par le mot « passé » ?

G. DUMÉZIL.

129. Artasches ABEGHIAN. — *Neuarmenische Grammatik, Ost- und Westarmenisch, mit Lesestücken und einem Wörterverzeichnis*. Berlin et Leipzig, Walter De Gruyter und Co, 1936, 292 pp. et 2 tableaux.

Ce volume constitue le 36^e des *Lehrbücher* que publie, depuis un demi-siècle, le Séminaire pour les Langues Orientales de Berlin. Le docteur A. Abeghian, chargé du cours d'arménien à ce Séminaire, présente parallèlement les deux langues littéraires modernes, l'orientale et l'occidentale. L'emploi de deux types de caractères d'imprimerie bien distincts évite toute confusion, et l'étudiant découvre vite l'avantage qu'il y a, en apprenant spécialement l'une des deux langues, à se mettre en état de lire l'autre. Dans le détail, sur les quelques points où les deux grammaires divergent fortement, ce parti pris d'exposition jumelée devait s'assouplir : M. Abeghian n'y a pas manqué. Pour la pratique, pour l'enseignement de l'arménien en France, ce nouveau manuel rendra de grands services. Sur certains points, la *Grammaire* de M. Feydit reste plus pédagogique : par exemple sur les emplois des cas de l'infinitif, sur les constructions du type *sorvač*, *sorvelik' tas-s* « la leçon que j'ai apprise, que j'ai à apprendre », etc. M. Feydit a mieux analysé la difficulté qu'éprouve un Occidental à s'assimiler ce que M. Abeghian groupe un peu brièvement sous le titre « Satzverkürzung » (§ 124). En revanche, certaines nuances un peu délicates sont mieux définies par M. Abeghian : p. ex. (§ 90 Anm. 3 ; cf. Feydit p. 107, n. 1), à propos de prés. *g'unenam*, impft. *g'unenayi*, à côté de *unim*, *unéi*, M. Abeghian fait intervenir la notion de duratif ; peut-être serait il plus exact encore de s'en tenir, comme en moyen-arménien, à la notion d'éventuel : *g'unenam* « j'ai éventuellement, j'aurai (dans ce cas...) », *g'unenayi* « j'avais éventuellement (chaque fois, régulièrement... », et non pas « durablement », qui pourrait être aussi

exprimé par *unéi*) ; une bonne opposition de ces deux imparfaits s'observe dans un des contes de Zôhrab choisis par M. Abeghian pour sa chrestomathie (page 211), et que voici : 1^o On appelait de temps en temps (*aden aden*) le docteur chez M^{me} X..., qui « avait (*itérativement*) des crises » (*dak-nabner g'unenar*) ; 2^o Bien que malade, M^{me} X... prodiguait généreusement sa grâce, son charme « alors qu'elle en avait (durablement, aurait eu) besoin elle-même » (*erp or ink'a bêdk' unêr adonc'*). M. Abeghian est libéral (§ 87) quant à l'usage des verbes en *-ul* dans l'arménien occidental, au moins littéraire.

G. DUMÉZIL.

CAUCASIQUE

130. KARL BOUDA. — *Beiträge zur kaukasischen und sibirischen Sprachwissenschaft (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, XXII, 4)*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1937, 63 p. — 1 : *die darginische Schriftsprache* (p. 5-42).

Le dargwa est l'une des principales langues du Daghestan ; elle est parlée par plus de cent mille usagers, soit comme langue principale soit comme langue auxiliaire, et elle est l'une de celles que l'administration soviétique a décidé de développer et de doter d'une littérature. Pour l'étudier, on dispose de la description — fort bonne — d'Uslar (1892), que M. Zirkov (1926) a résumée (cf. *BSL*, XXXIV 3, 1933, pp. 161-163). Uslar a fondé son étude sur le dialecte *ğäwa* ; un autre dialecte, *l'aquša*, étant plus répandu, a fait le fond de la nouvelle langue littéraire ; *l'aquša* et le *ğäwa* sont proches ; il y a cependant entre eux des différences notables qu'il est d'autant plus utile de préciser que l'on ne connaît qu'à peine un troisième dialecte, le *çudaqar*, et qu'on risque d'ignorer toujours les autres dont Uslar ne donne que les noms et dont les autorités politiques ne se soucient pas. M. Karl Bouda, qui apporte au déchiffrement des nouvelles littératures caucasiennes (pourtant à peine abordables sans le concours d'un homme du pays) beaucoup d'application et une remarquable intuition linguistique, s'est chargé de ce délicat travail. Il

a recueilli des faits importants, notamment sur les couples de thèmes verbaux avec et sans *-r-* préradical et à alternance vocalique préradicale (p. 9-11), sur diverses désinences nominales et postpositions, sur la répartition des suffixes de pluriel des noms (p. 27-30) ; il a aussi donné une liste de racines verbales inconnues d'Uslar (p. 30-33) ; tout cela est accompagné, justifié par de copieuses citations de plusieurs livres parus en 1935 à Mahač-Qala. En appendice (p. 34-42), M. B. étudie les renseignements et les textes fournis par M. Zirkov (1930) sur le *kubači*, langue proche du dargwa, et peu connue.

G. DUMÉZIL.

131. Theodor KLUGE. — *Studien zur vergleichenden Sprachwissenschaft der kaukasischen Sprachen*, 5. Versuch einer vergleichenden Grammatik der Zentralgruppe der nordkaukasischen Sprachen, Tusch, Tschetschenzisch, Inguschisch, I. Teil, 1937, 18 p. polycopiées.

M. K. aborde ici le même groupe de langues que M. Sommerfelt, mais avec des procédés et un tempérament bien différents. Il traite rapidement des correspondances phonétiques, puis des indices de classe, des noms de nombre, de la déclinaison des pronoms personnels ; pour les indices de classe il conteste (p. 10 et suiv.) les raisons que j'ai données de penser que les classes de l'abkhaz (dans le groupe du N.-O.) sont une production secondaire et non un héritage du cauc. du N. commun (*Introduction à la grammaire comparée des langues caucasiennes du Nord*, ch. I). Ses arguments sont intéressants mais ne me convainquent pas : rien ne permet de voir dans le *-r-* des suffixes des pronoms personnels en tcherkesse (*se-ri* « moi », etc.) et en abkhaz (*sa-ra* « moi », etc.), un ancien indice de classe qui ne marquerait plus, justement, les classes ; de même pour le *-d-*, indice (singulier) du causatif oubykh, j'ai proposé des explications, en grande partie hypothétiques naturellement, mais qui tiennent compte du moins de faits certains (*Introduction*, p. 30 et suiv.). Si, *formellement*, non *fonctionnellement*, plusieurs des indices de classes abkhaz et de ceux des langues du N.-C et du N.-E.

coïncident, c'est que les uns et les autres ont été tirés d'un même fonds; pas très riche : un fonds de racines démonstratives.

G. DUMÉZIL.

132. J. Van GINNEKEN. — *Contribution à la grammaire comparée des langues du Caucase, Verhandel, d. kon. Nederl. Ak. d. Wet., Afd. Letterk., N. R., Deel XLII, Amsterdam, 1938, 138 p., gr. in-8.*

M. van Ginneken part de l'hypothèse que les phonèmes les plus anciens des langages humains n'ont pas été les phonèmes nets, à point d'articulation unique et précis, auxquels nous sommes habitués, mais au contraire des phonèmes complexes, mettant en mouvement simultané de nombreux rouages de l'appareil articulaire. C'est vraisemblable : M. Marcel Mauss considère le civilisé essentiellement comme un « dérythmé », capable (avec ce que cela comporte d'avantages mais aussi d'inconvénients) de dissocier au maximum des gestes et, par delà les gestes, des sentiments, des attitudes intellectuelles et passionnelles qui, chez le « sauvage », sont automatiquement, immédiatement et indissolublement liés. Ce n'est pas un hasard si les nègres redeviennent nos maîtres de danse : ils ont, à l'état naturel, cette harmonie du jeu de tous les muscles, cet accord de l'oreille et des mécanismes moteurs que la plupart des blancs reconstituent laborieusement. M. van Ginneken pense de même que les *clics* complexes des Bochimans et de plusieurs autres « Naturvölker » représentent la matière première à partir de laquelle, par analyse, par un appauvrissement compensatoire d'enrichissements d'un autre ordre, la plupart des groupes humains ont dégagé des systèmes consonantiques plus ou moins simples.

Tout cela forme donc une sorte de philosophie des sons, et même du langage, vraisemblable en elle-même. Mais M. van Ginneken ne s'est pas arrêté là. De cette vue philosophique, il a déduit une technique comparative. Constatant que, dans le groupe caucasien du Sud, qui est dépourvu de latérales, on observe en revanche des séquences étonnantes de consonnes (du moins en géorgien), il a formé l'hypothèse que ces séquences étaient la monnaie, l'image déjà décomposée

mais non encore dissociée, des sons complexes que les latérales tcherkesses ou avaroandi — vrais clics — présentent synthétiquement à l'état pur, ou presque pur. Hypothèse hardie, contre laquelle nous n'avons pas d'objection a priori : à la différence du prince Troubetskoï, nous avons toujours pensé que les latérales sont des phonèmes fondamentaux dans les langues caucasiennes du Nord. Il s'agit seulement de la vérifier. M. van Ginneken s'est courageusement appliqué à cette vérification, c'est-à-dire à confronter des mots géorgiens « à séquences » avec des mots daghestaniens « à latérales », de même signification.

A-t-il réussi ? Nous n'osons l'affirmer. Aucun des rapprochements du chapitre essentiel (ch. V) n'est évident, soit pour la forme, soit pour le sens. Beaucoup sont inquiétants. Et les séries n'offrèrent pas de régularité. Peut-être était-ce inévitable, auquel cas la vérification souhaitée serait impossible, sans qu'on doive d'ailleurs conclure que M. van Ginneken ait tort dans le principe : la décomposition ou la simplification d'un clic archaïque, la ruine d'une grosse molécule phonétique, risque en effet d'avoir abouti à *plusieurs* types de séquences, surtout si, comme M. van Ginneken le suppose, cette décomposition est le résultat d'efforts maladroits faits par des peuples d'autres races pour *imiter* les clics de la langue qu'ils adoptaient. Ce qui augmente encore l'indétermination, c'est que (p. 29) M. van Ginneken constate, même dans les langues caucasiennes du Nord qui ont conservé les latérales, ce qu'il appelle des « amphibies », c'est-à-dire des mots qui, tout en contenant encore des latérales, ont déjà été altérés (par exemple polysyllabisés) par des allogènes : p. ex. (p. 29) avar *ɣin* « eau » et son génitif *ɣadal* « ne sont pas, dit-il, les formes anciennes de ce mot, qui autrefois ne contenait que la seule spirante latérale douce (*ɣ*) ; mais *ɣ*, ou *xl*, était méditerranisé en *xal*, *xad* et *xin*, qui étaient ré-arménidés régulièrement en *ɣin* et *ɣadal* « eau », mais irrégulièrement en (*λ*)*λin* « temps de pluie, hiver ». M. van Ginneken peut avoir raison, mais dès lors la matière ne devient-elle pas bien mouvante ? Nous ne comparons certes pas les clics aux quatre diffdudoïdes primitifs de N. Marr — quatre noms supposés de la main — qui étaient une pure vue de l'esprit, tandis que les clics caucasiens dont on parle ici sont des réalités, dont il y a plus que des traces. Néanmoins, et en partie par le biais des amphibies, ne doit-on pas craindre

qu'ils aient pu eux aussi aboutir, sinon à n'importe quoi, du moins à beaucoup trop de choses pour qu'on y espère formuler des lois probables ?

Simple et provisoires impressions, que soumet à l'auteur un lecteur qui n'est pas parmi les plus qualifiés. Car ce livre ne s'adresse pas de préférence aux caucasologues ; il traite de phonétique, presque de phonétique générale. Tout linguiste phonéticien pourra et devra se faire par lui-même une opinion sur les équations proposées, et en général sur cette hypothèse audacieusement, logiquement poursuivie. Il y trouvera profit et plaisir : le livre est entraînant, clair, bien écrit.

G. DUMÉZIL.

133. Hans VOGT. — *Arménien et Caucasique du Sud*. Extrait de *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, IX, Oslo, 1938, p. 320-338.

En une vingtaine de pages denses, M. Hans Vogt reprend et rajeunit déjà la question que M. G. Deeters avait traitée dans *Caucasica* avec une ampleur et une pondération qui avaient plu à Meillet. M. Vogt est en désaccord avec son prédécesseur sur plusieurs points importants, où il nous paraît avoir raison : il ne pense pas que l'accent arménien d'intensité qui a frappé uniformément la pénultième vienne du substrat, les traces d'un tel accent que M. Deeters avait cru noter en géorgien s'expliquant autrement ; il précise aussi les différences, légères mais fondamentales, qui séparent les deux systèmes consonantiques. M. Deeters avait signalé des analogies particulières entre la phonétique de l'arménien et celle du mingrélien ; M. Vogt en ajoute une, importante, qui nous avait aussi frappé : l'arménien a traité en *sk* un ancien **k₁w-* > **sw-*, le mingrélien le laze ont traité en *šk(w)-* ou *sk(w)-*, *č'k'(w)-*, etc., ce qui apparaît en géorgien comme *šv-*, *č'v-*, etc. (M. Vogt explique ingénieusement la coexistence d'arm. *šun* « chien » < **k₁wōn* et d'arm. *skund* « petit chien » < **k₁wōntā-* par l'action sur deux dialectes arméniens de deux substrats différents, l'un géorgien, l'autre mingrélien).

M. Vogt traite aussi des rencontres de vocabulaires. Il voit dans géorg. *par't'o* « large, étendu, plat, plan » et dans

p'oni « gué » deux emprunts à une forme préhistorique de l'arménien. C'est douteux pour le premier mot. Pour le second, cela semble évident (arm. *hun* « gué », th. en *-i-*, < **ponti-*); signalons que le mot arménien se retrouve, avec le sens de *chemin*, dans plusieurs langues du Daghestan, dido *huni*, dargwa *huni* (peut-être lak *huld-*), langues géographiquement éloignées du domaine arménien alors que ni l'oudi tout proche ni le groupe tabassaran n'ont trace de l'emprunt. Géorg. *p'oni* est intéressant, à cause de *p'*- et du timbre *o* encore maintenu devant *n*: sans espérer que le géorgien soit pour le préarménien un témoin direct aussi éloquent que le finnois pour le germanique, on peut attendre encore d'autres trouvailles aussi précieuses. Quant aux rencontres entre le grec, le caucasien du Sud et l'arménien, résultant d'emprunts à une langue ou à des langues apparentées disparues, M. Vogt en signale de nouvelles: arm. *p'in* « excrément », géorg. *p'une* « fumier », gr. *πίνος* « saleté »; arm. *market* « houe », géorg. *v-margl-i* « je sarcle », hom. *μάκελλα* « hoyau » (le mot géorgien rend peu probable l'hypothèse d'un emprunt de l'arménien au grec, qu'admettait M. Adjarian); arm. *ant'et* « braise », géorg. *v-ant'-eb* « j'allume » gr. *ἄνθραξ* « charbon », etc. Naturellement, à partir de si peu de mots, il ne saurait être question d'établir des lois phonétiques; p. 331, 333, à propos du géorg. *nexvi* « fumier » > arm. *nex* « putréfaction », de ming.-laze **č'xwari* > arm. *oč'xar* « mouton », M. Vogt signale que, dans plusieurs emprunts, on observe ce passage de cauc. *xv* à arm. *x*; mais la correspondance s'établit autrement par exemple dans géorg. *xval*, arm. *val(-iw)* « demain » (Adjarian).

G. DUMÉZIL.

BASQUE

134. P. F. et MISPIRATÇEGUY. — *Initiation à la langue basque*. Paris (Les éditions initiatiques) sans date, in-12, 119 p.

« Le Basque est une langue agglutinante. On sait que celles-ci sont en majorité sur terre. » Tout le reste du volume est dans ce goût-là. Que si, laissant de côté les théories, on passe

aux faits, on constatera que les auteurs, qui s'en tiennent au seul souletin (bien que ce dialecte n'occupe même pas le vingtième du domaine basque) ont pillé leurs prédécesseurs, en y ajoutant toutefois quelques locutions et idiotismes précieux et surtout une traduction du « Petit Chaperon rouge » sur laquelle on peut travailler. Quant au petit vocabulaire que l'on trouve *in fine*, il est plein d'étranges choses : par exemple *arrano* « aigle », mot emprunté au germanique, est donné comme non-emprunté, de même que *bedesia* (il aurait fallu *bedezi*) « médecin », dont l'origine romane sautait pourtant aux yeux. J'en passe, et des meilleurs.

G. LACOMBE.

135. Pierre LHANDÉ. — *Dictionnaire basque-français*. Paris (chez Beauchesne) 1926-1938, in-8, LII-1117 p. à 2 col.

Postérieurement au grand dictionnaire basque-espagnol-français de M. de Azkue (1905-1906), il n'avait été publié que de petits vocabulaires. Le père Lhande, lui, nous donne un gros volume dont il faut le remercier. Il ajoute à ce qui avait été publié avant lui quelques douzaines de mots souletins ainsi que la quintessence des lexiques inédits de Harriet, Hiribarren et Foix, se cantonnant exclusivement dans les dialectes basques de France, qui n'occupent que le cinquième environ du domaine euskarien. Malgré cela, ce livre rendra bien des services aux linguistes, ainsi qu'à ceux qui lisent des textes bas-navarrais, labourdins et souletins. Il est regrettable toutefois que l'auteur n'ait pas fait plus de recherches personnelles, car bien des mots ont été omis. On peut se plaindre aussi que cet ouvrage soit plutôt l'œuvre d'un basco-phile que d'un bascologue, car les indications bibliographiques comme aussi les explications grammaticales qu'on y rencontre laissent beaucoup à désirer. Néanmoins — et c'est l'essentiel — on ne pourra désormais se dispenser de le consulter.

G. LACOMBE.

136. EYHERAMENDY. — *Grammaire basque* (cours moyen), juin 1936.

Il y a quelques années, l'abbé Eyheramendy publia un cours élémentaire de basque qui eut du succès puisque, en quelques mois, une deuxième édition suivit. Aujourd'hui l'auteur fait paraître un cours moyen, mais d'une présentation fort défectueuse. C'est un in-folio dactylographié, dont chaque leçon a sa pagination spéciale, sans table des matières, avec une liste de plusieurs centaines de corrigenda, suivie de plusieurs feuilles volantes qui ont cette originalité d'être imprimées mais d'un format autre que le reste de l'ouvrage et sans liste d'errata, alors que le besoin s'en fait singulièrement sentir. A part cela, le débutant pourra apprendre quelque chose s'il a la patience de se débrouiller dans ce chaos. Souhaitons que le cours supérieur nous soit offert sous un aspect plus esthétique.

G. LACOMBE.

OURALIEN

(Voir aussi n°s 1, 118)

137. C. C. UHLENBECK. — *The indogermanic mother language and mother tribes complex* (American Anthropologist, vol. 39 ; n° 3).

Notre savant confrère hollandais revient brièvement sur sa fameuse hypothèse de l'origine hybride des parlers indo-européens communs.

On cherchera en vain dans l'article signalé ci-dessus les précisions qu'on aurait désirées. A nouveau, nous nous trouvons en présence d'affirmations, sans doute formulées avec une certaine prudence, mais souvent fondées sur des arguments de bien piètre valeur.

Ainsi, fidèle à l'enseignement de la tradition néogrammatique, M. Uhlenbeck attribue une importance considérable à la division dialectale *centum/satəm* sans songer que, si nous établissions aujourd'hui la même isoglosse, les parlers romans (et surtout le français) se rangeraient dans le groupe *satəm*.

Le passage d'une occlusive gutturale prépalatale à une sifflante (en passant le plus souvent par le stade intermédiaire de l'affriquée) est un accident banal qui ne peut avoir qu'une valeur historique très limitée. La division *centum/satəm* s'est produite à un moment déterminé des langues indo-européennes (sans même toucher peut-être tous les parlers d'une même subdivision dialectale) et il n'est pas licite d'en tirer des conclusions d'une portée démesurée. Rappelons-nous qu'en français, devant *a*, la gutturale a eu des destins divers. Le picard, par exemple, a réagi autrement que le francien sans devoir être pour cela rapproché de l'espagnol ou de l'italien plutôt que du francien.

Mais il est d'autres hypothèses qui sont encore plus contestables. Telle par exemple cette affirmation (p. 392) d'après laquelle « la tendance *satəm* à transformer les explosives palatales en spirantes est absente en ouralien ».

Rappelons ici à ceux qui seraient tentés de l'oublier que l'ouralien commun a possédé tout un jeu complexe de sifflantes et d'affriquées initiales que certains chercheurs ont précisément essayé de faire remonter à des occlusives gutturales, parce qu'ils espéraient ainsi comparer plus facilement le pré-ouralien au proto-indo-européen ! Il est vrai que ces efforts n'ont pas abouti à des comparaisons probantes et dans ces conditions, il demeure tout à fait inutile d'identifier le prétendu élément *A* de l'indo-européen avec une forme plus ou moins ancienne de l'ouralien.

A. SAUVAGEOT.

138. Osmo MÄKELÄINEN. — *Fr. crapaudine et quelques parallèles sémantiques* (Neuphilologische Mitteilungen XXXVIII, Helsinki, 1937).

M. Osmo Mäkeläinen explique l'étymologie du mot technique français *crapaudine*, résultat d'une métaphore sexuelle dont il retrace brièvement l'histoire. La comparaison avec les mots finnois de sens correspondant est particulièrement suggestive. Il faut espérer que l'auteur ne tardera pas à nous donner l'étude plus ample qu'il a promise et qui retracerait l'ensemble du développement en question.

A. SAUVAGEOT.

139. *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne LXXIII*. Wogulische und ost jakische Melodien phonographisch aufgenommen von Artturi Kannisto und K. F. Karjalainen, herausgegeben von A. O. Väisänen.

Ce nouveau volume des *Mémoires* comprend les notations des chants vogouls et ostiaks recueillis sur place par A. Kannisto et K. F. Karjalainen. Une introduction et des notices renseignent sur les conditions dans lesquelles ces chants ont été enregistrés.

Bien que cette édition soit surtout destinée aux spécialistes du folklore musical, elle ne peut manquer d'intéresser le linguiste.

Celui-ci y trouve des informations très curieuses sur la nature du rythme et sur la prosodie des Vogouls et des Ostiaks. Naturellement, il ne pourra être fait profit de ces remarques tant que les textes des chants en question n'auront pas été publiés. Il faut souhaiter que leur publication ne tarde pas trop et vienne apporter le pendant ob-ougrien aux publications admirables de Thalbitzer sur les textes du folklore eskimo.

Signalons en attendant la part importante prise dans les chants en question par le culte de l'ours. A mesure que les ethnologues insistent sur l'importance du culte du cheval chez les Indo-Européens, il est intéressant d'attirer l'attention sur le rôle du culte de l'ours chez les Ougriens (et les Finno-Ougriens).

A. SAUVAGEOT.

140. *Virittäjä* (1937, fasc. 3-4 ; 1938, fasc. 1-2). Helsinki.

Il est regrettable que le manque de place ne nous permette pas de rendre plus amplement compte de ces quatre fascicules, si remplis de faits et de considérations, qui intéressent non seulement la linguistique finnoise mais aussi la théorie générale du langage.

C'est d'abord un important article de M. Charles Nieminen sur les parties du discours en finnois. L'auteur s'attache à montrer que la différenciation des parties du discours (qui

ne s'est pas totalement accomplie encore en finnois) va de pair avec une sorte d'évolution de l'expression du concret à l'abstrait. Il faut retenir surtout le passage où est décrit le rôle des thèmes de pluriel dans la formation d'expressions abstraites.

M. R. E. Nirvi étudie la transformation de certains suffixes en particules enclitiques.

M. Charles Marjanen propose certaines améliorations à l'enseignement de la prononciation du finnois littéraire. Il s'agit d'abolir l'occlusive glottale qui figurait en fin de mot comme vestige d'une consonne disparue (un ancien *-k*). De même, l'auteur juge licite d'assimiler dans tous les cas la nasale à l'occlusive suivante (*n* devant *-k* et *n, m* devant *p*). Enfin, il est curieux de noter les remarques sur la prononciation des groupes de mots où la coupure syllabique ne correspond plus à la fin de mot mais se produit selon la règle habituelle de suture des syllabes (tout comme en français).

Les règles d'emploi de l'objet « total » à la forme absolue et au génitif accusatif sont définies avec beaucoup de clarté par M. Airila qui nous apprend, par là-même, combien ces emplois causent aujourd'hui de difficultés aux usagers de la langue littéraire. Il est intéressant de constater que certains de ces emplois, qui sont des vestiges respectables de l'ancienne syntaxe finno-ougrienne, tendent à se perdre.

M. V. Kiparsky étudie des documents des archives de Königsberg qui révèlent la présence des LIVES à date relativement ancienne sur les bords du Kurisches Haff. Un nom de lieu live est attesté près de Memel dès le XIII^e siècle.

Signalons encore la belle étude consacrée par Aulis Oja-järvi, à la distribution sémantique et géographique des mots *tupa* « salle, chambre d'habitation, etc. » et *pirlli* « étuve, salle commune d'habitation avec poêle, petite maison d'une seule pièce, etc. ». Le premier mot est emprunté au suédois et le second au balte. Notons pour finir les très instructives étymologies dues à M. Y. H. Toivonen.

A. SAUVAGEOT.

141. A. SAARESTE. *Eesti murdeallas* (Atlas des parlers estoniens. Échantillon). Tartu, 1938.

Il était réservé à M. Saareste de doter les linguistes du premier atlas portant sur des parlers finno-ougriens, en l'occurrence sur ceux de sa langue maternelle, l'estonien.

L'échantillon qu'il a établi, et qui doit précéder de peu la parution du premier fascicule, comprend une préface « provisoire » et cinq cartes spécimens.

L'auteur indique dans sa préface comment il a été amené à concevoir et à réaliser le projet de ce nouvel atlas linguistique. Il se réclame de celui de Gilliéron et d'Edmont et il apparaît, à l'examen des cartes, que le prototype français a exercé une influence profonde sur la conception même du nouvel ouvrage.

Mais l'auteur a été aussi amené par les circonstances à adopter une méthode assez différente de celle de Gilliéron et d'Edmont en ce qui concerne l'enquête sur les parlers et l'élaboration des documents recueillis.

D'abord, les enquêteurs ont été assez nombreux, d'où une certaine disparité dans les matériaux relevés. Ensuite, M. Saareste, qui connaissait lui-même la plus grande partie du domaine exploré, a revu les données qui lui étaient apportées et il les a uniformisées.

Enfin, l'enquête a porté surtout sur les faits les plus archaïques et l'on s'est hâté de consigner tout ce qui était à la veille de disparaître.

Les cartes doivent être complétées par des recueils de textes et des commentaires ethnographiques et autres. On se trouve donc devant une étude fort complète des parlers estoniens dont il faut souhaiter qu'elle ne tarde pas à être publiée complètement.

Il faut remercier nos confrères estoniens et surtout M. Saareste d'avoir su mener à bien une œuvre aussi vaste et d'une qualité aussi précieuse. Il est regrettable que des erreurs de méthode nous privent de posséder les autres atlas linguistiques qui devraient venir compléter notre connaissance des autres parlers finno-ougriens, comme le finnois et le hongrois.

Ce n'est pas sans satisfaction que nos confrères français

constateront une fois de plus la supériorité de la méthode dont Gilliéron et Edmont ont été les initiateurs.

A. SAUVAGEOT.

142. A. SAARESTE. - *Eesti keel XIII-XVI sajandil* (La langue estonienne du XII^e au XIV^e siècle. Publications des archives de la langue estonienne, nr 11). Tartu, 1937.

Notre confrère estonien, à qui nous devons déjà tant de remarquables travaux, caractérise dans cet opuscule de seize pages (suivies d'un résumé français) les monuments les plus anciens que nous possédons de la langue este ou estonienne.

L'este ancien apparaît très proche du finnois du XVI^e siècle. Il connaît déjà la division dialectale en deux groupes principaux de parlers : celui du Nord et celui du Sud. C'est durant la période qui va du XII^e au XVI^e siècle que se sont accomplies les grandes transformations phonétiques et morphologiques, par lesquelles l'este moderne se distingue si nettement des autres parlers finnois de la Baltique. C'est dans le même temps que s'est abolie en este l'harmonie vocalique, en même temps que s'instituait le système quantitatif à trois degrés qui peut à bon droit passer pour être le trait le plus singulier de cette langue.

Les finno-ougriotes seront reconnaissants à M. Saareste de leur avoir apporté une documentation à la fois si substantielle et si commode.

A. SAUVAGEOT.

143. *Magyar Nyelv* (la langue hongroise) (1937, fasc. 5-10 ; 1938, fasc. 1-4).

De ces cahiers au contenu toujours très varié, nous n'extrairons que ce qui peut intéresser le linguiste non-spécialiste.

Signalons d'abord les études de l'éminent explorateur et orientaliste Ligeti sur les emprunts du hongrois au turk. On appréciera en particulier l'étymologie qu'il fournit du

mot hongrois *gyomor* « estomac » issu du turk *jumur* qui désigne encore aujourd'hui en ouzbek le « bonnet » ou « réseau » des ruminants. Rappelons qu'il fait également venir du turk le nom hongrois de la « rougeole » et il confirme l'étymologie turke du nom hongrois de l'esturegon donnée par M. J. Németh.

Ligeti nous apporte une autre contribution à l'histoire du turk sous la forme d'une étude sur les voyelles longues du yakoute, du turkmen et d'autres parlers orientaux. Par la comparaison des mots où figurent des voyelles longues, Ligeti restitue pour le turk commun des voyelles longues issues de contractions de formes altaïques à spirante sonore intervocalique. Ces restitutions éclairent les comparaisons des faits turks avec les faits mongols et elles font faire un pas en avant dans la connaissance de l'altaïque commun.

M. J. Györke établit l'origine finno-ougrienne et même uralienne du suffixe hongrois diminutif en *-t*. M. V. Csiéry traite amplement de l'allongement consonantique et de la gémiation dans les parlers du Szamoshát, M. J. Gyomlai étudie l'ordre des mots, l'accent et la modulation des phrases conditionnelles et concessives. M. Eugène Juhász propose une nouvelle étymologie pour le mot hongrois *szép* « beau », etc.

La polémique tient malheureusement une certaine place dans les cahiers parus cette année. C'est ainsi que M. J. Zolnai revient sur la question de l'infinitif hongrois mais sans apporter d'argument bien nouveau. De même il faut signaler l'article de M. Laziczus sur le *k*- des mots hongrois à vocalisme postérieur qui fait l'objet d'un compte rendu ici contre. Enfin, M. J. Németh, l'éminent turkologue, croit devoir se défendre contre certaines attaques parues dans des revues hongroises et où les résultats de ses recherches sur l'apport turk dans le développement du hongrois sont mises en doute. Rassurons tout de suite notre distingué confrère sur l'inanité des critiques dont il est l'objet de la part de quelques personnalités sans aucune autorité scientifique et qui étalent impudemment une ignorance par trop scandaleuse.

Nous ne pouvons terminer ce compte rendu sans faire allusion à l'article consacré par M. A. Klemm à « l'histoire des parties du discours ». Cet exposé passablement confus aboutit à affirmer que l'ouralien commun aurait déjà connu la distinction morphologique du nom et du verbe, affirmation dont nous laisserons la responsabilité à l'auteur et qui

n'est appuyée que par des considérations générales très vagues, empruntées aux théories périmées de Wundt ainsi que par des arguments d'autorité (notamment par des renvois à des déclarations de Györke et de Lehtisalo, cette dernière mise en doute par nous l'an dernier dans notre compte rendu du *Bulletin* n° 114, p. 157). Il est regrettable que M. Klemm n'ait pas eu connaissance de la partie linguistique du premier volume de l'Encyclopédie française et nous lui conseillons très vivement de lire l'ouvrage si intéressant que vient de publier notre confrère Alf Sommerfelt et dont on trouvera plus loin le compte rendu. Une fois de plus nous sommes amenés à reprocher à nos confrères hongrois de limiter trop exclusivement leur bibliographie à celle des ouvrages édités en Allemagne. Il est injuste et imprudent d'ignorer les importantes contributions apportées ces dernières années à la théorie générale du langage par les Scandinaves, les Anglais et les Américains.

A. SAUVAGEOT.

144. *Magyar Nyelvőr (Le Gardien de la langue hongroise)* (Budapest, 1937, fasc. 5-10 ; 1938, fasc. 1-3).

On aura caractérisé ces quelques fascicules en disant qu'ils sont surtout consacrés à des études étymologiques. MM. Beke, Fokos, Kertész rivalisent d'ingéniosité pour nous expliquer certains faits lexicaux hongrois demeurés jusqu'ici obscurs. Tandis que M. Beke opère en comparatiste soucieux de rapprocher les faits finno-ougriens, M. Kertész traite les problèmes en tant qu'historien de la langue hongroise et M. Fokos se montre préoccupé de déceler tout ce qui, dans la structure des langues finno-ougriennes, s'apparente avec l'altaïque.

Par ailleurs, une grande place est faite à la célébration du souvenir de Bernard Munkácsi dont la disparition a été une perte irréparable non seulement pour la linguistique finno-ougrienne, mais aussi pour toutes les études ethnographiques et autres concernant les langues ouralo-altaïques et les peuples vivant depuis le Danube jusqu'aux confins de l'Oural et du Caucase.

Les articles consacrés à la mémoire du grand disparu nous

apprennent qu'une partie des papiers qu'il a laissés sont à peu près en état d'être publiés. Il s'agit en particulier des fiches constituant un dictionnaire très vaste du vogoule dont tous les finno-ougriens ne peuvent manquer de souhaiter la prompte publication. Il en est de même des textes votiaks importants que Munkácsi avait recueillis pendant la guerre de la bouche de prisonniers.

A. SAUVAGEOT.

145. J. LAZICZIUS. — *Die Vertretung des fiugr. anl. k in hinter-vokalischen Wörtern des Ungarischen* (Tirage à part du vol. III de l'Archivum Europæ Centro-Orientalis, fasc., 4, Budapest, 1938).

L'auteur, qui est phonologiste, reprend dans cette brève étude le problème, si souvent traité, de la disparité de la représentation de la gutturale sourde initiale, dans les mots hongrois de vocalisme postérieur. Alors que la règle semble vouloir que le hongrois présente partout *h-*, il se trouve des mots où apparaît *k-*.

Le savant finlandais Toivonen a essayé de résoudre cette contradiction en s'efforçant de démontrer que les mots en *k-* du hongrois sont des emprunts ou bien des mots, qui à l'origine, comportaient un vocalisme antérieur. M. Laziczus met en doute cette argumentation et suppose que la double représentation de la gutturale initiale sourde du hongrois reflète une division dialectale très ancienne. Les langues ougriennes auraient connu deux types de dialectes. Dans les uns *k-* vélaire se serait maintenu, dans les autres il serait passé à ce qui aurait donné en hongrois moderne *h-*.

Mais nous ignorons complètement l'histoire des dialectes ostiaks et vogoules où l'on trouve en effet tantôt une occlusive, tantôt une spirante gutturale à l'initiale des mots dont le vocalisme radical est postérieur. Il se peut que ces faits soient relativement récents. Pour être justifié à leur attribuer quelque valeur, il faudrait démontrer que les oppositions qui apparaissent en hongrois se retrouvent dans les mêmes mots tant en ostiak qu'en vogoule. Encore pourrait-il s'agir de phénomènes de convergence. C'est que bien des choses ont

pu se passer depuis la lointaine époque où les parlers ougriens constituaient encore une unité linguistique. Il nous paraît donc difficile d'accepter l'explication proposée par l'auteur.

A. SAUVAGEOT.

146. MAGYAROSAN (*A la hongroise* : 1937 ; fasc. 5-10 ; 1938, fasc. 1-4) ; Budapest.

Cette revue poursuit sa lutte contre le « mauvais langage » dans les conditions que nous avons décrites ici plusieurs fois. Les cahiers mentionnés ci-dessus nous apportent une multitude d'observations précieuses pour le théoricien.

On notera, entre autres, le très intéressant article de M. Jean Dengl intitulé : « La composition des mots en danger ». Le plus curieux dans son exposé est ce qui a trait à la formation de verbes dérivés à partir de mots composés. Soit le mot composé *rablógylkos* qui désigne l'assassin qui commet un crime pour voler ; sur ce mot on a dérivé le verbe en *-l* *rablógylkol* « assassiner pour voler ». Un fait de ce genre prouve à quel point des composés comme *rablógylkos* ne représentent plus dans la conscience du sujet parlant qu'un seul concept.

M. J. Zolnai signale d'autre part des emplois fautifs de pronoms ou d'adjectifs indéfinis en fonctions négative.

M. Antoine Tiszamarti propose des équivalents hongrois pour remplacer certains mots étrangers, surtout des vocables d'origine gréco-latine. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas consulté d'hommes de science avant d'établir sa liste où figurent de bien étranges équivalences. Ainsi le mot *abnormis* (anormal) est traduit par « pathologique, morbide » (*kóros*). Le mot *infiál* « infecter » est rendu par *megbelegit* « rendre malade » qui est manifestement insuffisant. De même *bestialitás* n'est pas « un acte de violence » (*erőszaklétel*) même en hongrois où le mot franco-latin garde une valeur expressive très marquée. Le peu de succès obtenu par les équivalents proposés ainsi, au petit bonheur, provient de ce qu'ils n'offrent que des équivalences par trop approximatives et qu'ils ne tiennent pas compte de la valeur expressive ou affective du mot à remplacer.

A. SAUVAGEOT.

147. Ladislav GÁLDI. — *Contributions à l'étude des lexiques latins-hongrois du moyen âge* (Eötvös-füzetek, XI). Budapest, 1938.

L'auteur apporte une étude concise, mais substantielle, des lexiques latins-hongrois qui n'avaient été jusqu'ici examinés par les chercheurs que du point de vue de l'histoire de la langue hongroise. C'est en romaniste que M. Gáldi analyse leur contenu et signale ce qu'il y trouve de caractéristique. C'est ici l'étymologie des mots contenus dans ces lexiques qui retient l'attention. L'auteur annonce la publication prochaine d'une étude plus ample en langue hongroise.

A. SAUVAGEOT.

148. Ladislav GÁLDI. — *Le romanisme transdanubien* (Biblioteca dell'Accademia d'Ungheria di Roma, n° 3). Rome 1937.

Cet opuscule résume d'une manière commode et avec clarté la théorie à laquelle les savants hongrois sont parvenus, en ce qui concerne le problème des populations de langue latine de Pannonie après la disparition de la domination romaine. Les Romains auraient laissé dans cette région deux sortes de populations latinisées : celle des centres urbains et celle aussi des colons adonnés à l'élevage du bétail. Ces populations, qui se seraient peu à peu assimilées aux nouveaux occupants du territoire, n'auraient rien de commun avec les ancêtres des Roumains qui seraient des tard venus dans le bassin du moyen Danube.

A. SAUVAGEOT.

149. Joseph BALASSA. — *A nyelvek élete* (La vie des langues); Budapest, 1938.

Après nous avoir donné l'an dernier un raccourci de l'histoire du hongrois, notre confrère Joseph Balassa nous apporte cette fois-ci un exposé d'ensemble des questions concernant

la théorie générale du langage. Comme cet exposé est destiné au grand public, on ne sera pas surpris de n'y trouver que les choses essentielles.

Sur presque tous les points, nous serons d'accord avec le linguiste hongrois qui s'exprime presque toujours avec une justesse de vue et une clarté remarquables. Tout au plus pourrons-nous être porté à attribuer au langage une valeur sociale plus grande et à réduire plus qu'il ne le fait le rôle du psychisme individuel dans le maniement et le développement des langues. En revanche, ce qu'il dit sur le caractère arbitraire des signes du langage est absolument dans la ligne de ce qui a été enseigné par Antoine Meillet.

Bien des pages feront méditer le théoricien, notamment celles consacrées au langage chez l'enfant. Balassa est heureusement à même de comparer des données linguistiques différentes et ce qu'il dit au sujet des formes verbales acquises par les enfants en bas âge jette une lumière intéressante sur le développement du langage enfantin en fonction de la structure du langage des adultes.

Une seule erreur sera signalée ici. Balassa range le samoyède dans les langues altaïques. Il s'agit sans doute d'un lapsus, car il y a beau temps que la parenté ouralienne peut être considérée comme établie.

A. SAUVAGEOT.

150. A. MOSTÆRT. — *Textes oraux ordos*. Peiping, 1937.

L'auteur de ce monumental ouvrage est bien connu des linguistes. Nous lui devons déjà des études précieuses sur le *monguor*.

Les textes recueillis sont précédés d'une étude sur la morphologie des parlers *ordo* et ils sont suivis d'un glossaire très complet.

Les parlers décrits forment une unité dialectale homogène et illustrent ce qu'est devenu le mongol sur un territoire de colonisation assez récent. L'isolement géographique où se sont trouvés les *Ordos* a exercé une action conservatrice sur les parlers. Il n'est donc pas surprenant de constater que la structure syntaxique et morphologique a très peu évolué par rapport à celle du mongol classique. La distinction du

verbe et du nom est encore très peu marquée. De même, les verbes ne reconnaissent habituellement pas de dépendance personnelle.

Nous devons être reconnaissants au R. P. Mostært de nous avoir fait bénéficier, si magistralement, de son immense expérience des parlers mongols. Grâce à lui, nous pourrions désormais mettre à profit une multitude de faits qui sont du plus haut intérêt pour l'établissement de la grammaire comparée des langues altaïques.

A. SAUVAGEOT.

CHAMITO-SÉMITIQUE

(Voir aussi nos 15, 16 et le supplément n° 177)

151. G. RYCKMANS. — *Grammaire accadienne*. Bibliothèque du *Muséon*, 6, Louvain, 1938, in-8, xvii-110-*27 pages (et une petite feuille de *Corrigenda*).

Cet ouvrage ne prétend nullement à être la description de l'accadien qui remplacerait la grammaire maintenant vieillie de Delitzsch ; il veut seulement donner (en transcription, avec un court aperçu sur le système de l'écriture cunéiforme) les éléments, à l'usage des débutants et des sémitisants « non spécialisés en assyriologie ».

L'impression est très claire, le plan aussi ; les tableaux de formes sont riches et commodément disposés. De nombreuses remarques dans le texte, des signes spéciaux dans les paradigmes, permettent de distinguer pour l'essentiel les deux dialectes babylonien et assyrien et les grandes époques, dans une histoire de près de deux millénaires. Le but essentiel de l'ouvrage paraît donc rempli.

L'inconvénient le plus grand est que toutes sortes d'explications, résultant de vues théoriques, sont mélangées à l'exposé des faits, risquant de donner, précisément aux débutants et aux non-spécialistes, une impression fautive de sûreté dans nos connaissances, alors qu'il subsiste tant d'incertitudes dans l'interprétation exacte des graphies, encore plus dans celle de l'origine et de l'évolution de beaucoup de formes.

Voici quelques observations de détail.

P. XV. Bibliographie. Il y aurait lieu d'indiquer Meissner, *Die Keilschrift*, Sammlung Götschen, 1913, des études partielles de Ungnad et autres, et de renvoyer au *Grundriss* de Brockelmann dont l'influence semble se remarquer dans bien des détails du livre.

P. 1. « Babylonien et assyrien qui ont coexisté à certaines époques » ; il faudrait dire : presque constamment.

P. 2. Langues éthiopiennes ; énumération incomplète.

P. 6, § 11. Insuffisant en ce qui concerne l'expression graphique des voyelles longues.

P. 10. Le tableau des consonnes (même compte tenu de la correction : interversion des spirantes sourdes et sonores) est peu clair et même fautif : sans parler de *m* et *n*, il est évident que *l*, *r*, *w*, *y* ne devraient pas être dans la case des occlusives.

P. 11. L'« évolution » des consonnes, à partir d'un état qui n'est pas défini ne peut pas être compréhensible pour des lecteurs non avertis.

P. 19. B. Sous le titre *Nasales*, faits concernant les liquides *r* et *l*.

P. 21. § 79. Le déplacement de *t*, par ailleurs infixe, en initiale ne concerne que des formes verbales sans préfixes (voir § 308).

P. 22. Il aurait fallu parler de *s* assyrien pour *š* (grammaire de Delitzsch p. 122).

P. 26-7, § 101. « La syllabe fermée est très rarement suivie d'une syllabe commençant par une voyelle ». Incompréhensible phonétiquement ; il s'agit seulement d'une règle graphique.

§ 103-108. L'accent. Il faudrait avertir que les règles données ne sont que des inférences, en partie d'après des graphies dont l'interprétation n'est pas évidente. En ce qui concerne la voyelle finale surajoutée à des formes interrogatives, n'est-il pas plus vraisemblable qu'elle ait été accentuée ?

P. 35, § 138. Racines nominales. Comment peut-on dire des noms qui ne se rattachent « à aucune racine verbale connue » qu'ils sont « dérivés » et « dénominatifs » ?

P. 44, § 178. Si on veut parler de « cas oblique » cette dénomination s'applique au seul génitif, non à l'accusatif.

P. 55, § 233. La théorie (non produite dans la partie phonétique) qu'il y a une « syncope » de voyelle entre les deux

premières radicales dans le parfait (*iprus* « il sépara ») est très contestable.

L'indication sur les correspondances de vocalisme entre parfait et imparfait est insuffisamment développée.

P. 61. Tableau ; il faudrait avertir que les formes citées sont des imparfaits.

P. 63, § 259. Contrairement à l'énoncé, mais à juste titre, les exemples cités de formes de réfléchi de causatif ont bien un sens réfléchi.

P. 71. *Ibbalkat* est traduit « il a gravi » ; p. *9 la même racine est donnée avec le sens « pénétrer ».

Tableau IV. Il aurait été bon de faire apparaître quels sont les thèmes verbaux où l'imparfait ne se distingue pas du parfait.

Marcel COHEN.

152. M. RUTTEN. — *Éléments d'accadien (assyrien-babylonien)*.

Notions de grammaire. Paris (Adrien-Maisonneuve), 1937. in-8, I-104 pages.

Petit cours rédigé avec des exercices, publié en autocopie (machine et manuscrit) ; grammaire entièrement en transcription, exercices en cunéiformes et en transcription. Un ouvrage très élémentaire de ce genre pourrait être bienvenu s'il était clair dans ses explications et correct. Ce n'est malheureusement pas le cas.

Exemple pour la phonétique : p. 6 « 𐎶^4 correspond au 𐤆 hébreu (esprit rude des grecs) ; 𐎶^5 correspond au ح arabe (esprit très rude, rendu par *gh* ». Il s'agit de correspondances étymologiques dont on tient compte pour le classement dans les lexiques, avec le signe hébreu 𐎶 suivi de chiffres. Or on sait que 𐎶 du sémitique est une spirante laryngale bien différente de *h* que note l'esprit rude du grec ; ح est une faute pour غ , c'est-à-dire la spirante vélaire sonore *g* (transcrite en effet souvent, mais fâcheusement, par *gh*) ; n'insistons pas sur « esprit très rude ». Exemple pour la morphologie : p. 27 « Chacune des formes principales admet deux formes secondaires par l'adjonction de *la* ou *tana* après la première radicale » ; or, au tableau qui suit, figurent — à bon droit — de la

racine *kšd*, les formes dites IV² et IV³ *ittakšad* et *ittanakšad*, où les éléments *t* et *n* sont *avant* la première radicale.

Il est fâcheux qu'un pareil manuel ait été publié sans avoir été vérifié.

Marcel COHEN.

153. Mayer LAMBERT. — *Traité de grammaire hébraïque*. Fascicule III, Paris (E. Leroux), 1938, in-8, pp. 433-476.

Enfin le corps de la grammaire de Mayer Lambert (ouvrage posthume dont le premier fascicule est de 1931) est achevé avec la sortie de ce troisième fascicule ; l'ouvrage en un volume peut maintenant être acheté chez l'éditeur (au prix de 200 fr.).

La partie nouvelle comporte en quelques pages la fin de la morphologie, puis une brève syntaxe : en effet l'emploi des formes est indiqué dans la morphologie. Il ne restait qu'à examiner la structure d'ensemble de la phrase, et un certain nombre de particularités qui ne se comprennent que dans cet ensemble.

Le livre s'achève sur une simple table des matières précédée de cette courte note : « Un appendice sera publié ultérieurement » : les index manquent donc encore ; espérons que cette lacune pourra être bientôt effacée, et que l'ouvrage original de Mayer Lambert recevra sa pleine valeur.

Marcel COHEN.

154. Paul KAHLE. — *The Mishnah text in Babylonia II*, tirage à part de *Hebrew Union College Annual*, volume XII-XIII, Cincinnati, 1937-8, in-8, 51 pages.

P. Kahle poursuit son labeur pour la publication des plus anciens manuscrits de l'hébreu. Il donne ici des fragments de la Michna avec ponctuation babylonienne, provenant de la Geniza du Caire, dont les plus anciens remonteraient aux VII^e-VIII^e siècles.

Signalons à cette occasion que la nouvelle édition de la Bible Massorétique (texte de Ben Asher) a fini de paraître par les soins du même savant.

Marcel COHEN.

155. Fritz DIENING. — *Das Hebräische bei den Samaritanern*. Ein Beitrag zur vormasoretischen Grammatik des Hebräischen. Dissertation de Doctorat, Bonn (1937 ?), in-8, 69 pages. Paru depuis en librairie : Bonner Orientalistische Studien, n° 24, Stuttgart (Kohlhammer) 1938, RM 4 50.

Il est essentiel pour la connaissance de l'hébreu prémasorétique (ou extra-massorétique) d'utiliser toutes les sources possibles. La tradition samaritaine — restée en dehors de l'orthodoxie — est précieuse à cet égard. Sur l'incitation de P. Kahle et sous sa direction, F. Diening s'est livré à un dépouillement consciencieux de toutes les sources existantes ; en dehors du pentateuque samaritain imprimé par A. v. Gall (1914-1918) et de la notation de la prononciation moderne de l'hébreu par H. Petermann (1868), il a pu disposer des indications de divers manuscrits partiellement vocalisés et de nouvelles notations inédites de la prononciation actuelle par H. Ritter et A. Schaade, et il a comparé les autres sources prémasorétiques non samaritaines.

Le résultat de ces dépouillements est donné, après une introduction phonétique, dans le cadre grammatical usuel de la morphologie hébraïque. Le travail est soigneux. Il se présente sous la forme un peu compacte mais suffisamment claire d'une reproduction d'un texte à la machine à écrire pour l'ensemble, à la main pour les caractères orientaux et grecs (des renvois de page à page sont restés en blanc).

Ce répertoire est naturellement très intéressant.

Il est curieux que les Samaritains suppriment dans la prononciation toutes les laryngales, à quelques initiales près, alors qu'ils les articulent correctement dans leur langage arabe. Noter qu'ils prononcent les *r* géminés, contrairement à la tradition massorétique.

Les spécialistes et les comparatistes auront à voir en détail toutes les formes verbales, pronominales et nominales, tant pour les vocalisations que pour les gémérations, et pour l'accent (toujours sur la pénultième). Citons un seul fait, particulièrement frappant : la désinence de deuxième pers. masc. plur. du parfait est *-tīmma*, en face du féminin *-lēn*.

Marcel COHEN.

156. Carl BROCKELMANN. — *Syrische Grammatik mit Paradigmen, Literatur, Chrestomathie und Glossar*, 5^e édition, Leipzig (Harrassowitz), 1938, in-12, XIII-160-203 pages.

Réédition d'un ouvrage éprouvé.

Certains paragraphes ont été réécrits, en raison de travaux récents ; des additions figurent p. 158-160 ; la bibliographie a été mise à jour. On devra donc se servir de ce bon instrument d'étude sous sa nouvelle forme.

Marcel COHEN.

157. S. REICH. — *Études sur les villages araméens de l'Antiliban*. Documents d'études orientales de l'Institut français de Damas, 1937, in-4, 196 p., 32 pl. (en vente à Damas et à la librairie Leroux, Paris).

Depuis 1863 on a su que l'araméen sous sa forme occidentale survivait encore dans trois villages de l'Antiliban, situés à peu de distance de Damas : *ma'lūla* (en majorité chrétien), *ḡubba'dīn* et *bah'a* (musulmans) ; des documents déjà nombreux ont été publiés et élaborés sur le langage de *ma'lūla*, en dernier lieu et principalement par G. Bergsträsser, mort prématurément, dont l'élève A. Spitaler doit continuer l'œuvre grammaticale. Sur les villages musulmans, on n'avait jusqu'à présent qu'un court article, avec notes linguistiques et textes, de M. Parisot, dans le *Journal asiatique* de 1902 ; cet article a malheureusement échappé à l'auteur du présent ouvrage.

S. Reich, bien préparé par ses études d'hébreu, arabe et araméen et une formation ethnographique, a voulu et a pu, grâce à l'Institut de Damas, étudier ces îlots linguistiques à tous point de vue, avant que l'arabe élimine les parlers araméens (les habitants des trois villages sont déjà bilingues depuis un certain temps) et que les coutumes s'uniformisent aussi grâce aux facilités de communication (services d'autobus). Il s'est établi pour plusieurs mois dans le centre à étudier, de manière à faire à loisir une enquête en profondeur, et non une enquête-choc.

Il donne un beau volume contenant des notes d'orientation,

historiques et linguistiques, des textes de grand intérêt ethnographique (historiettes, agriculture, naissance et enfance, mariage, mort, etc.), avec diverses observations personnelles, des figures et schémas et d'excellentes photographies.

Les textes proviennent des trois villages ; ils sont donnés dans une bonne notation phonétique (l'accent n'est indiqué que partiellement) et dans une traduction qui suit le texte de près, et ils sont pourvus d'une riche annotation, qui au point de vue linguistique élucide beaucoup de formes araméennes et arabes. (Notons que le travail a été suivi par J. Cantineau et J. Lecerf).

L'impression, très belle (Imprimerie catholique de Beyrouth) a été réalisée en un temps record ; on y remarque dans le français diverses petites fautes ; espérons qu'il n'y en a pas dans les textes araméens.

Les indications phonétiques auraient pu être mieux précisées. La bibliographie, riche, aurait pu être encore complétée.

Au total, ouvrage important, qui révèle un jeune ethnographe linguiste travaillant avec une excellente méthode, consciencieux et actif, dont on peut espérer beaucoup.

Marcel COHEN.

158. A. FISCHER. — *Der Wert der vorhandenen Koran-Übersetzungen und Sure 111. Berichte über die Verhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Phil. hist. Klasse 89, 2, Leipzig (S. Hirzel), 1937, in-8, 49 pages.*

L'auteur du dictionnaire arabe dont tous les arabisants attendent avec impatience la publication donne ici une étude philologique que les linguistes devront retenir. Il montre comment les difficultés du texte du Coran enlèvent toute valeur, pour l'étude précise, aux traductions existantes, non pourvues d'un appareil philologique suffisant.

Il prend pour exemple une courte sourate de cinq versets, et en donne une traduction, avec une grande abondance de références tant pour la valeur de certaines formes verbales que pour la valeur lexicale de plusieurs mots, sans compter des indications de critique littéraire (rapport avec un type connu de poésie).

Marcel COHEN.

159. Amélie-Marie GOICHON. — *Lexique de la langue philosophique d'Ibn Sīnā (Avicenne)*. Paris (Desclée de Brouwer), 1938, grand in-8, xvi-496 pages.

On sait combien les dictionnaires de l'arabe sont encore insuffisants, faute en particulier de dépouillements de textes et de lexiques particuliers. On doit donc louer l'auteur, qui s'occupait par ailleurs de la philosophie d'Avicenne, d'avoir eu le courage de tenter ce lexique philosophique, qui comporte 792 mots avec 2.500 exemples.

Ce travail considérable dans son élaboration a causé aussi des peines spéciales dans sa réalisation matérielle : toute la partie arabe figure en autocopie dans la partie droite des pages.

Des arabisants ont déjà dû remarquer (l'ouvrage ayant servi de thèse secondaire de doctorat ès-lettres) que l'interprétation des phrases arabes est quelquefois discutable, et que certaines traductions françaises, basées sur des traductions latines plus ou moins correctes du texte arabe, sont à réviser.

S'il y a à faire quelques réserves, on ne remerciera pas moins l'auteur d'avoir donné un ouvrage aussi considérable, et d'espèce malheureusement trop rare.

Marcel COHEN.

160. P. Raphaël NAKHLA. — *Grammaire du dialecte libano-syrien* (Phonétique, morphologie et syntaxe). Première partie : exposé des règles. Beyrouth (Imprimerie catholique) 1937, petit in-8, ix-266 pages.

Ceci n'est pas une monographie locale à usage scientifique, mais une grammaire d'usage. Elle s'applique à toute une région assez homogène. Toutefois, il aurait fallu dire nettement qu'il s'agit des parlers citadins de cette région, dont les parlers campagnards ou bédouins diffèrent souvent de manière notable. En général, peu de variantes sont indiquées ; cependant, certaines sont remarquées ; ne faut-il pas admettre qu'au total il s'agit surtout du parler de Beyrouth, utilisable

dans les autres centres urbains de la Syrie et du Liban, on pourrait ajouter de la Palestine ?

L'auteur pratique le dialecte d'enfance ; ses renseignements sont donc sûrs et de première main ; il donne tout naturellement des exemples pris à la vie courante. Comme d'autre part il est parfaitement maître du français, il est apte à définir et classer les faits dans les meilleures conditions. Ces bonnes conditions n'auraient pas suffi s'il n'avait fait montre d'un bon esprit grammatical. Heureusement, on peut le louer pour un plan clair et sobre, où tous les faits de langue sont bien rangés et, il semble, complètement recensés pour tout l'essentiel, et même pour beaucoup de finesses de syntaxe.

L'auteur est heureusement toujours indépendant de la scolastique arabe, et même son esprit linguistique l'a généralement gardé de trop se soumettre aux cadres de la grammaire française.

Il n'a pourtant pas évité tous les pièges de ce dernier côté, notamment dans sa nomenclature. Ainsi il est vrai, et c'était à dire, que souvent l'imparfait simple (sans préfixe de l'indicatif) joue le rôle d'un subjonctif ; mais le nommer subjonctif présent n'est pas sans danger, et certains faits se trouvent ainsi un peu faussés. De même le classement de la forme *kātāb* comme participe est justifié en général ; mais cette forme est entrée dans le système des formes verbales non-nominales, et aurait dû prendre place dans un tableau général des aspects des temps et des modes ; ainsi la p. 130 doit être complétée au moyen de la p. 173.

L'arabe est constamment écrit en une notation phonétique correcte dans l'ensemble (*ġ* devrait être transcrit *g* ou *ġ* et non *ǧ*, transcription habituelle du *ج*). Il y a néanmoins une faiblesse du côté de la description phonétique et de la notation. Il y a sans doute erreur à ne pas noter un *r* (*r* emphatique) distinct de *r* ordinaire ; le *r* est maintenant reconnu dans l'ensemble de l'arabe parlé (pour le Liban, voir M. T. Feghali *Le parler de Kfar'abîda*). On ne sait par quelle lubie *ħ* (spirante vélaire sourde) est rangée comme « gutturale » avec les laryngales *h*, *ħ*, *ʕ*, alors que sa sonore *g* (écrite fâcheusement *ǧ*, voir ci-dessus) est classée seule comme glottale et donnée comme produite « par le battement de la glotte, la bouche étant ouverte » (p. 6).

La plus grosse faute concerne l'occlusive glottale ; celle-ci est suffisamment bien décrite p. 9 ; mais l'auteur a cru pou-

voir distinguer entre cette occlusive glottale en fin de mot ou de syllabe intérieure, et l'« attaque vocalique forte » devant voyelle, initiale ou non. Cette distinction théorique n'aurait pas gros inconvénient si on n'avait pas jugé bon de ne noter ce coup de glotte qu'à l'intérieur des mots, en le supprimant à l'initiale. Or, dans le langage considéré, l'occlusive glottale représente non seulement le même phonème de l'arabe ancien, mais aussi le *q* de celui-ci ; elle est donc extrêmement fréquente. (Encore faudrait-il savoir avec décision s'il n'y a pas deux phonèmes légèrement différents suivant l'origine, comme le suggère la rédaction de M. T. Feghali *Kfar 'abida*, p. 26). Il s'imposait donc absolument de noter l'occlusive glottale par ' comme fait l'auteur à l'intérieur du mot, ou par ʔ partout où elle s'articule effectivement, et de n'user de voyelles initiales que pour le cas d'attaque douce (ainsi pour l'article *el-*) ; telle est d'ailleurs la pratique de M. T. Feghali, notamment dans sa *Syntaxe des parlers arabes actuels du Liban*. La faute vicie l'ensemble du livre, non seulement par des quantités d'exemples de mots défigurés, mais parce que l'auteur a été amené par son erreur de notation à distinguer dans différents chapitres des formes nominales et verbales à initiale vocalique qui n'existent pas, puisque ʔ fonctionne rigoureusement comme une autre consonne (après élimination de certains « hamza » de l'arabe ancien qui ont disparu au cours de l'évolution).

L'auteur prévoit une seconde édition et fait appel à la critique. Souhaitons qu'il écoute l'adjuration qui lui est faite ici de renoncer à une pratique qui défigure un ouvrage par ailleurs réussi.

Marcel COHEN.

161. Tovia ASHKENAZI. — *Tribus semi-nomades de la Palestine du Nord*. Paris (Geuthner), 1938 in-8, xiv-286 pages ; planches.

Utile ouvrage ethnographique sur une région qui n'est guère connue au point de vue linguistique ; d'où l'intérêt spécial des nombreux termes cités et définis, donnés en une bonne notation phonétique, et repris en un index, pp. 277-286.

Marcel COHEN.

162. J. J. HESS. — *Von den Beduinen des innern Arabiens*. Erzählungen, Lieder, Sitten und Gebräuche. Zürich et Leipzig (Nichans), 1938, in-8, iv-177 pages.

Les arabisants conservent le regret de n'avoir pas à leur disposition les documents recueillis il y a de longues années par J. J. Hess sur un domaine où personne encore n'a exploré après lui. Au moins, grâce à cette publication jubilaire pour son 70^e anniversaire, avons-nous devant les yeux un recueil dû à son labeur et à celui de Madame J. J. Hess.; les ethnographes y trouveront quantité de renseignements précis, appuyés d'un index des choses.; les arabisants y trouveront des mots isolés et des vocabulaires (en transcription) rangés par ordre de manière dans la description des caractéristiques de la vie bédouine (ainsi p. 71-82 sur le chameau).

Formons le souhait que, dans sa retraite, J. J. Hess trouve enfin le temps d'élaborer la grande collection de mots qu'il a en sa possession.

Marcel COHEN.

163. *Rivista degli studi orientali*, vol. XVII, fasc. II-III (1937).

A signaler tout spécialement (pp. 230-265) : E. Rossi *Appunti di dialettologia del Yemen*. L'auteur a exploré lui-même ce terrain encore si mal connu, et a des notes, dont il ne donne ici qu'un extrait, déjà très riche, sur divers parlers ; de plus, il est bien au courant de la bibliographie de la question. En attendant qu'il ait publié de plus amples documents les dialectologues devront se référer au présent exposé.

Un exemple de fait particulièrement intéressant (p. 263) : à el-Hağeilah, dans la région côtière occidentale, on observe une finale *-aw* à la 3^e personne masculin pluriel du parfait.

Marcel COHEN.

164. Henri PÉRÈS. — *L'Espagne vue par les voyageurs musulmans de 1610 à 1930*. Publications de l'Institut d'études orientales, Faculté des lettres d'Alger. Paris, Ad. Maisonneuve, 1937, in-8, xxiii-198 pages.

L'auteur, qui a composé un volumineux ouvrage sur *La poésie andalouse en arabe classique au XI^e siècle*, donne ici aussi partiellement une étude littéraire. Le linguiste trouve à y retenir des listes de mots romans qui apparaissent, soit assimilés comme emprunts, soit cités occasionnellement dans les textes arabes ; l'index permet de les retrouver facilement. On souhaiterait que l'auteur fasse une étude particulière de ce vocabulaire dans les textes les plus anciens où ils se rencontrent.

Marcel COHEN.

165. E. DESTAING. — *Textes arabes en parler des Chleuhs du Sous (Maroc)*. Transcription, traduction, glossaire. Paris, Bibliothèque de l'École des Langues orientales, 1937, petit in-8, ix-336 pages.

Publication longuement retardée, puisque l'avant-propos signale que le spécimen pour l'impression datait de septembre 1927, mais qui n'a été devancée par aucune autre ayant trait à la même région dialectale pendant la période d'intervalle.

C'est un ouvrage à la fois pédagogique et scientifique. A cause du caractère pédagogique, diverses dispositions : les textes étant donnés en caractères arabes (munis partiellement de la vocalisation) et en « transcription », le texte et la transcription sont chacun suivis d'exercices sous forme de questions et de paradigmes ; mais les parties en caractères arabes et en caractères phonétiques de ceux-ci ne se correspondent pas, et ne sont pas traduites dans les pages de traduction.

Au reste les cinquante textes, fables ou petits récits, sont courts et de langue facile.

Notons encore que le caractère arabe employé est celui qui sert en général pour les textes d'arabe classique ; mais

les textes 1 et 50 sont répétés p. 131-2 dans le caractère maghribin de l'Imprimerie nationale qui a servi pour les textes de Tanger et de Takrouna de W. Marçais.

Les arabisants pourront se faire une idée du parler d'abord d'après la notation phonétique rigoureuse de E. Destaing. Pour les notions phonétiques, ils devront se reporter aux notices sur chaque consonne données en tête de chaque lettre du glossaire. Pour la description morphologique il faut consulter l'index des notions, qui renvoie aux exercices et tableaux suivant les textes, et d'autre part le glossaire, qui contient beaucoup d'indications (par exemple le genre des noms) et des notes de syntaxe à propos des conjonctions.

Le parler observé est celui de bilingues, dont l'auteur a décrit d'autre part le langage berbère (*Vocabulaire français-berbère*, 1920, et ouvrages inédits).

On peut sans doute attribuer légitimement à l'influence du berbère l'abondance des emphatisations par contiguïté qui atteint les sifflantes et chuintantes : pour *z* voir p. 230 ; pour *ž* voir p. VII et p. 193 (mal imprimé d'ailleurs aux deux endroits), pour *š*, p. 242 ; on ne sait pas bien quels sont les « phonèmes difficiles à prononcer » dont la contagion opérerait dans le même sens que celle des emphatiques. De même il est décrit, à côté de *g*, un *ġ* arrière-vélaire « par exemple au voisinage d'une laryngale » (p. 280) ; le *k* qui figure p. VIII n'est pas décrit sous *k* p. 290.

Le dépouillement des textes et du glossaire donnera beaucoup de renseignements aux dialectologues.

Marcel COHEN.

166. Edmund F. SUTCLIFFE. — *A grammar of the maltese language with chrestomathy and vocabulary*, Oxford (University press), 1936, in-12, xvi-282 pages.

Quoique l'ouvrage ne nous soit pas parvenu, il paraît bon de signaler cet ouvrage bien conçu dans l'ensemble (et pourvu d'une bonne bibliographie) qui rajeunit l'étude de l'arabe maltais. L'écriture employée est celle de l'association littéraire de Malte, adoptée maintenant par les « principaux auteurs » et qui fournit dans l'ensemble une bonne ortho-

graphe. L'auteur a été indulgent à l'idée fixe des Maltais de ne pas reconnaître que leur langage est un dialecte arabe, de sorte que d'utiles comparaisons dialectales sont en partie laissées de côté.

Marcel COHEN.

167. *Troisième congrès de la fédération des sociétés savantes de l'Afrique du Nord*. Constantine 30 mars-1^{er} avril 1937. Tome I, Alger 1938 (*Revue Africaine*, 3^e et 4^e trimestres 1937), in-8, 382 pages, nombreuses planches photographiques.

Les congrès de l'Afrique du Nord française continuent à porter leurs fruits. Les ethnographes, comme les archéologues, devront suivre avec attention leurs comptes rendus.

Dans le présent volume, une section est consacrée aux *Langues et littératures orientales*.

Robert BRUNSCHVIG. — *La versification arabe classique, essai d'une méthode nouvelle* (pp. 325-343). L'essai consiste à formuler les règles de la facture des vers arabes en fonction de notions phonétiques claires, surtout celle de la syllabe (la question de l'accent étant réservée).

Le rythme est essentiellement quantitatif (successions de syllabes longues et brèves), et la rime a une grande importance.

Le sujet reste très compliqué ; les variantes métriques sont nombreuses, et il est heureux que l'auteur en donne une formulation aussi claire que possible.

Il reste à chercher une caractéristique générale, en tenant compte à la fois des accents de mot et des accents mélodiques — car les mètres sont liés à une modulation, à une musique traditionnelle. — Engagé sur cette voie, R. Brunschvig se devra de poursuivre une étude intéressante.

G. MILLON. — *Les parlers de la région d'Alger* (pp. 345-351).

M. MANGION. — *Le dialecte arabe de l'Edough* [massif montagneux au Nord de la plaine de Bône] (pp. 373-380).

Ces deux courtes contributions attestent une nouvelle impulsion donnée à l'étude des parlers arabes d'Algérie par notre confrère J. Cantineau. Tous deux ont une tendance commune, déjà marquée par diverses pages des ouvrages de

W. Marçais : essayer des classements parmi les parlers, notamment rechercher les influences des grands centres urbains dans leur entourage géographique. En attendant qu'un véritable atlas se fasse, et en désespoir de voir se multiplier suffisamment les monographies, les sondages avec questionnaire restreint sont certes suggestifs, et il faut en remercier les auteurs. Néanmoins on souhaiterait dès maintenant l'emploi de questionnaires moins sommaires et des exposés plus nourris.

Toutefois cette critique doit être atténuée si on considère que dans le second volume des *Comptes rendus* du même congrès (non encore parvenu à la rédaction du Bulletin) figure un exposé général de J. Cantineau : *Les parlers arabes du département d'Alger* (9 pages), qui expose la méthode de l'enquête et ses principaux résultats, avec une carte sommaire. Il repose la question des différentes catégories de parlers maghribins ; parlers de sédentaires et de nomades A et B (ces derniers plus ou moins sédentarisés, et influant sur les sédentaires). Les problèmes sur la chronologie des différents apports arabes, et sur les nombreuses « zones de transition » sont loin d'être résolus ; mais l'enquête en cours d'exécution et promise à une prochaine publication rendra certainement de grands services.

André BASSET. — *Les Ksours berbérophones du Gourara* (pp. 353-355, avec un croquis). Ici encore un travail d'approche de géographie linguistique, fragment d'une enquête dont les lecteurs de ce Bulletin connaissent déjà différentes étapes.

Marcel COHEN.

168. *Hespéris*. Année 1937. Troisième trimestre.

LOUIS BRUNOT et ÉLIE MALKA. — *Proverbes judéo-arabes de Fès*. — Complément des articles précédents des mêmes auteurs dans la même revue sur le même parler ; proverbes en caractères arabes, notation phonétique et traduction. — P. 175, une note importante au point de vue linguistique : en arabe classique *l* de l'article *al-* ne s'assimile pas à une initiale *ǧ* ; l'assimilation se fait en arabe marocain à la même consonne devenue spirante, *ž* musulman, *z* juif ; mais elle ne se fait pas s'il s'agit d'un mot du langage religieux.

H. P. J. RENAUD. — *Sur les noms de serpents dans Avicenne*. Note intéressante sur les traductions ou transcriptions de mots grecs en arabe, des formes arabes en latin médiéval.

Marcel COHEN.

169. *Hespéris*. Année 1938, Premier trimestre.

Pp. 43-84. Francis NICOLAS. Les industries de protection chez les Twareg de l'Azawagh (Ullimiden de de l'Est, Kel Gres, cercle de Tawa, colonie du Niger). Utile description de l'habitation (mobilier, ustensiles divers) et du vêtement, tous les termes étant donnés en une bonne notation phonétique.

Marcel COHEN.

170. *Revue Africaine*. Premier et deuxième trimestres 1937.

Pp. 27-62. G. MARCY. — *Étude des documents épigraphiques recueillis par M. Maurice Reygasse au cours de ses missions dans le Sahara Central*. Interprétation d'un choix de courtes inscriptions berbères en caractères *tifinag*, d'époques variées et non déterminables : apport intéressant pour les berbérissants (daté de juillet 1934).

Pp. 129-141. J. B. CHABOT. — *Fantaisies libyques*.

Pp. 142-158. G. MARCY. — *Réponse à M. l'Abbé Chabot*.

En rendant compte l'année dernière (vol. XXXVIII p. 193-196) du volume de G. Marcy sur les inscriptions libyques bilingues de l'Afrique du Nord, j'ai signalé qu'une discussion était ouverte par J. B. Chabot (Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles lettres, séance du 12 mars 1937) : on en trouvera la reprise ici, avec la réplique de G. Marcy. Celui-ci a d'autre part publié une autre réplique plus détaillée, sous le titre : *A propos du déchiffrement des inscriptions libyques*, in-8, 56 pages, sans indication de lieu (en réalité à Alger, chez l'auteur), avec la date de Janvier 1938.

Les spécialistes devront consulter toutes ces contributions à l'étude de la question. Elles me paraissent porter surtout

sur des détails, et G. Marcy ne s'entête nullement sur toutes ses lectures, si son adversaire prend un ton de blâme général qui n'est certainement pas pour tout le monde le fondement d'un jugement d'ensemble. On souhaiterait de voir les bérisingants entrer en lice.

P. 221, dans un grand article de Miriam ASTRUC sur des fouilles à Djidjelli, mention de poteries avec quelques lettres néo-puniques ; malheureusement pas de véritables inscriptions nouvelles.

Marcel COHEN.

171. *Bulletin du comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, Tome XX (nos 1-2 janvier-juin 1937).

Th. MONOD. — *Gravures et inscriptions rupestres du Sahara occidental* (article reproduit des *Renseignements coloniaux*, supplément à *l'Afrique française*, oct. 1936, avec quelques compléments). Utile vue d'ensemble, avec carte et bibliographie.

Lieutenant REVOL. — *Étude sur les fractions d'Imraguen de la côte mauritanienne*. Intéressante monographie sur des groupes de pêcheurs, d'origine très mélangée. Il est probable qu'ils parlent arabe, mais ce n'est pas dit dans l'article.

Marcel COHEN.

172. Enrico CERULLI. *Studi etiopici II. — La lingua e la storia dei Sidamo*. Rome (Istituto per l'Oriente), 1938, in-8, vii-263 pages ; carte et planches photographiques hors-texte.

Martino Mario MORENO. — *Appunti sulla lingua darasa*. Rome (extrait de *Rendiconti. Accademia dei Lincei*), 1937, in-8, 30 pages.

E. Cerulli donne dans le volume annoncé ici (pp. 43-225) la première description détaillée d'une langue du groupe dit Sidama de l'Abyssinie méridionale, et dans ce groupe

d'une langue du sous-groupe oriental, le sidamo. Il y ajoute (pp. 225-241) une courte description de la langue voisine *darasa* (sur laquelle des documents de M. M. Moreno, autre fonctionnaire, voyageur et linguiste italien, ont paru juste au même moment). Enfin, dans un chapitre de conclusion (pp. 242-248) il discute la cohérence et la situation linguistique du groupe sidama oriental ; même discussion d'autre part dans un court article de M. M. Moreno : *Le mie indagini linguistiche nel galla-sidama* dans *Oriente moderno*, janvier 1938.

Les deux auteurs sont d'accord dans leur conclusion ; en dépit des doutes qu'avaient encore conservé jusqu'ici certains chamito-sémitisants, le sidama, au moins le sidama oriental, est nettement du couchitique.

La conjugaison se fait au moyen d'éléments postposés, représentant, d'après la doctrine de Praetorius, un auxiliaire très bref conjugué lui-même au moyen de préfixes personnels (et de suffixes de genre et nombre).

Mais, à côté de la conjugaison « brève » ainsi constituée, il y a une conjugaison « longue », très usitée, avec divers suffixes d'allongement. Ici il faut observer qu'il y a concordance dans le procédé, sinon dans les formes des suffixes, avec le groupe central du couchitique, le groupe agaw. Il ne me paraît donc pas acquis, comme le voudrait M. M. Moreno, qu'il y ait une liaison spéciale avec le groupe galla-somali-afar. La question doit être étudiée plus avant, notamment au moyen d'un examen serré des vocabulaires.

E. Cerulli groupe avec le sidamo et le darasa des langages parlés immédiatement à l'Ouest : hadia et kambatta. Il se refuse d'autre part à juger dès maintenant de la place des autres langages dits sidama, et notamment du kaffa. Mais il prépare heureusement sur celui-ci une étude, qu'on attendra avec impatience.

Au total, un nouveau domaine du couchitique est entré en lumière grâce à un très bon travail que des recherches ultérieures permettront sans doute d'enrichir sensiblement, notamment pour le vocabulaire, mais qui fournit déjà aux comparatistes une grammaire détaillée et méthodiquement exposée.

Marcel COHEN.

LANGUES AFRICAINES

173. *Bulletin du comilé d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*. Tome XX, n° 3 (juillet-septembre 1937).

G. VIEILLARD. — *Poèmes peuls du Fouta Djallon*. Les textes, intéressants au point de vue littéraire, sont de ceux qui circulent généralement en écriture arabe. Ils sont donnés ici (avec traduction française) en une notation phonétique simple mais correcte, qui distingue notamment les consonnes claquantes. Il n'est pas dit comment l'auteur s'est fait dicter les textes.

Dans le même numéro, intéressants articles ethnographiques.

Marcel COHEN.

174. Johannes LUKAS. — *Die Logone-Sprache im zentralen Sudan*, mit Beiträgen aus dem Nachlass von Gustav Nachtigal. Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes XXI, 6, Leipzig (F. A. Brockhaus) 1936, in-8, viii-148 p. 5 R. M.

Il s'agit d'une langue du Bornou, en Nigéria, du large groupe (dont le Haoussa fait partie) que J. Lukas nomme « tchado-chamitique » (voir le compte rendu suivant). Le principal de l'information a été recueilli par l'auteur en 1933 ; il a pu y joindre quelques indications des voyageurs allemands Heinrich Barth (1862) et des documents inédits de Gustav Nachtigal (voir également le compte rendu suivant). De cette manière on a ici pour une langue jusqu'à présent presque inconnue une petite grammaire complète, quelques textes, un lexique logone-allemand et un index allemand-logone.

La notation phonétique est simple et précise, l'exposé grammatical systématique et clair.

(Noter p. 7-8 l'énoncé des traits grammaticaux communs avec le Haoussa).

Le tableau des consonnes montre les consonnes implosives

et « éjectives » (accompagnées d'explosion glottale) qui ont été observées par les derniers descripteurs de cette langue ; il y a aussi une curieuse série latérale. (Le tableau est dans un ordre assez bizarre, où notamment les « fricatives » ou spirantes ordinaires se trouvent entre liquides et semi-voyelles).

Une autre nouveauté, due aux observations de J. Lukas seul, consiste dans les indications (pas encore très complètes) sur les tons grammaticaux et sémantiques qui, entre parenthèses, écartent le groupe de langue envisagé de tout ce qu'on sait jusqu'à présent du chamito-sémitique.

Au total, nouvelle très utile contribution à l'étude des langues négro-africaines.

Marcel COHEN.

-
175. [Johannes LUKAS]. — *Zentralsudanische Studien* Wörterverzeichnisse der Deutschen Zentral-Afrika-Expedition 1910-11, nachgelassene Aufnahmen von Gustav Nachtigal und eigene Sammlungen, *herausgegeben von*-, Hansische Universität, Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde (Fortsetzung der Abhandlungen des Hamburgischen Kolonialinstituts) Band 45, Hamburg (Friedrichsen), 1937, grand in-8, 191 pages, 1 carte.

J. Lukas, à qui on doit beaucoup de relevés personnels, s'est donné la peine de travailler aussi sur des documents recueillis par d'autres explorateurs, en établissant ce nouveau volume de la collection bien connue de l'école de l'Université de Hambourg (maintenant appelée « Université de la Hanse »).

Le plus grand nombre des documents, sur une série de langues inconnues ou très peu connues du Nord du Cameroun, de l'Oubangui-Chari et de la région du Tchad, proviennent de relevés du Duc Adolf Friedrich von Mecklenburg et ses collaborateurs (1910-1). D'autres sont des documents inédits dus au célèbre voyageur Gustav Nachtigal (dont les livres de voyage sans les documents linguistiques ont été publiés en 1879, 1881, 1889). Pour la première source, d'autres documents paraîtront ultérieurement ; de même pour la seconde ; mais déjà certains ont été utilisés par J. Lukas pour le logone (voir compte rendu précédent). Enfin l'auteur a ajouté certains

de ses propres relevés plus ou moins développés pour des langues de la même région.

Les documents sont d'ampleur inégale ; ceux de la mission de Mecklembourg reposent en général malheureusement sur un questionnaire trop maigre, comportant une centaine de noms et verbes, sans indications grammaticales, avec les noms de nombre.

Une publication telle que celle-ci, faite avec méthode (disposition claire, unification des notations, bibliographie complète) est très utile, donnant dès maintenant des matériaux aux comparatistes et pouvant aider efficacement les futurs explorateurs.

Les langages sont au nombre de 38, rangés en 19 groupes (non rattachés à des classifications en familles d'autres auteurs).

Pour le dernier ensemble (5 dialectes, dont l'un représenté par 3 variétés), le titre donné est « tchado-chamitique » ; la contribution la plus longue (p. 154-191) est consacrée au *mubi* du Wadai, jusqu'à présent inconnu, recueilli par J. Lukas en 1933, d'un informateur unique — mais bon — qu'il a eu à sa disposition au Bornou.

A ce propos l'auteur indique (p. 158) une fois de plus les motifs qui lui ont fait adopter la dénomination de « tchado-chamitique » ; en dehors de la distinction masculin-féminin, fait de structure générale peu propre (malgré l'enseignement constant de C. Meinhof) à déterminer une parenté, il note des traits fragmentaires mais précis en ce sens qu'il s'agit d'éléments morphologiques déterminés, qui ressemblent de près (jusqu'à l'identité quelquefois) à des éléments, soit du chamito-sémitique en général, soit du sémitique, du berbère, du couchitique (ainsi le suffixe régime de 2^e personne singulier masculin *ka*, féminin *ki*, pluriel commun *kan*). Il invoque aussi des rapprochements de vocabulaire avec le « chamitique-nord » (comprendre sans doute seulement « berbère »). Lui-même déclare ne pouvoir encore porter de jugement sur ces croisements de ressemblances. Il faut bien marquer d'autre part que l'ensemble structural de la langue est du type soudanais — y compris l'emploi des tons.

Il aurait sans doute mieux valu s'abstenir d'employer pour ce groupe de langues la dénomination de « chamitique ». Comment juger les faits, déjà signalés depuis longtemps pour le haoussa ? Y a-t-il trace, comme le pense par exemple

D. Westermann, d'une influence chamitique sur des langues négro-africaines, qui serait allée jusqu'à des emprunts de morphèmes importants, éléments personnels et démonstratifs ? Dans ce cas s'est-elle exercée différemment sur les diverses parties du groupe considéré ? Peut-on en décèler d'analogues sur des langues de groupes voisins ? L'exploration et la comparaison ne sont pas encore assez poussées pour bien juger ; mais la question devra être examinée avec attention.

Marcel COHEN.

176. D. M. BEACH. *The phonetics of the hottentot language*. Cambridge (Heffer), 1938, grand in-8, xv-329 pages, tableaux, planches photographiques (Published with the assistance of a grant made by the Carnegie corporation through the Research Grant Board, Union of South Africa).

Livre excellent, et riche en enseignements pour tous les linguistes.

Il repose sur des enquêtes faites de 1925 à 1929, y compris une période de travail de laboratoire à l'Université de Cape Town. Les travaux de tous les devanciers ont été examinés avec le plus grand soin, des conversations nombreuses ont eu lieu, des suggestions importantes de Heinrich Vedder (à qui le livre est dédié) ont été retenues. Les informateurs indigènes, dont certains se sont révélés de véritables collaborateurs, sont tous nommés et caractérisés. La rédaction a comporté un vigoureux effort d'examen, de discussion, de construction. Œuvre, donc, de collaboration et de réflexion constructive.

Le hottentot est examiné d'abord dans son dialecte le plus répandu, le *nama*, parlé par environ 20.000 individus ; puis dans son dialecte apparemment plus archaïque, le *korana*, qui n'est plus parlé que par un nombre infime d'individus (les autres, aussi nombreux que les nama il y a un siècle environ, ayant été dispersés, assimilés à d'autres groupes et parlant actuellement en majorité un *afrikaans* ou hollandais du Cap, plus ou moins altéré) ; il importait donc spécialement de sauver ce dialecte pour la science.

Le hottentot est situé linguistiquement dans la mesure du

possible. D. M. Beach est poli à l'égard de la théorie (due à C. Meinhof) qui le rattacherait au chamitique ; il aurait pu être plus décidé, le seul argument important, celui de l'existence d'une distinction de genres, n'ayant pas de valeur pour l'établissement d'une lignée. D'autre part, avec H. Vedder, mais en restant encore réservé dans l'expression de son opinion, il croit à une parenté originelle avec le Bochiman ; tout en mentionnant la grande divergence des grammaires, il conclut avec netteté que le trait phonétique principal commun, l'existence des clics, est originel dans l'un et l'autre groupe et non emprunté de l'un à l'autre ; il invoque aussi la communauté reconnaissable d'une partie du vocabulaire.

L'examen phonétique a été fait avec toutes les ressources d'une excellente préparation, d'une audition soigneuse, des instruments (palais artificiel, kymographe, phonographe). L'esprit de la description est orienté phonologiquement, et retentit sur le système de notation.

Celui-ci, disons-le entre parenthèses, a été réalisé somptueusement par l'imprimerie, comme tous les autres aspects du volume. Ajoutons qu'il s'accompagne d'un projet d'orthographe pratique, lequel paraît être très bien conçu. Je ferais seulement une objection à l'emploi des « digraphies » telles que *ts* pour un phonème unique ; il peut être bon de ne pas multiplier les lettres, mais lorsqu'un phonème est complexe il vaudrait mieux en mettre un élément au-dessus de la ligne, ainsi *tʰs*.

Tous les phonèmes ou variantes (généralement nommés « membres ») de phonèmes sont minutieusement décrits (L'auteur dispose en son anglais, pour les unités de son, employées ou non comme phonèmes, de l'heureux terme de *phone*).

Les phonèmes les plus intéressants sont les clics (20 en nama, 24 en korana). Ils sont décrits comme ayant quatre types différents de claquements qui se réalisent par aspiration (*influx*) avec applications différentes du bout de la langue dans la région avant de la bouche (dentale, denti-alvéolaire, latérale, alvéolaire) ; en même temps il se produit une occlusion vélaire qui est rompue par un écoulement d'air vers l'extérieur (*efflux*), ceci avec cinq articulations différentes : momentanée vélaire (toujours sourde en nama, sourde ou sonore en korana, d'où le surnombre des clics dans ce dialecte), spirante vélaire, coup de glotte, fricative glottale

(h), nasale : aucun clic n'est donc suivi immédiatement d'une voyelle.

D'autre part, D. M. Beach n'a pas examiné que les phonèmes isolés, mais aussi les racines, mots et groupes de mots. Mentionnons ici ce qui concerne le rôle des clics. Ceux-ci se trouvent exclusivement (ce n'est pas dit expressément, mais ressort, sauf erreur, de l'exposé) en initiale — ce qui est important ; d'autre part, la grande majorité des mots principaux (à l'exclusion des mots accessoires, beaucoup moins nombreux) commence par un clic ; les exceptions semblent s'expliquer toutes par des emprunts, ou par des altérations de clics historiquement discernables au moyen de comparaisons. Il y a lieu à ce sujet de noter que l'articulation d'une partie des clics semble faire des difficultés aux indigènes eux-mêmes dans l'état actuel de la langue.

Une autre étude importante est celle des tons (*tonétique*) : le nama en a six (et une variante pour l'un d'entre eux), le korana en a quatre ; ils sont caractérisés par leur hauteur et par leur mouvement descendant ou montant. La description, pour le nama surtout, est très détaillée et accompagnée de longs textes notés (avec une double notation tonétique, l'une par de petits accents ingénieusement disposés en tête des mots et qui pourrait être retenue pour un usage pratique, l'autre par des signes sur une portée).

Ici encore l'auteur ne s'est pas borné à la description, mais a tenté une théorie en partie diachronique. Il conclut que le hottentot commun ne devait avoir que quatre tons ; les deux tons supplémentaires du nama sont corrélatifs à la perte d'une distinction entre sourdes et sonores qui existe en korana. (L'auteur dit que des « phonèmes » sont devenus « tonèmes »). D'autre part, les tons sont les mêmes pour les racines qui sont actuellement soit monosyllabiques, soit dissyllabiques, et D. M. Beach croit que c'est l'état dissyllabique (à deux syllabes ouvertes) qui est ancien, le raccourcissement s'étant fait dans une partie des racines par chute de consonne intervocalique ou de voyelle finale.

Inutile d'insister, après ce trop court résumé, sur toutes les conséquences d'une pareille étude.

Marcel COHEN.

SUPPLÉMENT AU SÉMITIQUE

177. Wolf LESLAU, *Lexique soqotri (Sudarabique moderne)*, avec comparaisons et explications étymologiques. Collection de la Société de linguistique, vol. LXI, Paris (Klincksieck), 1938, in-8, VIII-503 pages.

Cet ouvrage marque une date dans les études sémitiques. Depuis quelques années, à juste titre, les faits sudarabiques ont pris une place grandissante dans les études comparatives, mais pas encore une place suffisante. Pour le sudarabique épigraphique, nous avons pu saluer la parution du premier lexique comparatif de C. Conti Rossini (voir *BSL* XXXII, p. 194), mais nous attendons encore un exposé grammatical assez complet des données qu'on peut retirer des inscriptions. Pour le sudarabique moderne, l'expédition viennoise du début du ^{xx}e siècle a fourni des textes abondants et un savant, viennois également, M. Bittner, avait consacré son activité à leur élaboration ; mais il est mort avant d'avoir achevé sa tâche.

Il est heureux que W. Leslau la reprenne maintenant dans de bonnes conditions. En effet il est par sa formation un sémitisant complet, et d'autre part il a centré son activité sur l'ensemble du domaine méridional qui comprend à la fois les langages du sud de l'Arabie et ceux de l'Abyssinie.

N'ayant pu — il en marque le regret — pousser lui-même l'exploration des langages sudarabiques encore vivants, il a voulu au moins tirer le meilleur parti possible de documents recueillis par d'autres. Il s'est attaqué d'abord au parler de l'île de Soqatra, le moins étudié par Bittner, et dont on n'avait pas de lexique. Il a soigneusement dépouillé tous les textes soqotri, en révisant la traduction donnée dans la *Sudarabische Expedition*, en cataloguant les mots et les formes, et il a conçu sa publication avant tout comme un lexique comparatif : il n'a négligé aucun rapprochement possible à l'intérieur du sémitique, et il a aussi porté ses regards sur les faits couchitiques, marquant ainsi dès maintenant son intérêt pour le substrat non sémitique (mais lui-même chamito-sémitique) des langues sémitiques d'Abyssinie. Les lecteurs se rendront compte qu'il n'a pas fait une besogne mécanique de tâcheron lexicographe, mais que ses connaissances variées

et solides sont la base d'une méthode intelligente. (Des dépouillements complétant les lexiques existants des différentes langues pourront permettre d'ajouter un certain nombre de rapprochements).

D'autre part le livre donne plus que ne l'annonce le titre. Des études antérieures complétées par ses propres dépouillements, W. Leslau a su extraire un tableau court, mais donnant tout l'essentiel, de la grammaire du langage étudié. L'examen des mots lui a permis en outre de bâtir un tableau de la phonétique actuelle et historique du soqotri (pp. 17-43).

La manière dont l'exposé a été fait ne peut guère être discutée par moi, puisque j'ai eu l'occasion de l'approuver en cours de réalisation.

J'ajoute seulement que la disposition du lexique lui-même est très claire, avec un index français soqotri complet, et de scrupuleuses corrections et additions (Dans les pages 55-78 quelques ' initiaux sont malheureusement tombés au tirage).

Ainsi ce lexique soqotri révèle un fort travailleur, qui prend dès son début une place importante dans l'équipe peu nombreuse des comparatistes sémitisants.

Marcel COHEN.

LANGUES ASIATIQUES

(Voir aussi nos 1, 27)

178. C. NARAYANA RAO. — *History of the Telugu language*. Waltair, 1937, in-8 XXII-IV-1750 p., en deux volumes.

Selon l'auteur de ce gros traité, Caldwell, le fondateur de l'étude comparative des langues dravidiennes, a eu tort de négliger l'élément aryen dans ces langues, et aussi d'accorder au tamoul une place prépondérante dans le groupe. Je pense, pour ma part, qu'il serait hautement désirable de poursuivre l'œuvre de Caldwell dans le même sens que lui, c'est-à-dire en poussant l'analyse de la partie proprement originale du dravidien ; et il reste vrai que sur beaucoup de points les formes tamoules donnent plus directement que d'autres le reflet des états anciens. Mais ce n'est pas un hasard que ce soit un Télougou, dont la langue a subi l'empreinte aryenne et plus particulièrement sanskrite d'une façon plus abondante et visible que le tamoul, qui insiste pour qu'on fasse large

part à l'élément aryen. M. N. Rao va particulièrement loin dans ce sens, et prétend rétablir la préhistoire d'un prākrit auquel il attribue bien plus d'éléments du télougou qu'on ne saurait l'admettre ; cette préhistoire, symbolisée par la carte de la p. 551, est purement imaginaire. Mais quel que soit le motif qui ait déterminé M. N. Rao à entreprendre son étude, et si beaucoup de passages destinés à résumer la philologie indo-aryenne ou même la linguistique en général sont un inutile encombrement à nos yeux, son ouvrage mérite le respect et reste digne de consultation, surtout pour les matériaux de toute sorte qu'il contient sur la langue ancienne aussi bien que sur la moderne.

Dans les deux premières parties les dénombrements abondent et contiennent sans doute des formes non relevées jusqu'ici : listes de mots contenant des phonèmes notés seulement dans la langue ancienne ou contenant des voyelles nasales disparues, listes de racines rangées d'après leur origine, classées par le début et par la fin, listes de suffixes, listes de mots étrangers, surtout hindoustanis et anglais (la liste française très courte de la p. 619 est encore trop longue), emploi des différentes désinences, des pronoms, etc. — La troisième partie, inaugurée par la reproduction et le commentaire des plus anciennes inscriptions (la plus ancienne est de 633 J. C. — Pourquoi celle de Malepadu qu'on place vers l'an 800 n'est-elle pas citée ?), reprend un exposé statique déjà publié par l'auteur il y a une dizaine d'années, de la langue littéraire du XI^e siècle, exposé suivi de remarques sur la langue postérieure. A cette partie se rattachent des appendices : l'un est l'édition d'un ouvrage de Nannaya Bhaṭṭa (XI^e siècle) ; l'autre compare la langue du Bhārata du même Nannaya aux inscriptions de l'époque ; le troisième est destiné à prouver que l'attribution au même poète d'un traité grammatical est erronée.

On a donc ici un ouvrage important ; l'esprit historique qui l'anime (et qui explique la position moderniste de l'auteur à l'égard de la littérature actuelle ; il se rattache à l'école de M. Ramamurti, cf. BSL XXXV, p. 202), la richesse en documents précis, l'ordre de la présentation compensent abondamment la vanité de certaines thèses ; même si le compliment ne plaît qu'à moitié à l'auteur, disons-lui qu'il donne des compléments nombreux et utiles à l'œuvre de Caldwell.

Jules BLOCH.

179. J. RAMAYYA PANTULU. — *Sūrya rāya Andhra Nighaṇṭu*, vol. I. Cocanada, 1936, in-8, 1023 p.

Ce dictionnaire porte le nom du Maharaja de Pithapuram qui en fait les frais, la préparation en incombant à la *Telugu Academy* fondée en 1911 à Cocanada dans cette intention. Il marque un progrès incontestable sur les précédents ; il donne des mots et des sens nouveaux ; il tire des exemples non seulement de la littérature, mais de l'épigraphie. Il semble qu'il y ait parfois excès en faveur du sanskrit : excès pour excès, on le préférerait du côté de la langue vulgaire. Pour l'Européen « moyen », et pour beaucoup d'Indiens aussi, ce dictionnaire écrit tout entier en télougou restera d'emploi moins facile que le dictionnaire tamoul de Madras, où les mots sont expliqués à la fois en tamoul et en anglais. Mais si l'économie ainsi réalisée dans ce volume consacré aux voyelles permet d'amorcer vite et de livrer bientôt les volumes consacrés aux consonnes, tant mieux.

Jules BLOCH.

180. W. V. GRIGSON. — *The Maria Gonds of Bastar*. Oxford (Milford, Univ. Press), 1938, in-8, xxi-350, 20 planches, 6 cartes et plans.

L'auteur de ce remarquable livre n'aurait pas été un ethnographe aussi accompli s'il avait négligé la langue. Tout en se défendant de compétence en cette matière, il a consacré à la linguistique deux appendices, pp. 319-336 ; on y trouvera les caractéristiques du dialecte, des textes et un glossaire ; en outre on glanera de nombreux mots et quelques phrases au cours du livre.

Cette documentation est d'autant plus précieuse qu'il s'agit d'une population très archaïque et fermée. En outre elle est neuve, car aucune publication sauf celle, généralement ignorée et semble-t-il difficilement utilisable, de Lind, ne permettait de prévoir l'aspect exact du parler. Les dialectes gond sont dispersés sur une aire très vaste ; par exemple le manuel de Chenevix Trench, auquel M. Grigson se réfère, traite d'un dialecte distant de 400 kilomètres ;

l'opuscule de Patwardhan, consacré au gond du Chanda, beaucoup plus proche, contient en effet quelques particularités qui rappellent davantage le maria, mais sans coïncider avec lui ; enfin le *Linguistic Survey* donne une analyse et un spécimen, tous deux excellents comme à l'ordinaire, du maria, mais pris à un dialecte différent de celui de M. Grigson au point que les gens ne se comprennent pas de l'un à l'autre et communiquent par un parler arien.

La présentation est sans rigueur : les cérébrales ou les voyelles longues sont rarement notées. Par contre, des faits curieux sont signalés, par exemple l'équivalence $\gamma : r$ et par suite le passage de d à γ ; et surtout l'existence d'émissions vocaliques interrompues, « check, almost click » qui rappellent l'oraon et les parlers munda. D'autres particularités encore apparaîtront au lecteur attentif des textes.

Jules BLOCH.

181. G. V. RAMAMURTI. — *Sora-English Dictionary*. Madras, Government Press, 1938, in-16, xxxvi-318 p.

Cinq ans après l'« English-Sora », le présent volume vient terminer la description d'une langue qui avant les travaux de M. Ramamurti était autant dire inconnue ; description d'autant plus indispensable que cette langue diverge assez fort du groupe santal-mundari, et qu'elle est sans doute menacée de disparaître bientôt. Il faut regretter que le Gouvernement de Madras ne soit, provisoirement, espérons-le, pas disposé à subventionner la publication d'un recueil de textes qui est tout prêt, et qui serait pour les savants une acquisition précieuse. Remercions en tout cas le dit Gouvernement pour le Manuel (v. ce Bulletin, xxxiv, p. 218) et les vocabulaires.

M. Ramamurti a lui-même amorcé le travail comparatif en donnant pour un grand nombre de mots leur origine, quand ce sont des emprunts, et quand ils paraissent indigènes, leurs correspondants dans la famille munda et même dans certaines langues indochinoises (le khasi en particulier qui en certain cas fournit des parallèles plus directs que même le santal), voire indonésiennes ou tibétaines. Il a même rassemblé une centaine d'exemples particulièrement expressifs dans un tableau qui termine la préface, p. xviii-xxxi. La

notation des emprunts est incomplète ; et dans les comparaisons il se trouve du provisoire et de l'incertain : mais il y a aussi beaucoup de solide ; la base de l'étude comparative du groupe munda est heureusement élargie.

Jules BLOCH.

182. HOFFMANN. — *Encyclopædia Mundarica* vol. XI, P ; vol. XII, R., Patna, Government Printing, 1938, in-8, p. 3175 à 3707.

La publication de ce précieux dictionnaire avait subi un temps d'arrêt ; on est heureux de la voir reprendre. Les articles continuent en effet d'être riches de détails précis ; ils constituent parfois de véritables chapitres de religion ou de folklore (p. ex. *pāgu* et ses composés, *paiguli*, *paiki*, *roa*) ou de grammaire (p. ex. la postposition *re*).

On remarquera la pauvreté de *ph-*, comparé par exemple à *kh-* ; l'aspirée n'occupe pas dix pages, et là dedans les onomatopées et les emprunts prennent à peu près toute la place ; il est vrai qu'il faut ajouter les cas de dissociation, comme *pahal*, *pāl* « charrue », aryen du reste aussi.

Les emprunts comportent des développements de sens qui paraissent nouveaux : en face de *pactāo* « deuil » l'hindi par exemple ne connaît pour *pachtāo* que les sens étymologiques (skr. *paścattāpa-*) de « remords » et « regret » ; *roa* « planter » (skr. *ropa-*) s'applique ici exclusivement au riz. Ces sens n'ont pas été signalés pour les mots correspondants du santal, *pastao*, *rohoe*.

Jules BLOCH.

183. D. L. R. LORIMER. — *The Burushaski language*, vol. III, *Vocabularies and Index*. Oslo, Aschehoug ; Paris, les Belles Lettres, 1938, in-8, xvi-545 p.

La belle publication annoncée ici il y a deux ans (XXXVII, n° 165) s'achève par un non moins admirable dictionnaire. Ou du moins s'achève provisoirement, car l'auteur, pour faire droit à notre impatience, a réservé pour plus tard le matériel recueilli dans sa dernière mission.

Les non-spécialistes (et combien y a-t-il de spécialistes ?) chercheront naturellement dans ce lexique la trace des connexions avec d'autres langues. M. Lorimer, qui se défend de tout travail théorique, les aide cependant de deux façons. Directement, d'abord, en signalant les mots persans, et les parallèles des langues circonvoisines, waxi iranien, shina et khovar indo-aryens, qu'il connaît comme personne ; ce qui a comme résultat accessoire d'accroître notre connaissance de ces langues, notamment du shina. Parallèles dont il aurait été sans doute possible d'accroître le nombre, à condition de ne pas se borner à l'évident, ce à quoi tient M. Lorimer. Les rapprochements avec le tibétain, langue où il doit se fier aux dictionnaires, sont rejetés à part, p. 532-6.

En second lieu, les curieux trouveront une aide indirecte dans un précieux index anglais-burushaski, pp. 440-527, complété par une liste méthodique de mots que l'anglais n'aiderait pas à découvrir.

Jules BLOCH.

-
184. Robert SCHÄFER. — *Sino-Tibetica*. 1. *Prefixed n-'ng- in Tibetan*. — 2. *The Link between Burmese and Lolo*, Berkeley, California, 1938.

Deux petites monographies amorçant une étude générale des langues tibéto-birmanes. Dans la seconde, M. S. expose comment deux dialectes lolo, le phu-noi et le a-kha, relevés par le commandant Henri Roux dans le *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* (1924), facilitent la comparaison avec le birman parce qu'ils ont conservé les consonnes finales perdues dans la plupart des dialectes ; et il en donne une série d'exemples intéressants. Dans la première, il cherche à démontrer que tibétain *h-* préfixé représente d'anciens préfixes *n-*, *ng-* ; mais ses arguments ne me paraissent pas très convaincants. Je n'arrive pas à comprendre celui que M. S. tire du classement des dictionnaires, qui est simplement l'ordre alphabétique : si *h-* préfixé y suit immédiatement *m-* préfixé, c'est qu'aucune des six consonnes intermédiaires n'est comptée comme préfixe par les grammairiens tibétains. L'ordre alphabétique général une fois fixé, celui des préfixes s'en suivait obligatoirement ; d'ailleurs si *h-* devait être

rattaché à la classe précédente (*p, ph, b, m*), il serait non seulement une nasale, mais une nasale labiale (une variante de *m*) et ce n'est pas ce que pense M. S. qui y voit un ancien préfixe nasal dental ou guttural suivant les cas. M. S. (p. 7) se fondant sur la description de Jäschke, fait de *h-* un signe représentant une « nasale indéterminée » qui vaut tantôt *ñ-* devant *ñ, n, m*, tantôt *n-* devant *ñ, m*, de même qu'aujourd'hui il se prononce *ñ, n, m*, suivant qu'il est préfixé à *kh, g; th, d; ph, b*. Mais s'il est facile de comprendre que l'orthographe tibétaine ait conservé par tradition le signe *h-* préfixé alors que sous l'influence de l'occlusive qui suit il s'est nasalisé et assimilé (*h-g < ñg*, etc.), il l'est moins de comprendre pourquoi les grammairiens tibétains seraient allés chercher le signe de l'articulation vocalique faible pour représenter de façon vague *ñ-* et *n-* préfixés à une nasale ou à une liquide, alors qu'ils avaient dans leur alphabet le moyen de les représenter correctement (puisque *ñ* et *n* y existent), et que d'ailleurs *m-* dans les mêmes conditions était écrit par la lettre *m*. Faut-il admettre que *ñ-* et *n-* préfixés étaient plus faibles que *m-*? Mais pourquoi cette faiblesse particulière? Et que restait-il d'eux en réalité, s'ils étaient si faibles que de ressembler à un phonème qui n'a ni leur articulation ni nasalité, plus qu'à leur articulation propre forte. A mon avis, M. S. démontrera peut-être un jour par la comparaison des langues tibéto-birmanes que *h-* tibétain préfixé à une nasale répond à d'anciens *ñ-*, *n-* du tibéto-birman commun; mais il n'a pas prouvé qu'il ait ou ait eu cette valeur en tibétain même.

En tête du premier fascicule, M. Krœber annonce que ces monographies sont des travaux préparatoires à une étude comparative des *Sino-tibetan Linguistics*, et en particulier à la réunion des matériaux d'un dictionnaire comparatif de ces langues. Le nom de *sino-tibétain* est un peu inquiétant : il a le défaut de préjuger de la solution d'une des questions à étudier, la parenté du chinois et des langues tibéto-birmanes. Il est permis d'espérer que les directeurs de ce travail auront toute la prudence qui convient, et sauront éviter les synthèses hâtives qui ont depuis des années constamment retardé les progrès de ces études : les premières monographies publiées montrent un souci de recherche consciencieuse qui fait bien augurer de la suite.

H. MASPERO.

185. WANG Li. — *Relations entre le vocalisme et le ton en chinois*, ext. de *Ch'ing-hua hsio-pao*, 1935. Pékin.

Lieou Fou dans son *Étude expérimentale sur les Tons du Chinois* (p. 25-28), qui a été sa thèse principale de doctorat à l'Université de Paris en 1925, après s'être demandé « quel est le rapport entre les tons (chinois) et les quatre caractères du son (timbre, intensité, longueur, hauteur) », concluait en niant tout rapport. M. Wang Li (dont la thèse *Une Prononciation chinoise de Po-pei*, soutenue elle aussi à Paris porte en grande partie sur les tons) attaque cette affirmation qu'il trouve trop tranchante. En effet, le rapport entre les tons et le timbre de la voyelle en pékinois est prouvé par des faits comme *iou* devenant *iu* au premier ton, et *io* au troisième ton (p. 13), *ui* devenant *uei* au troisième ton, etc. ; de même en ce qui concerne la longueur, il note (p. 18) que suivant que des syllabes comme *ma*, *pən*, *pan*, sont prononcées au troisième ou au premier ton, les voyelles *a*, *ə* des premières, la consonne *n* de la dernière sont longues (troisième ton) ou brèves (premier ton). M. W. a certainement raison, et d'ailleurs certains des faits qu'il signale ou d'autres analogues ont déjà été relevés par M. Karlgren, ainsi qu'il l'indique dans une note ; son article prouve que le ton influe sur le timbre, la quantité, etc., de la voyelle ou de la diphtongue. Mais cela n'infirme pas absolument la remarque de Lieou Fou, car tous les exemples de celui-ci montrent que ce qu'il a nié, c'est précisément l'inverse, à savoir l'influence du timbre, de l'intensité, de la quantité, etc., de l'élément vocalique du mot sur le ton. En finissant, M. W. étudie encore quelques « rapports », en particulier (p. 25) ce qu'il appelle rapport « logique » (le terme ne me semble pas très heureusement choisi) et par quoi il désigne la dégradation de ton des mots secondaires comme *eul*, *tseu*, *t'eu* suffixés.

L'article expose clairement un certain nombre de problèmes relatifs aux tons, quelquefois indiquant les solutions obtenues, quelquefois montrant simplement comment le problème se pose. Tout ce qui se rapporte aux tons du chinois est encore à la fois si obscur et si compliqué que des mises au point de ce genre sont loin d'être inutiles.

H. MASPERO.

186. Walter SIMON. — *Has the Chinese Parts of Speech*, reprint from *Philological Society's Transactions*, 1937, p. 99-119, Londres.

M. S. a essayé de démontrer dans ce petit article que le chinois écrit (il ne s'occupe pas de la langue parlée) a des « parties du discours ». J'ai trop nettement soutenu le contraire aussi bien pour la langue écrite (*Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, année 1933, *la Langue chinoise*), que pour la langue parlée (*Encyclopédie Française*, t. I, 1937. *Les Langues d'Extrême-Orient*), pour ne pas avoir été curieux de voir un sinologue présenter une opinion inverse de la mienne. Mais je ne puis dire que l'argumentation de M. S. m'ait convaincu : je dirai même qu'il ne me semble pas avoir abordé le problème lui-même.

M. S. expose l'objet de sa discussion (p. 99) en des termes que je résume un peu : « ou bien le chinois a des parties du discours, ou bien les mots chinois sont ce qu'on appelle des racines, et il est impossible de parler de noms, adjectifs, verbes, etc, mais seulement de fonctions nonimales, adjectives, verbales, d'un mot dans une phrase donnée ». C'est le dilemme classique, que les grammairiens du chinois ont résolu tantôt en un sens tantôt dans l'autre, mais que, pour ma part, je considère comme dénué de sens, les notions de « fonction nominale », « fonction verbale », etc. me paraissant appartenir autant à la grammaire des langues indoeuropéennes que les termes de nom et verbe, et être aussi éloignées que ceux-ci des faits chinois. M. S. le présente d'une façon qui serait tout à fait correcte et traditionnelle, n'était la phrase sur les « racines » dont on se demande ce qu'elle vient faire là. Le terme de « racines » qui représente quelque chose de précis à l'esprit d'un indoeuropéanisant ou d'un sémitisant, en tant que sémantème par opposition aux morphèmes, n'a aucun sens dans une langue où non seulement les mots sont invariables, mais encore aucun procédé de dérivation n'est connu (je ne tiens pas compte des anciens préfixes dont l'usage vivant nous reporterait à une époque dont nous ne savons à peu près rien, et dont M. S., avec raison d'ailleurs, ne parle pas dans cet article) en sorte que l'opposition de sémantème à morphème y est inexistante. Ce terme de « racines », M. S. est allé le chercher dans un passage de Steinthal et Misteli qu'il cite tout au long, en allemand et

en anglais, et où il aurait bien dû le laisser : pour ces auteurs, une « racine » entrant dans une relation grammaticale définie avec d'autres « racines » cesse d'être une « racine » sans cependant devenir un mot ; bien que chacun des éléments composant une phrase chinoise soit une « racine », et que ces « racines » entrent dans le langage en leur complète nudité, il est néanmoins inexact de dire que cette phrase consiste en « racines » ; enfin là « racine » chinoise, par elle-même grammaticalement indéterminée, ne reçoit une détermination grammaticale que dans la phrase et peut recevoir des déterminations grammaticales diverses dans des phrases diverses. On reconnaît sans peine dans ce passage confus un effort malheureux pour ramener le chinois à quelque chose de connu : les dernières lignes sur l'indétermination grammaticale foncière et la détermination circonstancielle dans la phrase du mot chinois sont les faits donnés par les grammairiens, qu'il s'agit d'expliquer et de ramener à *notre* grammaire ; les auteurs imbus de notions de logique occidentale, de grammaire générale, et aussi de linguistique indoeuropéenne n'ont cru pouvoir le faire qu'en passant par l'intermédiaire de l'opposition entre la racine et le mot indoeuropéens : le mot chinois est décrit comme réunissant en lui-même les caractères de l'une et de l'autre, correspondant à la racine à l'état isolé et au mot dans la phrase ; cette espèce d'analyse et cette assimilation sont arbitraires, mais le font rentrer dans le cadre ordinaire, ce qui est tout ce que demandent les auteurs.

M. S. n'a pas de peine à démontrer que ces idées sont fausses. Mais était-ce bien utile ? Il ne nous importe guère de savoir si Steinthal en 1860, Misteli en 1893, et avant eux Humboldt en 1826 ont mal interprété les faits de la grammaire chinoise en s'efforçant de les ramener soit à la grammaire générale et à la logique, comme Humboldt, soit à la grammaire indoeuropéenne comme Steinthal et Misteli : après tout, quelque bons grammairiens ou linguistes que fussent ces auteurs, aucun d'eux ne savait le chinois, et leurs idées ne sont que des spéculations de pure imagination sur des données dont ils n'avaient aucune expérience personnelle.

L'important est de savoir laquelle choisir entre les trois (et non pas seulement deux) hypothèses possibles : 1^o le chinois a comme les langues indoeuropéennes des classes de mots distinctes, bien que non marquées par des signes exté-

rieurs, et la répartition des mots dans ces classes est aussi rigide que dans les langues indoeuropéennes ; 2^o le chinois a des classes de mots, mais les mots, au lieu d'être fixés irrévocablement chacun dans sa classe, prennent la classe qui convient, chaque fois qu'ils entrent dans une phrase ; 3^o le chinois n'a pas de classes de mots, et les différenciations nécessaires à l'expression de la pensée se font par des procédés et dans des cadres qui n'ont rien à faire avec les classes de mots. Pour ma part, je considère que la troisième hypothèse est la seule qui permette d'expliquer la grammaire chinoise. M. S. paraît suivre la première, tout en admettant des passages d'une classe à une autre, mais non « incompatibles avec notre conception de classes de mots (p. 111) » ; et il s'efforce de diminuer l'importance de ces passages en les répartissant en cinq groupes (p. 112-113). Cette classification est quelque peu superficielle. Le premier groupe ne compte pas : si « le passage n'est plus senti » le mot a changé de classe définitivement (s'il y a des classes), et le « passage » n'appartient pas à la grammaire mais à l'histoire de la langue : c'est, pour prendre un exemple non chinois, le cas de *sauf* préposition en français. Le second groupe n'a aucune réalité : son inexistence ne tient qu'à des artifices de traduction. Pourquoi considérer *lou* dans *lou-hing* « aller par voie de terre » ou *li* dans *li-lsou* « empêcher par la force » comme des adverbes, ce qui les fait passer de la classe du nom dans celle des adverbes, quand on peut les considérer comme des compléments, ce qui les laisse dans leur classe ? Et pourquoi parler de « substantivization of adjectives » devant la phrase *tche k'i ta*, qui peut bien en effet être rendue par « en reconnaître la grandeur », mais le serait non moins bien par « reconnaître que c'est grand » ? Quant au dernier groupe, M. S. confond deux faits distincts : quand des mots changent de ton en changeant de classe, il y a là un procédé de dérivation, et M. S. a d'autant plus raison d'y voir des mots distincts, bien qu'apparentés, que le procédé est mort, et qu'il s'agit comme dans le premier groupe d'histoire de la langue et de lexicographie, mais non de grammaire ; mais pour les mots qui passent d'une classe à une autre sans aucun changement, son explication qu'il s'agit de mots étymologiquement apparentés appartenant à des classes différentes qui sont des homonymes complets me paraît être de pur verbalisme, et ne couvre aucunement les faits.

C'est à propos de ce cinquième groupe de M. S. que se pose réellement le problème, mais M. S. n'en a pas vu toute l'importance. Il cite la phrase célèbre de Han Yu que Confucius « traita les barbares comme des Chinois » *tchong-kouo tche ye*, où l'expression *tchong-kouo*, qui désigne la Chine, est prise comme verbe et reçoit un complément direct ; il l'explique simplement comme une « formule stylistique » et une « formation savante (p. 116) ». Que Han Yu ait vu là un procédé littéraire, c'est bien évident ; mais ce n'est un procédé littéraire que par l'application inattendue qu'il en fait à un nom propre, et par la concision dans l'expression de sa pensée qu'il en tire. En dehors de cas particuliers de ce genre, ce n'est ni un procédé littéraire, ni un procédé stylistique, mais un procédé grammatical. Ces « passages » remplissent les œuvres littéraires en prose et en vers, au point qu'on ne les remarque pas et que les dictionnaires ne les notent même pas ; ils sont trop courants. Et quand à être une « formation savante », il s'agit si peu de cela que la langue parlée emploie constamment ce procédé. En fait on peut en chinois employer tout nom comme verbe (pour employer nos termes de classes de mots) et, ce qui est moins frappant pour nous, tout verbe comme nom. Abel Rémusat le contestait en notant que certains mots comme homme, arbre, montagne, forêt sont des noms et ne s'emploient pas comme verbes. L'objection est sans portée : tous les noms ne sont pas toujours employés comme verbes, mais ils peuvent l'être à tout moment ; il arrive seulement que pour certains, l'occasion ne s'en présente guère, ou même ne s'en est jamais présentée, ou encore que le fait n'a pas été relevé. Si le procédé était rare, on pourrait ne lui attacher que peu de valeur ; mais il est extrêmement fréquent. Il n' a rien d'exceptionnel comme l'emploi verbal de *but* en anglais, que M. S. relève d'après M. Gardiner. Comparer les procédés linguistiques chinois et indoeuropéen est excellent ; mais il ne suffit pas de comparer les faits eux-mêmes, il faudrait encore comparer leur importance relative dans les langues considérées. Le passage presque unique en anglais moderne d'une conjonction à la classe des verbes, dans une phrase d'un emploi tout particulier qui s'est stéréotypée suivant un exemple littéraire n'a rien de comparable avec le procédé grammatical du chinois qui met un complément direct ou un affixe d'aspect derrière n'importe quel nom et en fait par cela seul un verbe.

M. S. est passé à côté du problème. Je ne suis pas sûr que le jour où il l'étudiera réellement, il ne modifiera pas sensiblement ses idées. Le trait que je trouve le plus frappant dans l'interprétation de la grammaire chinoise pour les Occidentaux, c'est que sous des formules d'apparence très différente, ils ont toujours essayé d'exposer cette divergence fondamentale entre nos langues et celle des Chinois, que, ce que nous exprimons par les classes de mots s'exprime en chinois par des procédés de relation. Ils l'ont dit de façon diverse. Certains, comme Gabelentz ou plus récemment M. Karlgren, désirent sauver la logique sinon d'Aristote, au moins de Stuart Mill, et conservent en apparence les notions de classe de mots et de catégories grammaticales en les dépouillant de tout contenu réel dans l'application qu'ils en font au chinois ; pour ma part, je préfère rejeter complètement ces essais d'accord et chercher ailleurs l'interprétation des faits chinois. Mais si l'on va au fond des choses, on verra, il me semble, que les explications diverses diffèrent moins en réalité que les différences verbales ne la laisseraient croire.

H. MASPERO.

OCÉANIE

(Voir aussi nos 11, 170)

187. *Preliminary Studies on the lexicography of the Philippine languages*. — Publications of the institute of national language (Manille). Vol. I, n° 1, Letter a, sept. 1937, 29 pages ; n° 2, Letter b, oct. 1937, 51 pages ; n° 3, Letters k and k', nov. 1937, 46 pages.

Ces études sont rédigées par un consortium de savants philippins groupés en un institut ; l'avant-propos nous apprend qu'ils sont sept, chacun représentant une autre région linguistique ; ils ont toutefois inclus dans leurs comparaisons aussi des langages pour lesquels ils n'avaient pas d'expérience personnelle, mais pour lesquels ils disposaient de lexiques imprimés.

Ils se sont mis à la besogne suivant un plan concerté et ont décidé de commencer à publier sans attendre d'avoir tout

le matériel qu'ils souhaitaient pour l'impression. Louable contraste à tant d'ouvrages collectifs ou individuels qu'on est obligé d'attendre trop longtemps.

On ne voit cependant pas pourquoi on s'est résolu, ceci dans une partie des cas seulement, à noter l'occlusive glottale par un accent sur une voyelle, en omettant d'ailleurs de dire si elle doit être articulée avant ou après cette voyelle : l'imprimerie ne disposait donc pas d'apostrophes en nombre suffisant ? D'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une véritable consonne, jouant son rôle de consonne, il vaudrait mieux employer un signe dans la ligne et non au-dessus ; un *c* renversé est parfaitement apte à cet usage.

Les vocabulaires comparatifs comportent (avec des lacunes pour certains termes), onze langages, avec (sauf là où le mot est pareil partout) une forme reconstituée en « original indonésien » ; de plus, la traduction en espagnol et en anglais.

Souhaitons aux courageux auteurs d'achever promptement leur ouvrage sous sa forme actuelle, puis de le reprendre et perfectionner, comme ils en déclarent l'intention d'après le titre « preliminary », et par une phrase de l'avant-propos.

Marcel COHEN.

188. Cecilio LOPEZ. — *General features of Philippine language*, tirage à part de *The Philippine social science review*, vol. IX, sept. 1937, pp. 201-207.

189. *Preliminary study of the affixes in Tagalog*, Publications of the institute of national language, vol. II, Manille, nov. 1937, in-8, 78 pages.

Dans le second de ces ouvrages, un avant-propos de Jaime C. de Veyra, président et directeur de l'institut of national language (voir le compte rendu précédent) nous apprend que Cecilio Lopez, secrétaire du même institut, a le tagalog comme langue maternelle ; l'auteur lui-même déclare nettement et vigoureusement sa décision de faire la description de l'intérieur, sans souci des grammaires européennes et des catégories aristotéliciennes. Excellente méthode qui rejoint celle de M. Leenhardt et de A. Sommerfelt (voir compte rendu

n° 11), avec la garantie supplémentaire de l'homme qui décrit son propre langage.

Une réserve à faire toutefois : C. Lopez se constitue une nomenclature ; pourquoi, à côté de termes anglais bien choisis comme « quasi-verb », « local relation », adopter des termes latins ? *Nomen agendi* pour « nom d'action », *nomen quantitalis* pour « noms de nombre » (anglais « numerals ») ne gagnent rien à ce déguisement scolastique — qui peut, par ailleurs, gêner des grammairiens locaux non exercés au latin.

Autre observation de facture : des petites phrases sont données en exemple dans les deux opuscules, avec traduction anglaise ; le mot à mot est rarement indiqué ; il devrait l'être toujours, et dans le dernier détail, afin que la peine de l'auteur profite pleinement à tous les linguistes préoccupés soit des langues océaniques, soit de linguistique générale.

En effet, tant la vue rapide sur trois langages philippins que l'étude détaillée du mécanisme des affixes en tagalog doivent être recommandées pour leur grand intérêt. On notera en particulier l'analyse des complexes pseudo-verbaux avec le jeu des déterminatifs, dont certains peuvent indiquer l'origine personnelle de l'action (d'où la notion que la construction équivaut plutôt à un passif qu'à un actif).

C. Lopez rendra de grands services en poursuivant ses travaux.

Marcel COHEN.

190. Otto. Chr. DAHL. — *Le système phonologique du proto-malgache* dans *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskab*, X, Oslo, 1938 pp. 189-235.

Intéressant effort pour faire une phonétique comparée à l'intérieur du malgache, avec l'idée de chercher ensuite une explication historique du système reconstitué.

Dans le corps du mémoire, certains phénomènes (surtout l'amuïssement de fricatives finales) sont attribuées à l'influence du substrat présumé bantou à Madagascar. Mais l'appendice comporte la comparaison spéciale du « proto-malgache » avec un groupe de parlers de Bornéo, et précisément sur ce

domaine on observe une tendance à l'amuïssement des fricatives finales.

Les conclusions sont donc à réserver ; mais les spécialistes auront à tenir compte de ce travail soigneux.

Marcel COHEN.

191. Hubert DESCHAMPS. — *Le dialecte Antaisaka (langue malgache)*, Tananarive (Imprimerie moderne de l'Émyrne), 1936, in-4, 126 pages.

L'auteur ayant à administrer le territoire des Antaisaka, presque à l'extrême Sud de la côte orientale de Madagascar, a observé les indigènes à tous les points de vue (*Les Antaisaka*, Tananarive, 1936), et spécialement leur langage.

Il a visé sur ce dernier point un but pratique, en même temps que théorique, l'enseignement dans les dialectes locaux étant maintenant autorisé à Madagascar.

Mais son étude n'est à aucun moment indépendante de la connaissance du malgache « officiel » ou (*i*)*merina* (prononcer *mern*). Il a conservé l'orthographe donnée à cette langue par les missionnaires et qui a bien des inconvénients (*antaisaka* est à prononcer *antěšek*); et sa courte description (pp. 14-31) n'est pas utilisable pour quelqu'un qui ne sait pas le malgache (*i*)*merina* ou n'a pas sous les yeux un manuel de ce langage. Elle révèle en outre une inexpérience linguistique trop claire.

Néanmoins, les spécialistes, comme les indigènes qui ont subi un enseignement à l'école, auront ici un document utile, surtout par le vocabulaire assez abondant (environ 4000 mots en quelque 2000 articles) avec index français-antaisaka et les quelques textes qui terminent le livre.

Marcel COHEN.

AMÉRIQUE

(Voir aussi n° 16)

192. C. C. UHLENBECK. — A concise Blackfoot grammar, based on material from the Southern Peigans. Verhandelungen der Koninklijke Nederlandsche Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeling Letterkunde. Nieuwe Reeks, deel XLI. Amsterdam, 1938. In-8, 240 p.

Pour rédiger cette grammaire du Pied-Noir, l'auteur s'est servi exclusivement des observations faites par lui et par M. de Josselin de Jong en 1910 et 1911, observations certainement assez approfondies, car les exemples sont nombreux et bien appropriés. Il déclare modestement, au début de l'ouvrage, qu'il a voulu se borner à une description des grandes lignes de ce langage, tel qu'il est parlé dans la réserve indigène du Montana. Il n'en a pas moins, ce faisant, dégagé très nettement des faits intéressants non seulement pour l'étude de l'Algonkin, mais d'autres langues indigènes de l'Amérique. De toute manière, la linguistique américaine a si grand besoin de bonnes monographies qu'un livre comme celui de M. Uhlenbeck doit être accueilli avec reconnaissance.

Dès le premier chapitre (introduction phonologique), les difficultés auxquelles l'auteur s'est heurté et qu'il expose très nettement sont familières à tout américaniste qui a travaillé sur le terrain. Rien n'est plus difficile que de préciser les rapports entre les sons et les phonèmes, et ce qu'en dit M. Uhlenbeck pour le Pied-Noir pourrait s'appliquer presque mot pour mot à des langues mexicaines par exemple. M. Uhlenbeck a pris le parti de marquer par sa notation des variations en apparence arbitraires, sans chercher à les résoudre d'une manière qui ne pourrait être qu'artificielle, et c'est là sans doute le parti le plus sage.

La grammaire proprement dite commence par une série de chapitres d'un vif intérêt consacrés à la formation et la flexion des noms ; mais on peut regretter à ce propos que l'auteur n'ait pas cru devoir nous dire d'abord ce qu'est un mot dans le langage étudié, et ce qui caractérise le nom, le verbe, etc... Lui-même fait remarquer par la suite que « le

Pied-Noir a une prédilection pour les constructions verbales » et qu'il possède « un système verbal complexe qui absorbe et incorpore toutes sortes d'éléments ».

La morphologie du nom et celle du verbe sont dominées également par la distinction de l'animé et de l'inanimé et surtout par celle des différentes personnes. Il semble que la principale préoccupation du sujet parlant soit de localiser avec netteté, de situer l'objet, l'état ou l'action dont il s'agit par rapport à lui-même et à d'autres. De là le luxe de moyens employés ; outre les trois personnes habituelles, on distingue une quatrième personne, dépendant de la troisième, une cinquième, dépendant de la quatrième. Ces personnes sont considérées comme de plus en plus éloignées de la première. Il en résulte que les actions *centrifuges* (d'une des personnes vers une personne plus éloignée de la première) sont caractérisées par des affixes spéciaux, et que les actions *centripètes* (d'une des personnes vers une personne plus rapprochée de la première) possèdent également un jeu d'affixes.

Comme beaucoup de langages américains (le Maya par exemple), ceux du groupe algonkin distinguent une conjugaison transitive et une conjugaison intransitive. Employé comme prédicat, le nom est traité comme un verbe intransitif. D'une façon générale, la flexion possessive du nom se rapproche de la conjugaison verbale. Dans bien des cas, comme le fait remarquer M. Uhlenbeck, il est difficile de tracer une ligne de démarcation nette entre verbe, nom et adjectif (attribut). Aussi a-t-on quelquefois l'impression que les cadres de sa propre grammaire, inspirés trop directement de ceux de la grammaire de nos langages, séparent un peu arbitrairement des phénomènes qui devraient être rapprochés, et en réunissent qui sont de nature différente.

On ne peut manquer d'être frappé, en lisant la grammaire du Pied-Noir, des analogies qui apparaissent entre ce langage et ceux de familles mexicaines comme le Maya et l'Otomi-Pame, analogies qui ne résident pas dans des caractéristiques vagues comme le « polysynthétisme » dont on a fait état naguère, mais dans des faits aussi importants que la distinction et la hiérarchisation des personnes, l'antithèse du transitif et de l'intransitif, les rapports entre le traitement du nom et celui du verbe, etc... Mais si ces analogies doivent être signalées, on n'en peut rien conclure présentement. Il

AMÉRIQUE

faudra encore beaucoup de bonnes descriptions comme celle que vient de donner M. Uhlenbeck pour qu'on puisse entreprendre avec quelque chance de succès de larges comparaisons entre les langages de l'Amérique du Nord et ceux de l'Amérique moyenne.

Jacques SOUSTELLE.

TABLE DES MATIÈRES

ET DES AUTEURS DE COMPTES RENDUS

- Linguistique générale (Benveniste, J. Bloch, M. Cohen, Sommerfelt) p. 1.
Indo-européen (Benveniste, J. Bloch) p. 21 ; hittite (Benveniste) p. 23 ;
indo-iranien (Benveniste, J. Bloch) p. 29 ; grec (Benveniste, Chantraine, Miram-
bel) p. 45 ; italique (F. Thomas, Ernout) p. 57 ; roman (M. Cohen, Gougenheim,
Graur, Sommerfelt) p. 76 ; celtique (M.-L. Sjoestedt-Jonval, Sommerfelt)
p. 113 ; germanique (Martinet, Mossé, Sommerfelt, Vendryes) p. 123 ; slave
(Unbegaun) p. 140 ; arménien (Dumézil) p. 153.
Caucasique (Dumézil) p. 157. Basque (Lacombe) p. 162.
Ouralien (Sauvageot) p. 164.
Chamito-sémitique (M. Cohen) p. 176, p. 200.
Langues africaines (M. Cohen) p. 194.
Langues asiatiques (J. Bloch, H. Maspero) p. 201.
Océanie (M. Cohen) p. 213.
Amérique (Soustelle) p. 217.
-

INDEX

DU VOLUME XXXIX DU BULLETIN

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS¹

INDO-EUROPÉEN

**aiw-*, 188, 189, 192.
 **aiw-es-o*, 190.
 **aiw-ŋ(-ko-)*, 193.
 **du(w)-ō*, 188.
 **dwis*, 188.
 **dw-ō*, 188.
 **ed-*, 100.
 **ei-*, 77.
 **eu-*, 92.
 **-é-y*, 77.
 **ə₂y-*, 192.
 **(ə₂)y(u)w-en*: voir:
 y(u)w-en.
 **ə₂yw-en*, 185.
 **ə₃eiw-*, 192.
 **ə₃yu-*, 192.
 **(ə₃)yu-go-*, 187.
 **g₁her-*, 211.
 **g₁hersw-*, 212.
 **g₁hery-*, 212.
 **g₁hēs-r-*, 212, 215, 216,
 219, 220, 221.
 **g₁hēs-ro*, 215, 216, 219,
 220.
 **g₁ho/as-t-*, 216, 219,
 220.
 **g₁ho/as-tō-*, 221.
 **g₁ho/as-tl-*, 221.

**-i-to-*, 77.
 **kar(r)a*, 180.
 **k₁eras-ro-*, 213.
 **k₁e₁ras-ron-*, 213.
 **k₁ī₁s-ron-*, 213.
 **lei-k' -*, 187.
 **l(u)w-ēye-*, 187, 188.
 **l(u)w-i-*, 187, 188.
 **lyēk r-*, 187.
 **-mi*, 243.
 **-nt-*, 100, 102.
 **ŋ-putr-iyo-*, 241.
 **ŋ-pōlo-*, 241.
 **ōd-*, 186.
 **oiw-*, 192.
 **-o-mno-*, 95.
 **-ono-*, 96.
 **pā-*, 98, 102, 241.
 **pek₁w*, 242.
 **p(e)r-*, 98.
 **pet(ə)-*, 242.
 **səm-*, 97, 241, 242.
 **-sk-*, 247.
 **temas-ro-*, 213.
 **us-es-(aus-es-)*, 98.
 **uēs-r-*, 212, 213.
 **yeu-*, 188.
 **yēudh-*, 188.

**yew-o-*, 188.
 **yu-*, 188, 189, 192.
 **(ə₂)y(u)w-en-*, 185, 187,
 188, 189, 191, 192,
 193.
 **yuwŋ-ko-*, 190, 191.
 **y(u)wŋ-(ko-)*, 193.

GREC

ἀγοστές 217, 219.
 Αἰακός 193.
 Αἶαντο- 193.
 αἰσθάνομαι 135.
 ἄρνυμαι 97.
 (éol.) αὔως 98.
 γενεαίς 99.
 γένειον 99.
 γίγνομαι 22.
 γνωτός 243.
 ἔαρ, εἴαρ 212, 215.
 εἰμί 22.
 ἐμπουσα 100.
 ζυγόν 187, 192, 193.
 κέρκυρος 180.
 λύω, λύομαι 188.
 μεῖραξ 182.
 νεώτερος 185, 188, 189.

1. Il n'a pas été tenu compte ici de l'article de M. Deanović, p. 25-48.

INDEX DU VOLUME XXXIX

(alex.) τάβλα 183.
 ὀδοὺς 99.
 οἶακ-, οἶακ-, οἶαξ 192,
 193.
 οἶακίζω 192.
 οἶδος 192.
 ὀργίζω 135.
 ὀρέγω 135.
 ὀστέον, dor. ὀστίον 219,
 220.
 ὄφις 101.
 παλαστή 219.
 -τήρ 125.
 χεῖρ 211, 212, 218.
 χειρίς, -ῖδος 216, 218.

GREC MODERNE

αἰσθάνουμαι 135.
 βραδιάζει 136.

βραδιάζομαι 136.
 γεμίζει 135.
 γράφει 135.
 δανείζομαι 135.
 δανείζω 135.
 δέκα ὀχτώ (δεκοχτώ) 133.
 Ἐλευθερολάκωνες 205.
 θά 133.
 καὶ 133, 134.
 *Λευθράκωνες 205.
 μαντεύομαι 135.
 μαντεύω 135.
 μὲ 133, 134.
 μὲ (prépos.) 134.
 -μένος 96.
 μεταχειρίζομαι 135.
 μοῦ 134.
 νυχτώνει 136.
 νυχτώνουμαι 136.
 ξημερώνει 136.

ξημερώνουμαι 136
 ὀργίζουμαι 135.
 ὀρέγουμαι 135.
 σὲ 133, 134.
 σὲ (prépos.) 134.
 σκοτώνουμαι 135.
 σοῦ 134.
 συμβουλεύομαι 135.
 συμβουλεύω 135.
 τὰ 133, 134.
 Τζάκωνες 203.
 τίς 134.
 τὸ 133.
 τοῦ 133, 134.
 του 134.
 χτίζει 135.

MACÉDONIEN

κάναδοι 99.

LANGUES ITALIQUES ET ROMANES

OMBRIEN

tefra, 213.
tefruto, 213.

OSQUE

pu-clu, 241.
tefúrúm, 213.

LATIN

ad-, 61.
angustus, 102.
aurora, 98.
balneum/balineum, 49.
Cancrī, 179.
canna, 181.
carcar, *carcer*, 179.
cercurus, 180.
cerebrum, 213.
columba, 181.
coleus, *culleus*, 182.
costa, 219.
crābrō, 213, 214.
dens, 99.
deprans, 98.
elementum, 182.

esse, 22.
fui, 22.
junebris, 213.
**haslo-*, 217, 218, 220,
 221.
hīr, *īr*, 212, 215, 216, 218.
inīer, 59.
iū-cundus, 188.
iugum, 187, 192.
iunior, 187, 189.
iuvenis, 187, 189, 193.
iuuen-or, 188.
iuu-o, 188.
maritus, 182.
membrum, 213.
muliebris, 213.
nōtus, 243.
ōs, *ōris*, 220.
ostium, 220.
palumbes, 99, 181.
praestō, 217.
prandium, 98.
prātens, 98.
prātum, 98.
senior, 187.
**sobrīnus*, 213.
so-luo, 188.
tenebrae, 213.
tabula, 183.

-tor, 125.
uēr, 212, 213, 214, 215.

FRANÇAIS

aie, 6.
aller, 18.
avoir, 9, 10, 14, 15, 16,
 17.
avoir marché, 10, 11,
 12, 13, 14, 15.
divan, 183.
douane, 183.
être, 5, 7, 8, 10, 21, 22.
être sorti, 8.
être riche, 8, 12, 13.
faire, 5.
faire fête, 18.
faire pénitence, 18.
faire la fête, 19.
faire la moue, 19.
faire la cuisine, 19.
lire la Bible, 19.
marcherai, 16.
marché (avoir), 10, 11,
 12, 13, 14, 15.
pouvoir, 5.
sache, 6.
sois, 6.
veuille, 6.

INDEX DU VOLUME XXXIX

ROUMAIN

aduc(ac), 50.
adus(as), 50.
auzit/aust, 49, 50.

bucăřica, 50.
căzut/căst, 49.
găsit/găst, 49, 50.
oleuřică, 50.
pierdut(k'ert), 49, 50.

șezut/șest, 49.
slobozit/slobost, 49.
văzut/văst, 49, 50.
venit/vint, 49, 50.

LANGUES CELTIQUES

IRLANDAIS

á, 220.

ais, 190.
cairn, 180.
gnāth, 243.

mac, 190.
óc, 190.

LANGUES GERMANIQUES

V. ISLANDAIS

vár, 214.

V. NORROIS

unga-, 191.

ALLEMAND

Kanne, 181.
Leber, 187.
schreiben, 17, 18.
werden, 10, 17.

ANGLAIS

(to)do, 18.
shall, 17, 18.
will, 10, 17, 18.

LANGUES BALTIQUES

LITUANIEN

aūsta, 98.

pazastls (pazastē), 216,
 218, 220, 221.
ūstas, 220.

LANGUES SLAVES

SLAVE COMMUN

yŕ-go-, 193.
-mŭ(-mo), 201.

VIEUX SLAVE

abie, 209.
dŕnŕ, 204.
doxŭtorŭ, 209, 210.
kostŕ, 219, 220, 221.
mladŭ, 185.
mrĕkoriĭa, 209.
-mŭ, 201.
nosi : nosite, 202.
polŭ, 241.
sŭnŭ, 204.
-ŕĕ, 202.
usta, 220.
ustina, 220.
zořdaazŭ, 202.

SERBE

-ak, 206.
-an, 206.
brat (braća), 206.
dan, 204.
-mo, 201.
nĕću, 203.
oje, 193.
pilići, 206.
rŭka, 204.
san, 204.
svĕća, 206.
svĕtiti, 206.

SERBO-CROATE

hŏdĭāh, 202.
(ĭĕ)su, 202.
-ŕe, 202.

BULGARE

den, 204.
edŕn, *ednā*, 201.
gāŕ(t)nik, 205.
-hā, 202.
hodĕh, 202.
jedinŭ (jed'na), 201.
-m(-me), 201.
nosi : nosĕte, 202.
rākā, 204.
salsā, 201.
sān, 204.

RUSSE

-by, 89.
gorstŕ, 219.

TCHĚQUE

oj, 193.

INDEX DU VOLUME XXXIX

MACÉDONIEN

ako, 207.
brai (*brak'a*), 206.
den, 204.
-en, 206.
gáci, 205.
gášnik, 205.
-ha, 202.

hič, 204.
hoděh, 202.
nadvor, 207.
neka, 207.
nek'u(m), 203.
nemoj, 207.
-ok, 206.
pilišta, 206.

poveli-, 207.
reká (*rěki*), 206.
rəka, 204.
sa, 201.
son, 204.
svěšta, 206.
světi-, 206.
veli-, 207.

ALBANAIS

ašl, 219.

dorə (pl. *duar*), 211, 212,
 215, 218.

PHRYGIEN

βονοχ (βανεχος) 101.
 Γέρμα 101.

κε 101.

κος 101.

ARMÉNIEN

-ac, 98.
-ač, 95.
aha, 90.
aleur (*aliur*), 92.
alik, 99.
atawni, 99.
atawl, 98.
atbeur (*atbiur*), 92.
amayi, 241.
ambewt, 92, 100.
ambol (*ambul*), 241.
ameš^t, 242.
amok^t, 241.
amok^tank^t, 241.
amok^tel, 241.
amol, 241.
amul, 241.
amuri, 241.
anasun, 96.
ančn, 102.
ančuk, 102.
anun, 245.
ar-, 98, 99.
arac, 99.
**arac-*, 98.
aracel, 98.
arat, 99.
arawl, 98.
ar-, 97, 98.
arawant, 98.

ari, 97.
arnum, 97.
asel, 96.
atamn, 99.
aucanem, 100, 101, 102.
auč, 100, 101, 102.
**aw(h)-*, 98.
aur, 101, 102.
-awt, 96, 97, 98, 99, 100,
 102.
ayr, 101.
bac, 98.
bac^tarik, 98.
ciš (*ctoy*, *cti*), 99.
clel, 99.
ctawl, 99.
cnavt, 99.
č^tgoy, 91.
č^tkay, 91.
dğ(ay)oc^t, 92.
dğ(ay)ušt^tiun, 92.
-di, 186.
-eal, 93, 97.
ekn, 102.
erilasard, 185, 186, 191.
erku, 188.
ew, 89, 92, 93, 94.
-ew-, 92.
-ewš, 100.
gam, 90, 91, 92.

garun, 212.
**gay u*, 89, 91, 92.
geam, 91, 92.
genam, 90, 91, 92.
gə-, 90, 91.
giwš, 100, 101.
gnal, 96.
gnayun, 96.
go, 90.
goy, 91.
gtanew, 101.
gu, 89, 90, 91.
**g'ayu*, 92.
go, 90, 91.
hamarawt, 96, 97.
hawš, 98, 102, 241.
hot-, 186.
hoviw, 98, 241.
ibrew, 93.
-in, 189.
-iw-, 100.
jern, 211, 212, 218.
kam, 89.
karawt, 99.
kavč, 97.
karčarawt, 96, 97.
**karel*, 99.
karik, 99.
kay, 91.
**kayew-*, 92.

INDEX DU VOLUME XXXIX

- kā-*, 89, 90, 91.
ko, 90.
**koy*, 90.
k'o, 90, 91.
k'rayakan (*k'reakan*), 92.
**l'*, 192.
lcem, 187.
leard, 187.
lk-, 187.
lk-im, 187, 189.
**lkin* (adj.), 187, 188, 189, 191.
lknim (verbe), 187, 188, 191.
lknim (adj.), 188, 189.
lknut'w, 187.
lktam, 186.
lktanam, 186.
lktenam, 186.
lkti, 185, 186, 187, 188, 189, 191.
lklm (verbe), 186.
lklm (adj.), 188, 189.
lktu'w, 186, 187.
**lkun*, 187, 189.
**lku*, 188.
loye, 188.
luc, 187, 192.
luc-em, 188.
mankti, 186.
mank-ut, 186.
manuk, 186.
matu, 185.
mawt, 99.
minc'der, 93.
miws, 92.
narawt, 99.
-oġ, 95.
-ok', 95.
oskr, 219.
-ol, 186.
-ot-i, 186.
palani, 185.
p'il, 101.
p'iw, 101.
sp'iw, 100.
šaržun, 96.
-t-i, 186, 189.
u, 89, 90, 92.
ul, 241.
-un, 95, 96.
-un-, 189.
-ut, 186, 189.
və-d-i, 186.
yawt, 99.

INDO-IRANIEN

- angušta*, 219.
**žhast-*, 216, 218, 219, 220, 221.

SANSKRIT

akta, 100.
aṅgūli-, 220.
aṅguṣṭhā-, 219.
ativedh-, 121.
āniṣkṛta-, 104.
apavartsi, 106.
abhinetsi, 106.
**avayāta-*, 114.
avayāt-, 114.
avartrā-, 116.
avit-, 112, 113, 116.
avitrī-, 116.
aviṣṭha-, 113.
avis'ast-, 111.
āṣṭr-, 102, 118, 120.
aṣṭhī-, 220.
āsthī-, 219.
ādartr-, 104.
āyāniṣṭha-, 105.
āyāntāram, 108, 115.
ds-, 220.
iṣkart-, 104, 117, 118.
iṣkart-, 117.
iṣkartāram, 104, 113.
-iṣṭha-, 105.
ucchati, 98.
ūdyant-, 104.
upadrāṣṭrikā-, 121.
upāstha-, 220.
uṣas, 98.
ōṣṭha-, 220.
kārt-, 106, 107.
kārtāram, 108.
kārā, 179.
kroṣṭ-, 113.
khaniṭ-, 114.
gānt-, 106, 107, 108, 124.
gāntāram, 108.
gābhasti, 218, 221.
grābhī-, 118.
carātha-, 116.
cēl-, 109, 119.
jāni-, 109, 110, 114, 116.
janiṭ-, 109, 110.
jāniṭrī-, 116, 118.
jētā, 129.
jēt-, 105, 106, 107, 110, 118, 119.
jōṣṭ-, 119.
jōṣṭrī-, 119.
jyēṣṭha-, 103.
jyēṣṭhā-, 104.
tāmis-ra-, 213.
tārut-, 108.
taruṭ-, 108.
tāṣṭ-, 109.
-tra-, 104.
trāt-, 112, 113.
ivāṣṭ-, 109, 114, 118.
dāt-, 105, 109, 112, 114, 119.
Dāt-, 111.
dāt-, 112, 119.
dātāram, 110.
dēṣṭ-, 119.
deṣṭrā-, 116.
dēṣṭrī-, 116, 118.
dōgdhrī-, 119.
dōṣāvastar, 116.
draviṭ-, 113.
dhānutrī-, 116.
dhārayit-, 119.
dhāritrī-, 119.
dhartā, 112.
dhartrī-, 119.
dhāt-, 108.
dhāt-, 108, 111, 113, 117.
dhāt-, 124.
dhmdt-, 109, 114.
nant-, 115.

INDEX DU VOLUME XXXIX

- nicelānā*, 104, 107, 108.
ninditf-, 111, 113.
nīskarīr-, 118.
niṣṭapīr-, 104, 112.
nṛpālīf-, 117.
neīr-, 107.
netf-, 112, 113.
neīr-, 124.
neṣṭīr-, 109, 120.
neṣṭīf-, 120.
paktīf-, 123.
panitf-, 108, 116.
paritf-, 115.
pavīlīf-, 113.
palīta, 99.
pālīr-, 105, 112.
pālīf-, 112.
pālīr-, 124.
putra, 241.
pṛṣṭhā, 220.
pōlīr-, 109, 120.
poīf-, 109, 120.
prācetr-, 104.
pratārīlīr-, 118.
pratārīlīf-, 112, 118.
pradātrikā, 121.
pranetāram, 108.
prābharīr-, 104.
prayanīf-, 105, 108, 113.
prayoiīf-, 111, 115.
pravolhīf-, 111.
prātār, 127.
bāddhīr-, 121.
bhayas'okaharīr-, 117.
vandilīf-, 113.
vāpīr-, 109, 114, 118.
vārūtrī, 116, 119.
vārṣṭīr-, 129.
Vāvāīr-, 110.
vībhaktīf-, 104.
vībhaktīf-, 104, 112, 114.
vēdīr-, 118.
vōdhīr-, 119, 120.
vō'hr-, 110.
vo'hīf-, 110, 115, 116.
vraṣṭīf-, 129.
s'apīf-, 111.
s'āmsīr-, 109.
s'nāhiīr-, 108, 110.
s'rōlīr-, 106, 107.
s'rōtāram, 108.
s'vās, 127, 128.
sāmsraṣṭīr-, 104.
sāmgṛbhīr-, 104, 118.
sāmgṛhṇāti, 104.
sātīr-, 107.
sānīr-, 104, 107, 108, 109, 110.
saniīf-, 108, 112, 116.
sāmdhātīr-, 119.
samdhātīf-, 119.
sārīr-, 120.
saviīf-, 113.
sās'cat-, 103.
sas'cat-, 103.
sātuḥ, 111.
sāḍhr-, 107.
sīmānta, 220.
sutrātrā, 116.
séktīr-, 109, 114.
setf-, 114, 115.
sōlīr-, 107, 108.
soīfbbhiḥ, 108.
solā, 120.
bhārīr-, 110, 121.
bharīf-, 110, 113.
bhaviīf-, 128, 129.
bhāṣīr-, 121, 122.
manolārā, 111.
**manōti*, 110.
Manōlīr-, 110, 111.
mānhiīr-, 118.
**mandhā*, 117.
mandhātīf-, 112, 113, 117.
mārta-, 103.
mārya-, 182.
muṣṭīf, 219, 220.
mṛtā, 103.
mētīr, 109.
yakṛt, 187.
yānīā, 107.
yānīr-, 113.
yanīf-, 112, 113, 116.
yāntrī, 119, 120.
yantrī, 119.
yāmitrī, 119.
yāṣṭīr, 105, 120, 130.
yaṣṭīf, 113.
yaṣṭīramah, 105.
yāīr, 110, 115.
yāīf, 110, 115.
yu-, 192.
yugam, 187, 192.
yuvan-, 187, 189.
rakṣīr, 118, 124.
rānīr, 107.
rāvīr, 119.
rāṣṭrā, 116, 118.
rāṣṭrī, 116, 118.
vaktīf, 111, 124.
vadīr, 124.
vadhā, 110.
vādhar, 110.
vānīā, 112.
vāndīr, 120.
stōlīr, 120.
stōīf, 108, 120.
sthātūḥ, 115.
sthādīr, 109.
sthātīf, 109, 115, 116.
svārīr, 109.
hānīr, 105, 112, 113, 118.
hanīf, 112, 122, 123.
hanīr, 124.
hārati, 211.
haskarīf, 116.
hāsta, 216.
hēīr, 109.
heīf, 109, 114.
hōlīr, 109, 116, 118, 120, 124.

IRANIEN

- am*, 244.
-ānām, 244.
tām, 244.
tām, 244.
-yām, 244.

AVESTIQUE

- anguṣṭa*, 219.
avgura, 220.
ačaētar, 125.
ast, *astay*, 219.
astar, 125.
-azəm, 244.
aoṣta, 220.
-ānqm, 244.
āh, 220.
-əm, 244.
upasta^o, 220.
us-a'ti, 98.
o(hu-)kṛp-ta, 220.
jantar, 125.
tām, 244.

INDEX DU VOLUME XXXIX

<i>dātar-</i> , 125.	PEHLVI	<i>-īru</i> , 244.
<i>dāθrī-</i> , 125.		<i>-u</i> , 244.
<i>paršta-</i> , 220.	<i>*rētak-sard</i> , 185.	<i>llo</i> , 244.
<i>parštay-</i> , 220.		<i>llu</i> , 244.
<i>nipātar-</i> , 125.	MOYEN-PERSE	<i>paa</i> , 246.
<i>manaoθrī-</i> , 110, 111, 125.	<i>pai</i> , 246.	<i>-yo</i> , 244.
<i>y(u)van-</i> , 187, 189.		
<i>varštar-</i> , 125.	PERSAN	MARALBAŠI
<i>vitastay-</i> , 219, 220.	<i>pai</i> , 246.	<i>-anu</i> , 244.
<i>vītar-</i> , 125.		<i>-azu</i> , 244.
<i>zasta</i> , 216.	PAŠTO	
<i>hamaēstar-</i> , 125.	<i>gruī</i> , 219.	SOGDIEŒ
		<i>-ē-</i> , 248.
VIEUX PERSE	SACE	<i>-’nw</i> , 244.
<i>dasta</i> , 216.	<i>aysu</i> , 244.	<i>-w</i> , 244.
<i>dauštar-</i> , 125.	<i>-ānu</i> , 244.	
<i>dipi</i> , 183.		

TOKHARIEN

A (AGNI)	B (KOUTCHÉEN)	<i>-oym</i> , 246.
<i>-am</i> , 243, 245.	<i>-au</i> , 243, 244, 245, 246.	<i>payye</i> , 246.
<i>-ā</i> , 246.	<i>ārsau</i> , 245.	<i>prāskau</i> , 245.
<i>lkām</i> , 246.	<i>āyu</i> , 245.	<i>preku</i> , 245.
<i>-m</i> , 243.	<i>em</i> , 245.	<i>solme</i> , 246.
<i>-mār</i> , 243.	<i>-īm</i> , 246.	<i>šar</i> , 212, 218.
<i>pe</i> , 246.	<i>kārs-</i> , 247.	<i>-šš-</i> , 247.
<i>salu</i> , 246.	<i>knān</i> , 243.	<i>īāu</i> , 244.
<i>lām</i> , 244.	<i>lakau</i> , 245.	<i>lu</i> , 244.
<i>lām</i> , 244.	<i>lkām</i> , 246.	<i>-u</i> , 244, 245, 246.
<i>tsar</i> , 212, 218.	<i>-m</i> , 246.	<i>-wa</i> , 246, 247.
<i>-wā</i> , 246.	<i>-mai</i> , 246, 247.	<i>*yam</i> , 246.
<i>-we</i> , 246.	<i>-mar</i> , 243, 246, 247.	<i>*yām</i> , 247.
<i>yām</i> , 246.	<i>-oy-/t-</i> , 247.	<i>yokū</i> , 245.

HITTITE

<i>arnumi</i> , 97.	<i>kes(s)ras</i> , 215, 216, 218.	<i>hastāi-</i> , 219, 220.
<i>kessar</i> , 211, 212, 215, 216, 218.	<i>kesris</i> , 216, 218.	

CHAMITO-SÉMITIQUE

<i>*qwl</i> , 182.	ARAMÉEN	ACCADIEN
HÉBREU MODERNE	<i>mar(y)</i> , 182.	<i>kankannu</i> , 181.
<i>qanqan</i> , 181.	<i>qwqrō</i> , 179.	<i>kankatu</i> , 181.
<i>īabla (īavla)</i> , 183.		<i>mariannu</i> , 182.

INDEX DU VOLUME XXXIX

māru, 182.
marū, 182.
qanqannu, 181.
qanū, 181.
tupp-, 183.
ṭapp-, 183.

ARABE

beyne, 59.
fevkalade, 56.
lā, 59.
mar- (*f. marṣat-*), 182.
qarqar, 180.
qāra, 180.
qurqūr, 180.
sāyis, 51.
siyāset-, 51, 53.
ṣerī'a, 52, 53.

ARABE SAHARIEN

gara, 180.

ARABE MAGHRÉBIN

karkur, 180.

GUÈZE

bak'wər, 147.
baq'wala, 147.
bəkāy, 154.
bəzūh, 150.
'əgr, 142.
faras, 141.
g'uənd, 147.
hōra, 147.
-kəmū/-kən, 163.
kōna, 147.
k'wərnā', 147.
lāhm, 141.
ləhīq, 141.
nafs, 141.
naqawa, 159.
nə'ūs, 150.
qāl, 142.
q'ʾəmāl, 147.
rabū', 141.
rəhūq, 141.
saḥaba, 153.
samāy, 154.
sərnāy, 154.

tans'ə'a, 172.
tans'ə', 173.
tasə'la, 153.
ṭawāqas'a, 160.
uqas'a, 160.
zaman, 142.
zənām, 141.

AMHARIQUE

asqammafa, 158.
gān, 181.
gārā, 180.
gur, 180.
honə, 147.
malik, 143.
nəbs, 141.
resā, 141.
tanasā, 173.
ṭankabāllala, 142.
ṭək'wān, 147.
ṭaqqasa, 160.
zəban, 142.
zənāb, 141.

TCHAHA

annasam, 151.
annaṭam, 166.
arə dššam, 166, 167.
ažžam, 151.
ābam, 157, 166, 168, 170.
ābannām, 167.
ād'g'əffaram, 156.
āfakkaram, 169.
āggadam, 169.
āmūs, 149.
ānčaq'vāsa, 152.
āndzappara, 152.
āng'äg'g'āta, 152.
āngāppara, 152.
ānkāffara, 152.
ānnag'g'āma, 152.
ānnag'g'āra, 152.
āntakkara, 152.
āntanna, 152, 156.
āntaqqawa', 152.
āntōrā, 156.
āntqappara, 152.
āntanna, 152, 156.
ānsəkkəta, 152.
ānzappara, 152.
āqammasam, 166.

ārag'g'āmam, 166.
āramā, 141.
āsaggaram, 151.
āsṛābbatam, 166.
āṭbaddāram, 151.
ātmaram, 167.
ātraqam, 168.
ātx'āitteram, 156.
ātyānnasam, 151.
ātyāžžam, 151.
-amā, 163.
awa, 171.
āraw, 149.
bāram, 166, 168, 169, 170.
bakkaram, 139.
bak'k'am, 139.
bannām, 142, 143, 153, 168.
banna, 142.
bannasam, 168.
baqqaram, 147.
baq'g'āram, 151.
baxir, 147.
-bb'ā, 162.
bix'a, 154.
biza, 150.
**bō*, 162.
büşir, 150.
čakkaram, 155.
čam, 157.
čannam, 156.
čōnnām, 153, 156, 158.
čōtam, 155.
čannam, 156.
čaq'q'wosam, 155.
čaq'q'wāsam, 159, 160.
čōram, 155.
dānnagam, 167.
dabō, 149.
dannagam, 168.
dawa, 149.
-ē, 154, 160, 161, 165.
ēmannir, 142.
ēn, 151.
ētē, 151.
g'ir, 142.
g'wəd, *əgud*, 149.
(g)rag'g'am, 141.
əraqw(-ē), 141, 150.
g'raw, 141.
g'lam', 146.
fakkām, 140, 153.

INDEX DU VOLUME XXXIX

- fakkaram*, 139.
fannadam, 142, 143, 167, 168.
faraz, 141.
fallam, 153.
fallaram, 169.
fūṭir, 150.
gabbām, 154, 169.
gaddadam, 165.
gannaṣam, 168.
gannazam, 150.
gind, 147.
gunnar, 142.
gurz, 150.
g'äḡ'g'ātam, 156.
ḡapparam, 155.
ḡōsam, 155.
-(in)nā, 160, 161.
-(in)namā, 160.
-(in)nō, 160, 161.
**-(in)nū*, 160, 161, 162.
īrs, 150.
-(k)ka, 160.
(k)kōmā, 160.
-(k)kū, 160.
kraittām, 166, 169.
-k', 160.
k'affaram, 156.
k'affaram, 168.
laq'āpparam, 168.
**lo*, 162.
mārk, 142.
mūra, 150.
mūātām, 149.
nāzam, 141, 168.
nabbaram, 140, 169.
nabs, 141.
naḡ^ura, 146.
nag'g'āmam, 147, 151, 156.
nag'g'āram, 151.
nakkabam, 139, 141, 143, 165, 167.
nakkasam, 140.
nammadam, 168.
napparam, 140, 141.
naqq^uam, 159.
nessām, 153, 170.
nešā, 141.
nīq, 141.
nīsannasam, 165.
-(n)n, 160, 161.
nōṭam, 149.
-nra, 160.
nugs, 149.
qānnām, 158.
qāṭṭām, 166.
-ō, 163, 164.
ōdam, 170.
-pp^uā, 162.
qār, 142.
qabbaram, 140.
qann, 142.
qannasam, 169.
qapparam, 140.
qaṭṭaram, 141, 169.
qīmār, 147.
qinnūb, 142.
qurb(-ē), 150.
qwāman, 149.
rām, 141.
rāy, 141.
-ra, 160, 161.
rāḡ'g'ā', 141.
samāy, 154.
sabbaram, 140, 141, 143, 168.
saḡḡam, 157.
sakkaram, 139.
sak'k'am, 140, 143.
sammām, 153, 154.
sinnāy, 142, 154.
swir, 149.
šābam, 153.
šādam, 153.
šam, 157.
šakkatam, 155, 166, 169.
ṭabag'g'āzam, 151.
ṭaḡag'g'āram, 151, 156.
ṭagaṭṭaram (-ddā-), 140.
ṭag'ānnām, 151.
ṭakkasam, 140.
ṭahkbānnaram, 142.
ṭaq'ābbaram, 151.
ṭaq'āpparam, 151, 156.
ṭarassām, 172.
ṭazaddāram, 141.
ṭā-, 170.
tiwa, 149.
tiṣār, 147.
ṭāy, 154.
ṭabb^uām, 140, 143.
ṭannām, 153.
ṭēma, 153.
-ū, 163.
wannadam, 157, 170.
waram, 148, 157.
waṭṭām, 153, 157.
-wā, 162.
wīra, 158.
-xa, 160.
xānnām, 169.
xaram, 147.
xinna, 142, 147.
-xmā, 160.
-xū, 160, 161, 164.
x^uēt, 151.
-x', 160.
-y, 160.
yakantā, 142.
yaṣanbūt, 142.
yibir, 150.
yibrāša, 154.
yidrogša, 154.
yimbrānniq, 142.
yiras, 150.
yirax, 149.
ysisam, 150.
yisbīrša, 154.
yīšir, 150.
yiwāt, 150.
yix'ir, 150.
-(y)yā, 160.
-(y)yāmā, 160.
-(y)yō, 160.
zabar, 142.
zaggaram, 140.
zakkaram, 140.
zannabam, 142, 143.
zirāb, 141.
žapparam, 151, 155.
žax^uāra, 146.
žābbaram, 151.
žōram, 155.

MOUHER

- ābšē*, 170.
āḡakk^wam, 171.
āllag'g'āma, 152.
āndzabbāra, 152.
āngaggata, 152.
ānkaffana, 152.
ānsakkata, 152.
āntakkēd, 152.
(ān)ṭansā, 172, 173.
āntqabbēd, 152.
ānṭaṇṇa, 152.
ānṭaqq^wāsa, 152.

INDEX DU VOLUME XXXIX

ānzabbara, 152.

āwa, 171, 172.

āyā, 171.

**āya*, 172.

awa, 171, 172.

aya, 171, 172.

bannām, 170.

barra, 142.

ḡānnām, 159, 172.

ḡāmam, 153.

ḡaqqwāsam, 159.

dābō, 149.

gunnan, 142.

haylaqa, 147.

kənaččam, 171.

nāmuñ(ñ), 171.

naqqwam, 159.

qē, 154, 170.

samē, 154.

sīrrē, 154.

ṭamārraqum, 170.

ṭanassām, 172.

wōnāt, 159.

xu'ānam, 147.

yāfək'wāt, 171.

yāgawāt, 171.

yās(sa)nābbəččūt, 171.

yaqarrašl, 171.

yēzū, 170.

yibqāyūt, 170.

yiknaččam, 170.

yinaṭqu, 159, 171.

(y)inaqu, 159.

yitqēbbuāt, 171.

yoāčāāt, 171.

AYMALLAL

noqqām, 159.

ṭoqqasa, 159.

WALANÉ

no' ēān, 159.

ṭoqāsān, 159.

HARARI

sē'ada, 153.

SOQOTRI

qārqor, 179.

EGYPTIEN

bw, 239.

bw-, 229.

grg, 179.

m, 237, 238, 239.

n, 237, 238, 239.

nb (nbt, nbw), 229, 239.

nb (« seigneur »), 229.

nj, 238.

ns, 238.

qəqəw, 180.

rmṭ, 238, 239.

COPTE

grompe, 181.

ma, 239.

nēb(i), 229.

nibi, 229.

niben, 229.

nim, 229.

rem-(rm-), 238.

KABYLE

adday, 177.

addaynin, 177, 178.

akarkur, 180.

ddawas, 177.

*-*kəmə*/*-*kəmə*, 164.

NOUBA

karkarī, 179.

LANGUES FINNO-UGRIENNES

TURC

ara, 56.

arasi, 56.

arasöz, 56.

arsi-, 56.

arsi bağınç, 56.

arsi ulusal, 56.

as-, 55, 56.

as-başkan, 56.

as-betik, 56.

as-direktör, 56.

as-komisyon, 56.

aşt, 56.

aşteğmen, 56.

aştöz, 56.

baş-, 61.

başeski, 61.

başı, 61, 63.

bomboş, 59.

bir-, 56, 57.

boş-, 57.

böyle, 60.

bu, 60.

büsbütün, 59.

çag, 55.

çikmak, 63.

çirçiplak, 59.

diş-, 57, 59.

divān, 183.

dopdolu, 59.

düpedüz, 59.

gelmek, 54, 55.

geri, 61, 62.

gil, 55.

güpe gündüz, 59.

-ik-, 63.

iş-, 57, 60, 61.

işbu, 60.

işku, 60, 63.

kapkara, 59.

komutau, 64.

komutmak, 64.

masa, 54.

ne, 65.

neng, 55.

okul, 64.

okumak, 64.

ön, 57.

öz, 57.

sağ, 57.

siyasa, 51, 52, 53.

son, 57.

şimdi, 60.

şol, 60.

şöyle, 60.

şu, 60.

INDEX DU VOLUME XXXIX

ıabla, 183.
ıağ, 63.
ıek-, 57.
ıez-, 57.
ıış(diş), 57, 63.
ıozlu, 54.
ıüm, 57.
ıupuzun, 59.

uşkur, 60, 63.
usnelmek, 55, 56.
uz-, 58.
üşgelmek, 55, 56.
üşnomal, 56.
üşsubay, 56.
üst(üs-), 54, 55.
üstelmek, 55, 56.

yad-, 58.
yar-, 58.
yeni-, 58.
yeniçeri, 58.
yoson(yosun), 52.

TURCO-MONGOL

yasa (yasak), 52, 53.

BASQUE

-r-, 82.

LANGUES CAUCASIENNES

ABKHAZ

avrà, 74.
cla, 82.
gwara, 82.
l-, 79.
la, 79.
las, 79.
lœa, 79.
mra, 82.
q'arâân, 82.
-r-, 82.
u-(w-), 74, 77.
wi, 86.
-x-, 74.
yara, 86.

Abzakh

sâ-z°untχa, 73.

OUBYKH

bγä-, 68.
-d-, 75.
-d(ə)- (di, pl. : -γə-), 82.
fä-, 68.
gi, 78.
gi-, 68.
guma, 78.
gwaγa, 82.
γ-, 68.
γwə, 79.
ku-, 72.
k'ä-, 67, 68.
laguma, 78.
ndγa, 82.
-n(ə), 80.

pč'a, 79.
pxä, 78.
π-(pl. : λ-, x-), 68.
πə-, 74.
π'-, 68, 74, 76.
π'ä-, 75.
πäs-, 75.
qa-, 78.
qaγ, 82.
qə-, 75.
qəπə-, 75.
s-(z°-), 68, 70, 74, 75.
sə-c°eşχin, 73.
iqwa, 78.
u-, 67, 68, 73, 74, 75,
 76, 77, 78, 83.
uč°a(uc°a), 78.
uγ-, 68.
uπ-(pl. : k'äχ-), 68.
uπ'-, 68, 74, 76.
us-(pl. : k'äz°-), 68,
 70, 74.
ua, 79.
w-, 67, 68, 74, 78, 79.
-w-, 83.
wasə, 79.
wä-(wə-), 77.
wä-(préfixe), 67, 86.
wānā, 86.
(w)uk'i, 78.
xä-, 78.
x(ə)-, 78.
xi-, 78.
xuča, 78.
yi-, 86.
yinä, 86.

TCHERKESSE

'a, 71, 72.
'a-, 72, 76.
'ale, 70.
be, 71.
bəbə-, 77.
bγwə, 71,
blaγe, 72.
bze, 72.
bzeyi-, 72.
č'emə, 78.
çe-, 77.
çəγə, 82.
-cə, 69.
c'ane, 70.
degu, 68.
-(e)r, 79.
fe, 72.
fe-(racine), 72.
fe-(préverbe), 70.
gu, 78.
gwe-, 71.
g'e-, 73.
g'egu-, 73.
γa-, 70, 82.
-γ(e), 80.
-γe-, 70, 82.
-γen, 80.
γu-, 78.
γuc'e, 78.
γuk'e, 78.
γwāl-, 75.
γwālħe, 75, 76.
γwane, 70.
-γwə, 71.

INDEX DU VOLUME XXXIX

γwəyə, 70.
 h-, 79.
 ha, 79.
 hač'e, 79.
 *he-(hə-), 75.
 -he, 83.
 -he-, 74, 75, 76.
 -hə-, 76.
 k'ahe, 70.
 k'ə-, 72.
 -k'ə-, 69.
 k'wə, 77.
 λ-, 75.
 λa, 71.
 λa-... upxašə-, 71.
 λe-, 70.
 λhe, 75, 76.
 -m, 72, 79.
 me-(w)u, 74.
 -(m-)k'e, 79.
 -n, 80.
 naze, 70.
 ne, 69, 70.
 neč'a, 70.
 n(ə), 80.
 -ni, 80.
 ō, 80.
 -ōnə, 80.
 pe-, 70.
 ple-, 76.
 pse, 72.
 pseu, 72.
 pxašə, 71.
 pxu, 78.
 p'e, 73.
 p'k'e-, 70.
 qabze, 69.
 qe-(qə-), 73, 77, 85.
 qwela, 77.
 qwə-, 71.
 s-, 75.
 s(ə)-, 70.
 s^oa, 71.
 s^oabywə, 71.
 s^oənc', 69.
 s^oəc'ə, 69.
 s^oəy(i), 69.
 šay'e, 73.
 še-, 73.
 -š, 86.
 səwu, 70.
 šxe-, 76.
 š'arax, 70.

š'e-(š'ə-), 73.
 -(š')i(ə), 79, 80.
 -š'əy, 80.
 te-, 75.
 -te-, 70, 71, 75.
 təya(dəya), 82.
 tħak'umə, 78.
 t'ə-, 75.
 t'os-, 75, 76.
 t'əsə-, 75.
 t'əshe, 75, 76.
 t'o(t'w(ə)), 78.
 u-, 69, 72, 73, 74, 75,
 77, 83.
 u-(wə-), 77.
 u'a-, 71.
 ube-, 73.
 ubə-, 71, 73.
 ubətə-, 73.
 vbywə-(ubyu-), 71.
 uble-, 72.
 ublze, 72.
 uc'əne-, 70.
 udegu-, 69.
 ufe-, 72.
 ug'ə-, 73.
 uγwane-, 70.
 uγuəyi-, 70.
 uk'ə-, 72.
 uleu-, 73.
 unaze-, 70.
 uneč'ə-, 70.
 upse, 72.
 upsə-, 71.
 up'č'e-, 73.
 up'e, 73.
 up'k'atc-, 75.
 up'k'e-, 70, 75.
 uqabze, 69.
 uquē-, 71.
 usə-, 70.
 us^oəc'ə-, 69.
 us^oənc'ə-, 69.
 us^oəyi-, 69.
 uše-, 73.
 uš'avaxə-, 70.
 uš'ə-, 73.
 ušəwu, 70.
 uŭe-, 73.
 uŭə-, 73.
 u'u, 71.
 u'ušə-, 69.
 uχə-, 72.

uxume-, 73.
 uxureyə-, 69.
 uzez^oə-, 69.
 uz^oətxe-, 73.
 'u, 69, 71, 72.
 'u-, 72.
 'u-(wə-), 72, 76, 77.
 'uγwə, 79.
 'uš, 69.
 wə-, 77, 85.
 xe-, 75, 78.
 xə-, 72.
 xu, 78.
 xu-, 78.
 xu- (xwə-), 73, 74, 78.
 xuway, 69.
 ze-, 70.
 zez^oə, 69.
 z^o-, 79.
 -ž'ə-, 73.

GROUPE DU NORD-CENTRE

(w)u-/w-, 86.
 (y)i-/y-, 86.

TCHÉTCHÈNE

pħu, 79.

BATS

-b-, 83.

GROUPE DU NORD-EST

(w)u-/w-, 86.
 (y)i-/y-, 86.

ANDI

-o, 83.
 -o-, 83.
 -oqo, 83.
 -ōs, 83.
 -ox, 83.

AVAR

-u, 83.
 -uχ, 83.
 -ux, 83.
 ūnqo, 83.

INDEX DU VOLUME XXXIX

GROUPE DU SUD

i-, 84, 85.
u-, 84, 85.

GÉORGIEN

da-, 94.
gi-, 84.

-i, 84.
mi-, 84.
u-, 84.
vi'arc'a, 94.

NÉGRO-AFRICAÎN

ADJOUKROU

-em, 230.

DJERMA

yen, 234.

abu, 225.
ba, 225, 227.

ANGAS

mă, 235.

DYOLA

a-, 227.
-ano, 233.
ba- (bu-), 227.
ka-, 227.
ku-, 227.
ma, 228.
mu, 228.
u(w), 227.
vu- (w-), 227, 228.

KASSENA

-em, 235.

BANTOU

ba, 225, 226, 229, 235.
bi-, 225.
bi, 225, 226.
bu, 225, 226, 229, 235.
bui, 225, 226, 229.
du (tu, u, etc.), 235.
gi (yl, j, e), 232.
ku, 235.
ma, 235.
ma-, 235.
mi, 235.
mu, 235.
mu (mo), 227, 233, 234.
mu (omu-), 227.
mu-, 230.

KOUKOUROUKOU

-emi, 230.

MANDÉ

-ma, 230.

ÍFIK

m-, 235.
mô, 235.

MANGBETOU

-ne, 233.
ona, 233.

FAN

ba (pron.), 226.
ba-, 226.
be-, 226.
bi-, 226.
bæ, 226.
by-, 226.
me-, 235.
mi-, 235.

MOSSI

-bo, 227.
bumbu, 227.
-mba, 227.

BINI

emvî (emw), 227.
omva (omua), 227.

MOUM

ga-, 226.
-m, 235.
mă, 230.
p-, 226.
pa, 226.
pă, 226.

DAGBANE

bune (pl. *buna*), 227.
ma, 227.

FOULACOUNDA

mbo, 234.

DAHOMÉ

-me, 230.

GBARI

-mi, 230.

NANDI

ñ (em), 230.

DINKA

beyn, 229.
eben, 229.

HAOUSSA

aba, 225.
abi, 225.

NYANG

be-, 226.

INDEX DU VOLUME XXXIX

NANGBO

me-, 230.

PEUL

ma-, 233.

mo, 234.

ngu, 232.

um, 233.

SÉRÈRE

gi, 232.

odam, 224.

ve, 223.

SHILLOUK

ben, 229.

TCHI

-emu, 230.

TESO

etuan, 224.

TIV

m-, 235.

mba, 226.

mbi, 226.

mbu, 226.

u-, 226.

v-, 226.

ve, 226.

WOLOF

b-, 227, 228.

-ena, 233.

v-, 227.

SIAMOIS

dăi, 15.

hên, 15.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

ET DES TITRES D'OUVRAGES COLLECTIFS

	N°		N°
Abeghian.....	129	<i>Europe</i>	5
Adolf.....	100	Eyheramendy.....	136
<i>Annales sociologiques</i>	4	Fischer.....	158
<i>Année psychologique</i>	7	Fitzhugh.....	18
Arntz.....	94	Flasdieck.....	98
Ashkenazi.....	161	Forchhammer.....	104
Bagchi.....	27	Friedmann.....	44
Gr. Bailey.....	33	Friedrich.....	125
Balassa.....	149	Frisk.....	20
Baltus.....	78	Gáldi.....	147-148
Banateanu.....	128	Geiger.....	29
Battisti.....	13, 58	Georgiev.....	48
Bauer.....	14	Glättli.....	76
Beach.....	176	Goichon.....	159
<i>Bibl. phil. classica</i>	50	Grzywacz.....	67
Blinkenberg-Thiele.....	89	Gunnarsson.....	123
Boisacq.....	38	Hansen.....	35
Bonfante.....	51	Hasselrot.....	80
Bouda.....	130	<i>Hesperis</i>	168-169
Brockelmann.....	156	Hess.....	162
Brun.....	69	Hoffmann.....	182
F. Bull (Festchr.).....	109	Holmer.....	93
Buletinul Philippide.....	86	Hrozný.....	24
Bulletin de Copenhague.....	5	Hubschmied.....	90
Bulletin du Comité d'A. O. F. 171-173		Jaberg.....	64
Bulletin roumain.....	85	<i>Jaberg</i>	65-66
Cerulli.....	172	Jansen.....	60
Congrès de l'Afrique du Nord..	167	Janzén.....	21
Conférences de l'Inst. de Ling..	68	Jespersen.....	95
Congrès de Psychologie.....	6	Jordan.....	88
Couvreur.....	22	<i>Journal de Psychologie</i>	8
Dahl.....	190	Juret.....	40
Deschamps.....	191	Kahle.....	154
Destaing.....	165	Keller.....	83
Devoto.....	52	Kent.....	55-56
Diening.....	155	Kluge.....	131
Elcock.....	82	Kodzu.....	41-42
<i>Encyclopédie Française</i>	1	Landin.....	71

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

	N°		N°
Larin.....	119	Ranke.....	96
Laziczius.....	145	Rask.....	111
Lemoine.....	77	<i>Fra Rask</i>	112
Lerch.....	75	Reich.....	157
Le Roux.....	92	<i>Revue Africaine</i>	170
Leslau.....	177	Risch.....	39
Leumann.....	34	<i>Rivista d. studi or.</i>	163
R. Lévy.....	72	Rosetti.....	85
Lévy-Bruhl.....	10	Rospond.....	117
Lewin-Pedersen.....	91	Rutten.....	152
Lhande.....	135	Ryckmans.....	151
Lidén.....	105	Saareste.....	141-142
Lie.....	108	Sakeona.....	30
<i>The Link</i>	45	Sas.....	63
Lombard.....	68 bis	Schäfer.....	184
Lopez.....	188	Schrijnen.....	61
Lorimer.....	183	Seitz.....	62
Lukas.....	174-175	Simenschy.....	57
<i>Magyar nyelv</i>	143	Simon.....	186
<i>Magyar nyelvőr</i>	144	Sommerfelt.....	11
<i>Magyarosan</i>	146	<i>Sprawozdania</i>	121
Mäkeläinen.....	138	Stampa.....	84
Martel.....	124	Stanislaw.....	126
Martini.....	28	Stonski.....	115
Mayer Lambert.....	153	Suryakanta.....	32
Mazon-Vaillant.....	116	Sutcliffe.....	166
<i>Mém. soc. finno-ongrienne</i>	139	Thomas.....	52, 54
Mersand.....	101	Thorson.....	110
Mohrmann.....	61	Triandaphyllidis.....	47
Mikkola.....	118	Tripathi.....	31
Mispiratçeguy.....	134	Trombetti (Scritti...).....	16
Morens.....	172	Uhlenbeck.....	137, 192
Morgenstierne.....	37	Urwin.....	74
Mossé.....	102-103	Ustvedt.....	9
Mostaert.....	150	Väänänen.....	59
Musset.....	79	Valkhoff.....	81
Makhla.....	160	Van Ginneken.....	3
Narayana Rao.....	178	Van Wijk.....	112-113
Nitti-Dolci.....	25-26	Vasmer.....	127
<i>Ord og sed</i>	106	Vogt.....	128, 133
Pax.....	43	Wadler.....	17
Pedersen.....	23, 91	Wahlgren.....	73
Peres.....	164	Walde.....	49
Peyre.....	70	Wang-li.....	185
Pop.....	87	Wikander.....	36
<i>Prelim. studies.. Philippines</i>	187	Woolner.....	15
<i>Prel. studies.. Tagalog</i>	187	Wrede.....	99
Psichari.....	46	Zetterholm.....	107
Ramamurti.....	181	v. Zychlinski.....	120
Ramayya Pantulu.....	179		

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE — PARIS (VII^e)

R. C. SEINE 184-434.

CH. POST. PARIS 734-94.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

MÉMOIRES

Tome I, fascicule 1, à Tome XXI, fascicule 4.....	le fascicule	20 fr.
Tome XXI, fascicules 5 et 6, et Tome XXII, fascicules 1 à 6.	le fascicule	25 fr.
Tome XXIII, fascicules 1 à 6.....	le fascicule	30 fr.
Table des tomes I à X.....		30 fr.

BULLETIN

N ^{os} 1 à 66 (= Tomes I à XXI, fascicule 1).....	le numéro	20 fr.
N ^{os} 67 à 72 (= T. XXI, fasc. 2, à T. XXIII, fasc. 3).....	le numéro	35 fr.
N ^{os} 73 à 78 (= T. XXIV, fasc. 1, à T. XXV, fasc. 3).....	le numéro	25 fr.
N ^{os} 79 à 117 (= T. XXVI, fasc. 1, à T. XXXIX, fasc. 3).....	le numéro	30 fr.
Prix de l'abonnement au tome XL (1939) (= N ^{os} 118 à 120).....		100 fr.

Les tomes I, fasc. 2 et 4. III, fasc. 2 et 3. XIV, fasc. 1 à 4 et 6. XVI, fasc. 2. XIX, fasc. 3 et XXII, fasc. 1 des MÉMOIRES ainsi que les n^{os} 1, 2, 3, 13, 58 (= tome XVI, fasc. 2). 59 (= tome XVII), 60 et 61 (= tome XVIII, fasc. 1 et 2) du BULLETIN sont épuisés.

A. MEILLET (1866-1936)

par J. VENDRYES

avec une bibliographie par E. BENVENISTE

Extrait du Bulletin de la Société de Linguistique, N^o 112.

Brochure in-8^o de 68 pages avec portrait..... 20 fr.

LA PHONOLOGIE DU MOT EN DANCAIRE

par A. MARTINET

Extrait du Bulletin de la Société de Linguistique, N^o 113.

Brochure in-8^o de 100 pages..... 30 fr.

REVUE DE PHILOGOLOGIE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

3^e série, publiée sous la direction de P. JOUGUET et A. ERNOUT.

Prix de l'abonnement annuel : France, 75 fr. Etranger, 90 fr.

(Aucune livraison n'est vendue séparément. L'année écoulée : 150 fr.).

Les derniers exemplaires de la collection complète des 1^{re} et 2^e séries

en 52 volumes (1845-1847 et 1877-1926) sont cédés actuellement à 5.000 fr. net.

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE — PARIS (VII^e)

R. C. SEINE 184-434.

CH. POST. PARIS 734-94.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

1. A. MEILLET. Les dialectes indo-européens. Deuxième tirage. Épuisé.
 2. Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure. 30 fr.
 3. A. ERNOUT. Les éléments dialectaux du vocabulaire latin. Deuxième tirage. 40 fr.
 6. DRZEWIECKI. Le genre personnel dans la déclinaison polonaise. 16 fr.
 8. A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Deuxième édition. 50 fr.
 16. Les langues du monde, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. MEILLET et M. COHEN. Épuisé.
 17. Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryes. 48 fr.
 21. P. CHANTRAINE. Histoire du parfait grec. 50 fr.
 23. EMILE BOURGUET. Le dialecte laconien. 40 fr.
 24. P. RIVET. Sumérien et Océanien. 20 fr.
 25. L. HOMBURGER. Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines. 30 fr.
 26. GEORGES CUENDET. L'ordre des mots dans le texte grec et dans les versions gotique, arménienne et vieux-slave des Évangiles. Première partie : les groupes nominaux. 60 fr.
 27. G. GUILLAUME. Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps. 20 fr.
 28. AURELIEN SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique. 20 fr.
 29. A. GRAUR. I et V en latin. 20 fr.
 30. AURELIEN SAUVAGEOT. Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques. 60 fr.
 31. KR. SANDFELD. Linguistique balkanique. 50 fr.
 32. M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain. 25 fr.
 33. J. HUMBERT. La disparition du datif en grec. 50 fr.
 34. A. MEILLET. Grammaire du vieux perse. 2^e édition augmentée par E. BENVENISTE. 80 fr.
 35. G. DUMEZIL. La langue des Oubykhs. 125 fr.
 36. A. YON. Ratio et les mots de la famille « Reor ». 45 fr.
 37. S. LYONNET. Le Parfait en arménien classique. 50 fr.
 38. P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien. 125 fr.
 39. — L'Aoriste grec en - θην. 60 fr.
 40. A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome II. Épuisé.
 41. W. LESLAU. Lexique Soqotri (Sudarabique moderne). 130 fr.
 42. F. MOSSE. Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1^{re} partie : Introduction, Ancien germanique, Vieil-anglais. 40 fr.
 43. — 2^e partie : Moyen anglais et anglais moderne. 85 fr.
 44. F. THOMAS. Recherches sur le subjonctif latin : Histoire et valeur des formes. 80 fr.
- Pour les nos 4, 7, 9 à 14, 18 à 20 et 22, s'adresser à la Librairie Champion, pour le n^o 15 à l'Institut d'Études Slaves de l'Université de Paris, pour le n^o 5 à la Librairie Delagrave.